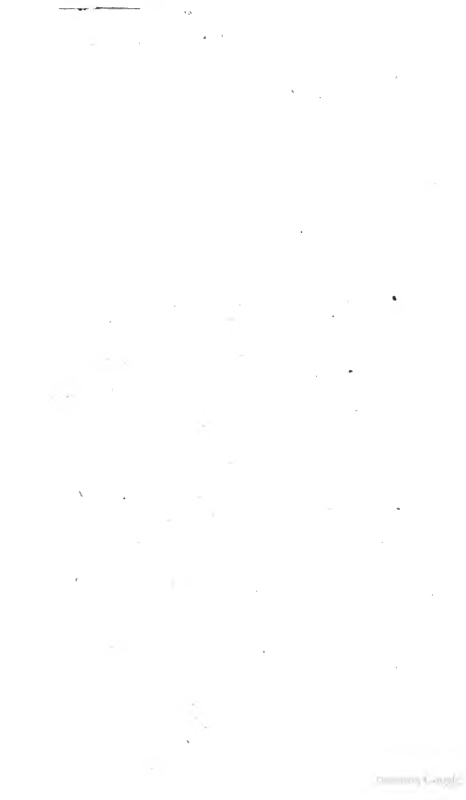



VITT. EMANUELE
31
B
2



ŒUVRES

DE

SAINTE THÉRÈSE.

TOME SECOND.

ŒUVRES

DE

SAINTE THÉRÈSE,

TRADUITES EN FRANÇAIS

PAR ARNAULD D'ANDILLY.

NOUVELLE ÉDITION, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE.

TOME SECOND.



A LYON,

CHEZ FR. MATHERON, Libraire, rue Mercière, N.° 16, à la Providence.



1818.



LA VIE

DE

SAINTE THÉRÈSE,

ÉCRITE PAR ELLE-MÊME.

CHAPITRE XXVI.

Les ames que Dieu favorise de ces visions admirables, ne peuvent ignorer l'amour qu'elles ont pour lui. Trois paroles qu'il dit à la Sainte, dans un grand trouble où elle étoit, rendent le calme à son esprit. Conduite qu'il tient envers elle. Il devient lui-même le livre admirable dans lequel elle s'instruit de toutes choses.

Je compte entre les plus grandes graces dont Dieu m'a favorisée, celle de ne point craindre les démons, parce que je sais combien il est périlleux pour une ame d'appréhender autre chose que d'offenser Dieu. Puisque ce suprême Roi que nous servons est si puissant, qu'il n'y a rien dans le ciel et sous le ciel qui

ne lui soit assujetti, quel sujet avons-nous de craindre, pourvu que nous marchions toujours, comme je l'ai dit, dans le chemin de la vérité, avec une conscience pure ? Mais il est certain que nous ne saurions trop craindre d'offenser, en la moindre chose, cette souveraine Majesté, qui peut nous anéantir en un moment, lorsque nous sommes si malheureux que de lui déplaire, et qui nous rend, au contraire, victorieux de tous nos ennemis, quand nous lui sommes agréables. On demeurera, sans doute, d'accord de ce que je dis; mais on pourra demander qui est celui qui peut s'assurer d'être si parfait que de contenter Dieu en toutes choses, et n'avoir point ainsi sujet de craindre. J'avoue que ce n'est pas moi, puisque je suis si imparfaite et si misérable ; mais il ne nous traite pas à la rigueur, comme font les hommes : il connoît notre foiblesse; et les ames qui sont arrivées jusqu'à l'état que j'ai dit, ne peuvent, comme auparavant, ignorer le véritable amour qu'elles lui portent. Elles ne comprennent pas seulement combien grand est cet amour, elles le sentent par les violens transports que leur donne le désir de voir Dieu, comme je

le dirai dans la suite, si je ne l'ai pas déjà dit : tout les ennuie, tout les importune, tout les tourmente, si elles ne jouissent du bonheur de sa présence, ou ne travaillent pas pour son service ; et, sans cela, le repos même leur est pénible, parce qu'elles ne trouvent de repos qu'en lui.

Etant un jour accablée d'affliction, et dans un merveilleux trouble, par le sujet que m'en donnoit, dans une affaire dont je parlerai ensuite, le murmure de toute la ville où j'étois, et même de notre Ordre, Dieu me dit : *Qu'appréhendez-vous ? Ne savez-vous pas que je suis tout-puissant ? J'accomplirai ce que je vous ai promis.* Ces paroles furent suivies de l'effet quelque temps après ; et je me trouvai, en cet instant, remplie d'une telle force, que j'étois prête à m'engager, pour son service, dans d'autres entreprises encore plus difficiles, et à souffrir avec joie de nouveaux travaux beaucoup plus grands. Cela m'est arrivé tant de fois, que je n'en sais pas le nombre; et lorsque je tombe dans quelques imperfections, Dieu m'en reprend d'une manière qui seroit capable de m'anéantir ; mais ces répréhensions sont si salutaires, qu'elles

produisent toujours leur effet, parce que ce souverain médecin des ames ne leur fait jamais connoître leurs maux, sans y apporter le remède.

D'autres fois il me représentoit mes péchés passés, et particulièrement lorsqu'il vouloit m'accorder quelque grace signalée; et l'ame, dans ces rencontres, voit si clairement la grandeur de ses péchés, qu'il lui semble que ce juge terrible et éternel va la juger, et elle ne sait que devenir. D'autres fois, Dieu m'avertissoit des dangers où je tomberois, ainsi que d'autres personnes, trois ou quatre ans après; ce qui n'a jamais manqué d'arriver, et je pourrai en rapporter quelques-uns.

Ai-je donc tort de dire que tant de choses nous font connoître ce qui procède de l'esprit de Dieu, qu'il me semble qu'on ne peut l'ignorer? Le plus sûr en cela, et ce que les femmes particulièrement doivent faire, à cause qu'elles ne sont point savantes, c'est de donner une connoissance entière du fond de leur cœur à un confesseur savant et capable, et de lui obéir, puisqu'il n'en sauroit arriver que du bien. Dieu me l'a ordonné plusieurs fois; je le pratique,

et je ne pourrois, sans cela, avoir de repos.

J'avois un Confesseur qui me mortifioit beaucoup, m'affligeoit quelquefois, et me mettoit dans des peines qui alloient jusqu'à m'inquiéter, et il m'a paru que c'est celui qui m'a le plus profité. Quoique j'eusse une grande affection pour lui, j'étois quelquefois tentée de le quitter, parce qu'il me sembloit que ces peines qu'il me donnoit me détournoient de l'oraison; mais lorsque j'étois prête d'en venir à l'exécution, Notre-Seigneur me le défendoit, et m'en reprenoit d'une manière qui me touchoit plus sensiblement que ce que mon Confesseur me faisoit souffrir. Ainsi j'étois tourmentée des deux côtés, et cela m'étoit nécessaire pour dompter la rebellion de ma volonté. Notre-Seigneur me dit une fois : *Que ce n'étoit pas obéir que de ne pas être disposée à souffrir, et que, pour ne rien trouver de difficile, je n'avois qu'à jeter les yeux sur ce qu'il avoit enduré.*

Un confesseur à qui je m'étois confessée au commencement, me dit que, puisque j'étois assurée que ce qui se passoit en moi venoit de l'esprit de Dieu, je n'en devois

parler à personne, parce qu'il est avantageux de tenir ses faveurs cachées. Je fus fort aise de ce conseil qu'il me donnoit, à cause que j'avois tant de honte de lui déclarer les graces que je recevois de Dieu, que j'en aurois souvent moins eu de confesser de grands péchés, principalement lorsqu'elles étoient grandes; parce qu'il me sembloit qu'on n'y ajouteroit point de foi, et que l'on se moqueroit de moi; outre qu'il me paroissoit que c'étoit avoir peu de respect pour les merveilles de Dieu, que de les publier, et qu'ainsi il valoit beaucoup mieux les taire. Mais je connus depuis que ce Confesseur m'avoit, en cela, fort mal conseillée, et que, tant s'en faut que je dusse rien cacher dans mes confessions, je ne pouvois, sans péril, n'y pas déclarer tout ce qui se passoit en moi, parce qn'autrement je pourrois quelquefois me tromper.

Que s'il arrivoit que Notre-Seigneur me dît, dans l'oraison, quelque chose de contraire à ce que mon Confesseur m'ordonnoit, il ne laissoit pas de me commander de lui obéir; mais il lui inspiroit ensuite de changer de sentiment, et de m'ordonner la même chose.

Lorsque l'on défendit plusieurs livres, traduits en langue vulgaire, dont je lisois quelques-uns avec grand plaisir, j'en ressentis beaucoup de peine, parce que, n'entendant pas le latin, je ne pouvois plus les lire; mais Notre-Seigneur me dit: *Que cela ne vous fâche point ; je vous donnerai un bon livre.* Je ne pus comprendre alors le sens de ces paroles, parce que je n'avois point encore eu de visions; mais peu de jours après, il me fut facile de l'entendre, à cause qu'elles me donnent tant de sujets de me recueillir et de méditer sur ce qu'elles me représentent, et que Dieu m'y instruit en diverses manières, avec tant de témoignages de son amour, que j'ai peu ou presque point du tout besoin de livres. Sa suprême majesté a été, depuis ce temps-là le livre admirable où j'ai appris de si grandes vérités; et peut-on trop estimer le bonheur d'avoir un tel livre, qui imprime de telle sorte dans l'esprit ce que l'on y voit et ce que l'on doit faire, que l'on ne sauroit jamais l'oublier?

Car, peut-on voir Notre-Seigneur tout couvert de plaies, accablé d'afflictions, et persécuté d'une manière effroyable,

sans désirer avec ardeur de participer à ses peines, afin de lui témoigner que notre amour pour lui nous les rend aimables? Peut-on voir quelle est la gloire qu'il prépare à ceux qui le servent, sans compter pour rien tout ce que l'on fait et tout ce que l'on souffre dans l'espérance d'obtenir un jour une telle récompense? Et peut-on penser aux tourmens des damnés, sans regarder comme des délices tous ceux que l'on endure ici-bas, en les comparant à ces flammes éternelles, et ne pas reconnoître en même temps combien nous sommes obligés à Dieu de nous avoir tant de fois délivrés du péril d'y être précipités? Mais parce qu'avec son assistance, je traiterai plus particulièrement ailleurs de ce sujet, je reprendrai maintenant le discours de ma vie, et je souhaite que Dieu m'ait fait la grace de bien m'expliquer en ce que j'ai dit jusqu'à cette heure. Je suis persuadée que ceux qui en ont fait l'expérience n'auront pas de peine à le comprendre, et qu'ils trouveront que j'ai assez bien rencontré en quelque chose. Mais quant à ceux qui ne l'ont point éprouvé, je ne serai pas surprise de voir qu'ils ne considèrent tout

cela que comme des rêveries : il suffit, pour les excuser, que ce soit une personne aussi imparfaite que moi qui l'ait écrit, et je ne blâmerai point ceux qui en jugeront de la sorte. Je demande seulement à Dieu de m'assister, pour accomplir, en toutes choses, sa volonté.

CHAPITRE XXVII.

La Sainte reprend la suite de sa vie. Lorsquelle demandoit et que l'on demandoit à Dieu pour elle de la conduire par un autre chemin, elle sentit et connut, d'une manière inexplicable, que Jésus-Christ étoit à côté d'elle, quoiqu'elle ne le vît point. Comparaison dont elle se sert pour tâcher de faire comprendre quelque chose de ces visions et de leurs effets. Elle déplore l'aveuglement des personnes, même religieuses, qui, sous prétexte de ne vouloir point donner de scandale, en donnent beaucoup, et rapporte ensuite plusieurs particularités de la vie et de la mort du bienheureux Père Pierre d'Alcantara.

Pour revenir donc à la suite de ma vie, je souffrois, comme je l'ai dit, de grandes peines, et l'on prioit beaucoup pour moi, afin qu'il plût à Dieu de me conduire par un autre chemin, plus assuré que celui que l'on disoit devoir m'être suspect. Mais, encore que de mon côté je le lui demandasse instamment et continuellement, je me trouvois si changée en mieux, que je ne pouvois

désirer qu'il me l'accordât, sinon une seule fois que je me trouvai accablée par tant de choses que l'on me disoit, et tant de craintes que l'on me donnoit. Ainsi, tout ce que je pouvois faire étoit de m'abandonner entièrement à ce suprême Roi des ames, pour qu'il disposât absolument de sa servante, selon sa sainte volonté, comme sachant mieux que moi-même ce qui m'étoit le plus utile. J'étois persuadée que le chemin par lequel je marchois me menoit au ciel; au lieu que celui que je tenois auparavant me conduisoit en enfer; et ainsi, quelque violence que je me fisse pour croire que le démon me trompoit, et pour désirer d'entrer dans une autre voie, il m'étoit impossible de gagner cela sur moi. Que si je faisois quelque bonne œuvre, je l'offrois à Dieu pour ce sujet; j'implorois l'assistance des Saints, à qui j'avois une particulière dévotion; je faisois des neuvaines; je me recommandois à S. Hilarion et à S. Michel, auxquels l'état où je me trouvois me rendoit encore plus affectionnée, et j'avois recours à plusieurs autres Saints, afin qu'ils obtinsent de sa divine Majesté de m'éclairer de sa lumière, pour me faire connoître la vé-

rité, dont j'avois d'autant plus besoin que j'entendois presque continuellement Dieu me parler; et ce que je vais dire m'arriva ensuite.

Etant en oraison, le jour du glorieux saint Pierre, je vis, ou, pour mieux dire je sentis, car je ne voyois rien ni des yeux du corps, ni de ceux de l'ame, que quelqu'un étoit auprès de moi, et il me sembla que c'étoit Jésus-Christ lui-même qui me parloit. Comme j'ignorois entièrement qu'il pût y avoir de semblables visions, je fus d'abord effrayée, et je répandis quantité de larmes. Mais une seule parole de ce divin Sauveur me rassura de telle sorte, que je demeurai, comme auparavant, sans aucune crainte, et fort tranquille et fort consolée. Il me paroissoit qu'il marchoit à côté de moi, sans que je pusse néanmoins remarquer en lui aucune forme corporelle, parce que cette vision étoit intérieure, et non pas sensible. Je connoissois seulement fort clairement qu'il étoit toujours à mon côté droit; qu'il voyoit tout ce que je faisois; et, pour peu que je me recueillisse, ou que je ne fusse pas extrêmement distraite, je ne pouvois ignorer qu'il étoit avec moi.

Je le dis aussitôt à mon Confesseur, quoique j'eusse assez de peine à m'y résoudre. Il s'enquit de moi en quelle forme je le voyois, et je lui répondis que je ne le voyois pas. Il me demanda comment je savois donc que c'étoit Jésus-Christ; et je lui répondis que je ne pouvois lui expliquer la manière par laquelle je le savois; mais qu'il n'étoit pas en mon pouvoir d'ignorer qu'il étoit auprès de moi, parce que je le connoissois clairement, que je le sentois, que mon recueillement dans l'oraison de quiétude étoit beaucoup plus grand et plus continuel, et qu'il étoit évident que cette divine présence produisoit en moi des effets beaucoup plus grands qu'à l'ordinaire. J'usai de diverses comparaisons pour tâcher de me faire entendre; mais il me semble qu'il y en a peu qui aient du rapport à cette sorte de vision. Et comment des femmes ignorantes, telle que je suis, pourroient-elles trouver des termes propres pour bien expliquer une chose si difficile, qu'il n'y en a point de plus relevée, comme je l'ai appris depuis, par un saint homme de grand esprit, nommé le Père Pierre d'Alcantara, dont je parlerai dans la suite, et

de quelques autres aussi fort savans, qui m'ont assuré comme lui, qu'il n'y a rien en quoi le démon puisse avoir moins de part qu'à une telle vision? Ainsi, je laisse à ces personnes savantes, à expliquer en quelle manière cela se peut faire. Que si je dis, comme il est vrai, que je ne le vois ni des yeux du corps ni de ceux de l'ame, parce que cette sorte de vision n'est pas sensible; on me demandera sans doute, comment je puis donc assurer que je connois plus clairement que Jésus-Christ est près de moi que si je le voyois de mes propres yeux. Je réponds que c'est comme quand une personne qui est aveugle ou dans une très-grande obscurité, n'en peut voir une autre qui est auprès d'elle, quoiqu'elle ne laisse pas assurément de savoir qu'elle y est. Mais encore que cette comparaison ait du rapport au sujet dont il s'agit, j'avoue qu'il y en a peu, parce que cette personne aveugle ou qui est dans une extrême obscurité, peut entendre cette autre personne parler, ou se remuer, ou la toucher; au lieu qu'ici il n'y a rien de tout cela. Il ne s'y rencontre aucune obscurité, et l'ame est assurée de ce qu'elle voit et de ce qu'elle sent,

par une connoissance plus claire que n'est la lumière du soleil. Il n'y a néanmoins, ni soleil ni clarté; mais seulement une certaine lumière sans lumière, qui illumine l'entendement pour rendre l'ame capable de jouir d'un si grand bien, et qui est suivi de tant d'autres.

Ce n'est pas comme cette présence de Dieu que l'on sent quelquefois, et principalement ceux qu'il favorise de l'oraison d'union et de quiétude, qui, lorsqu'ils commencent à prier, leur paroît par les sentimens spirituels qu'ils ont d'un grand amour, d'une vive foi, et de saintes résolutions accompagnées d'une grande tendresse, ce qui leur fait connoître qu'ils ont trouvé celui qu'ils cherchent, et qu'il écoute ce qu'ils lui disent. Cette grace que Dieu fait à quelques ames est sans doute très-singulière, et ceux qui la reçoivent la doivent extrêmement estimer, parce que c'est une manière d'oraison fort sublime; mais ce n'est pas une vision qui fasse voir par les effets que Dieu est présent, ainsi qu'il le fait voir aux ames à qui il donne ces visions que je viens de dire, dans lesquelles il veut qu'elles connoissent très-clairement, que Jésus-Christ, fils de la Vierge, est présent; et au lieu

que dans cette autre manière d'oraison, on ne reçoit que quelques influences de la divinité; on éprouve dans ces visions dont je parle, qu'outre ces influences, la divinité même est présente, et que la très-sainte humanité de JÉSUS-CHRIST est avec nous pour nous enrichir de ses graces.

Mon Confesseur me demanda ensuite: qui m'avoit dit que c'étoit JÉSUS-CHRIST. Je lui répondis que lui-même me l'avoit dit plusieurs fois, et qu'avant qu'il me l'eût dit, je ne pouvois en douter, tant cela étoit fortement imprimé dans mon esprit, quoique je ne le visse pas. Que c'étoit de même que, si étant aveugle ou dans une grande obscurité, une personne dont j'aurois seulement entendu parler sans l'avoir jamais vue, me disoit qui elle est, et que je le crusse, quoique je ne pusse pas l'assurer si hardiment que si je l'avois vue; qu'il y avoit même en ceci encore davantage, puisque bien que l'on ne voit point JÉSUS-CHRIST, on est persuadé qu'il est présent, par une connoissance si claire, que l'on n'en sauroit douter, à cause que Notre-Seigneur imprime de telle sorte cette créance dans notre entendement, que nous en sommes

plus assurés que de ce que nous voyons de nos propres yeux, parce qu'ils peuvent nous laisser quelque sujet de douter si ce n'est point une imagination ; au lieu qu'il ne reste aucun lieu de doute, lorsque dans cette autre manière que je viens de dire, Dieu parle à l'ame sans lui parler, et se fait manifestement connoître à elle.

Ce langage est si surnaturel et si céleste, que l'on s'efforce en vain de l'expliquer, si Dieu lui-même n'en donne l'intelligence par les effets qu'il produit. Sa divine Majesté imprime dans le fond de l'ame ce qu'elle veut qu'elle comprenne, et le lui représente dans ces visions, en la manière que j'ai dit, sans se servir pour cela ni d'images, ni de figures, ni de paroles.

On doit extrêmement remarquer, que Dieu agit de la sorte pour faire connoître aux ames de grandes vérités et de grands mystères. C'est ce qui m'arrive souvent dans ces visions, et en quoi il me semble que le diable peut le moins avoir de part, pour les raisons que je dirai, et j'avoue que je me trompe, si elles ne sont bonnes.

Ces visions sont spirituelles, et ce qui s'y passe est si sublime, que l'entendement, la mémoire, la volonté et les sens sont tellement suspendus, qu'il ne leur reste pas le moindre petit mouvement. Ainsi, je ne vois pas que le démon puisse, en nulle manière, s'en servir pour nous tromper ; mais cela arrive rarement et ne dure guère, et l'usage des puissances et des sens, ne demeure ainsi entièrement suspendu, que lorsque Notre-Seigneur veut seul opérer en nous, sans que nous agissions en aucune sorte. C'est de même que, si notre estomac se trouvoit rempli d'un aliment que nous n'eussions point mangé, ni ne sussions point de quelle sorte il y seroit entré, ni quel seroit cet aliment, ni d'où il viendroit. Et comment aurois-je pu savoir de quelle manière il y seroit entré, puisque je n'en avois auparavant vu, ni su quel il étoit, ni désiré d'en être nourrie, ni même appris qu'il s'en rencontre de tel ?

Lorsque Dieu nous parle de la sorte, il rend notre esprit attentif à écouter ce qu'il nous dit, quoiqu'il ne voulût pas l'entendre. Il semble qu'il donne des oreilles à notre ame, et l'empêche de

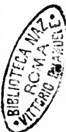
se pouvoir distraire à autre chose ; de même qu'il faudroit bien, par nécessité, qu'une personne qui auroit l'ouïe fort subtile, et à qui on ne permettroit pas de boucher ses oreilles, entendît, malgré qu'elle en eût, ce qu'on lui diroit de fort près et à haute voix. Cette personne agiroit, néanmoins en quelque sorte, puisqu'elle seroit attentive à ce qu'on lui diroit : mais ici l'ame ne fait rien ; elle n'a pas seulement la peine d'écouter ; elle trouve tout préparé et tout apprêté, et n'a qu'à jouir du plaisir de se voir rassasiée d'une viande si délicieuse. C'est comme si, sans avoir la peine d'apprendre à lire et d'étudier, ni sans savoir comment cela se seroit pu faire, on se trouvoit très-savant par une science infuse.

Cette dernière comparaison me paroît pouvoir faire comprendre quelque chose de cette connoissance surnaturelle et toute céleste. L'ame en cet état conçoit dans un instant si clairement le mystère de la très-sainte Trinité et d'autres si élevés, qu'il n'y a point de théologien contre qui elle n'osât disputer ces grandes vérités ; et elle en demeure si épouvantée, qu'une seule de ces faveurs suffit pour la changer entièrement, et la faire renoncer

à l'affection de toutes les créatures, pour n'aimer que celui-là seul, qui, sans qu'elle y contribue en rien, la rend capable de jouir d'un si extrême bonheur, lui découvre de si grands secrets, et lui témoigne tant d'amour, que de semblables graces ne peuvent s'écrire, parce qu'elles sont si admirables, qu'à moins d'avoir une vive foi, on ne pourroit concevoir qu'il fût possible que Dieu les accordât à une personne qui en est si indigne. C'est pourquoi, si on ne me le commande expressément, je dirai peu de chose de ces graces toutes extraordinaires que Notre-Seigneur m'a faites, et me contenterai de rapporter quelques visions, qui pourront empêcher ceux à qui il en donnera de semblables, de s'en étonner comme si c'étoient des illusions, ainsi que cela m'est arrivé, et aussi à faire connoître la conduite que Dieu a tenue envers moi, qui est ce que l'on m'a ordonné d'écrire.

Pour revenir à cette manière d'entendre, il me semble que Notre-Seigneur veut alors donner à l'ame quelque connoissance de ce qui se passe dans le ciel. Je n'en avois rien compris auparavant; mais il me le fit voir par sa bonté dans

un ravissement. Ainsi, Dieu et l'ame s'entendent ici-bas sans se parler, parce qu'il plaît à ce Maître absolu de toutes choses, de témoigner son amour à l'ame par une si grande faveur, de même que deux intimes amis se parlent en se regardant seulement, comme je pense l'avoir entendu dire de l'époux et de l'épouse, dans les cantiques.



« Que votre bonté, Seigneur, est « admirable de souffrir que les yeux de « mon ame vous voyent, quoiqu'ils aient « fait un si mauvais usage de la puissance « de voir, que vous leur avez donnée. « Faites, mon Dieu, qu'une telle vue « les détourne pour jamais de celle des « choses basses, et que rien, sinon vous « seul, ne soit plus capable de leur plaire. « Les hommes ne cesseront-ils donc « jamais d'être ingrats? Et quelle ingra- « titude peut égaler celle de ne pas re- « connoître des faveurs que je sais par « expérience être si grandes, que ce que « j'en ai rapporté, n'est que la moindre « partie de ce que vous faites en faveur « des ames que vous conduisez jusqu'à « l'état que je viens de dire? »

O ame qui commencez à faire oraison, et qui avez une véritable foi, quel bon

heur, hors celui de l'éternité, pouvez-vous chercher en cette vie qui approche de ce que je viens de dire? Considérez quelle est l'infinie bonté de Dieu, de se donner de la sorte à ceux qui abandonnent tout pour l'amour de lui. Il ne fait acception de personne; il aime tout le monde; et quelque grand pécheur que l'on soit, l'on ne peut avoir d'excuse de le servir; puisqu'étant aussi méchante que je suis, il n'a pas laissé de me faire tant de graces. Considérez que ce que j'écris de cet état si élevé où il met une ame, n'est rien en comparaison de ce que j'en pourrois dire, parce que je me suis contentée d'en rapporter ce qui étoit nécessaire, pour faire entendre quelle est cette manière de vision. Mais qui pourroit exprimer ce que l'on ressent, lorsque Dieu nous révèle ses secrets et nous découvre sa gloire? Ce merveilleux contentement surpasse de telle sorte tous ceux dont on peut jouir ici-bas, qu'il n'y a pas sujet de s'étonner qu'il nous donne de l'horreur pour tous les plaisirs de cette vie, puisqu'ils ne sauroient tous ensemble, quand ils dureroient toujours, ne causer que du dégoût à une ame qui a une fois goûté ces délices toutes céles-

tes, quoiqu'elles ne soient que comme une goutte de ce grand fleuve des plaisirs éternels qui nous sont préparés dans un autre monde.

Si l'on pouvoit avoir de la confusion dans le ciel, quelle autre devroit plus que moi s'y trouver confuse, de voir que nous prétendions d'acquérir aux dépens de Jésus-Christ des biens, des contentemens, et une gloire qui ne finissent jamais? Que si nous ne pouvons, avec Simon Cyrénéen, lui aider à porter sa croix, ne joindrons-nous pas au moins nos larmes à celles des filles de Jérusalem, pour témoigner notre sentiment des douleurs qu'il souffre? Croyons-nous, en ne pensant qu'à nous divertir, avoir droit de prétendre au bonheur qui lui a coûté tant de sang? et en ne recherchant que de vains honneurs, devoir tirer de l'avantage des mépris qu'il a endurés pour nous faire régner éternellement avec lui? Y eut-il jamais un si grand égarement? Et peut-on s'imaginer, sans folie, d'arriver au ciel par un tel chemin? Puisque Dieu ne me permet pas de faire entendre ces vérités à tout le monde, comme je désirerois de le pouvoir faire sans cesse, je conjure votre Révérence de les publier

hautement ; je les ai comprises bien tard, ainsi qu'on le pourra voir dans cette relation de ma vie ; et ce m'est une si grande confusion d'en parler, qu'elle me ferme la bouche.

Je ne puis, néanmoins, m'empêcher de dire, que considérant quelquefois quelle joie c'est aux Bienheureux, dont je prie Dieu de me faire la grace d'augmenter le nombre, de voir qu'encore qu'ils n'aient commencé que tard à le servir, ils n'ont manqué, depuis, à rien de tout ce qui étoit en leur pouvoir pour lui témoigner leur amour, les uns plus et les autres moins, selon l'étendue de leurs forces ; je ne pouvois m'empêcher de m'écrier : que riche sera celui qui aura renoncé à ses richesses pour imiter la pauvreté de Jésus-Christ ! De quelle gloire jouira celui qui, au lieu de rechercher l'honneur du monde, aura pris plaisir à se voir humilié ! Et que celui-là se trouvera être véritablement sage, qui aura été bien aise de passer pour fou ; en se souvenant que celui qui est la sagesse même et la sagesse éternelle, a été traité comme tel. Mais hélas ! que pour punition de nos péchés, le nombre de ces personnes est maintenant bien petit !

Il

Il me semble qu'il ne reste plus de ces hommes admirables, que l'on considéroit comme des insensés, lorsque leur véritable amour pour Jésus-Christ leur faisoit faire tant d'actions héroïques.

O monde, malheureux monde, que vous avez d'intérêt pour votre honneur, que si peu de personnes vous connoissent! et ce ne vous est pas un moindre avantage, si nous nous persuadons de pouvoir mieux servir Dieu, lorsque l'on nous tiendra pour sages et pour discrets. Voilà en quoi consiste la discrétion d'aujourd'hui; et l'on croiroit mal édifier le monde, si chacun, selon sa condition, ne s'efforçoit de paroître au meilleur état qu'il peut, et ne se maintenoit pas dans son rang.

Il n'y a pas jusqu'aux Prêtres, aux Religieux et aux Religieuses, qui ne s'imaginent que c'est introduire une nouveauté, et donner du scandale aux foibles, de porter de vieux habits et où il y ait des pièces, comme aussi d'être fort recueillis et faire oraison, tant on est maintenant éloigné de cette perfection et de cette ferveur qu'avoient les Saints; quoique le déréglement qui se rencontre en ce siècle dans toutes sortes de conditions,

dût, ce me semble, donner beaucoup plus de scandale, que si l'on voyoit les Religieux pratiquer ce qu'ils enseignent du mépris que l'on doit faire des choses du monde ; puisque Notre-Seigneur tireroit de grands avantages de ce scandale, dans lequel si quelques-uns tomboient, d'autres seroient excités par ce moyen à se repentir de leurs péchés ; et plût à sa divine Majesté, qu'il restât maintenant quelques traces dans les actions des chrétiens, de ce que lui et ses Apôtres ont souffert!

Du bienheureux Père Pierre d'Alcantara.

Je sais que l'on dit que le monde n'est plus capable d'une si grande perfection ; que cela étoit bon au temps passé ; mais que la nature est maintenant affoiblie. Le bienheureux Père Pierre d'Alcantara, que Dieu vient de retirer à lui, étoit néanmoins né en ce siècle, et ne cédoit point, toutefois, en ferveur à ces grands sesviteurs de Dieu des siècles passés. Il avoit autant de mépris qu'eux de toutes les choses de la terre ; et l'on en voit aussi d'autres, qui encore qu'ils n'aillent pas comme lui les pieds nuds, et ne pra-

tiquent pas de si grandes pénitences, ne laissent pas de témoigner, par leurs actions, quel est leur mépris pour tout ce qui est ici-bas, en se servant pour cela des moyens que Dieu leur inspire, lorsqu'il voit qu'ils ne manquent pas de courage. Peut-on trop admirer celui qu'il donna à ce saint homme dont je parle, pour pouvoir fournir une carrière de quarante-sept ans d'une aussi âpre pénitence que l'on sait qu'a été la sienne ? Je veux en rapporter quelque chose, et n'en rapporterai rien qui ne soit très-véritable. Comme Notre-Seigneur lui avoit donné une grande affection pour moi, afin qu'il entreprît ma défense, il me fortifia par ses conseils dans un temps où j'en avois tant besoin, ainsi qu'on l'a déjà vu, et qu'on le verra dans la suite de ma vie. Il m'a dit, et à une autre personne en qui il avoit aussi beaucoup de confiance, qu'il avoit passé quarante ans sans dormir plus d'une heure et demie dans tout le jour et la nuit ; et que de toutes les austérités qu'il avoit jamais pratiquées, celle de vaincre le sommeil lui avoit, dans les commencemens, paru la plus grande ; que pour ce sujet, il étoit toujours debout ou à genoux ; et que durant le peu de temps

qu'il étoit assis pour dormir, il appuyoit sa tête contre un morceau de bois scellé dans le mur ; et que quand il auroit voulu se coucher, il ne l'auroit pu, parce que sa cellule, comme chacun le sait, n'avoit que quatre pieds et demi de long. Pendant tout ce temps, il ne se couvrit jamais de son capuce, quelqu'ardent que fût le soleil et quelque violente que fût la pluie. Il marchoit toujours les pieds nuds, ne portoit rien sur sa chair qu'un habit de bure fort étroit, avec un manteau de la même étoffe, qu'il quittoit, à ce qu'il m'a dit, durant les grands froids, et ouvroit la porte et la fenêtre de sa cellule, afin que le reprenant après, et fermant cette porte et cette fenêtre, il donnât quelque soulagement à son corps. Il lui étoit assez ordinaire de ne manger que de trois en trois jours, et voyant que je m'en étonnois, il me dit que cela n'étoit pas impossible lorsqu'on s'y accoutumoit ; et son compagnon m'assura qu'il en passoit quelquefois huit sans prendre aucune nourriture. Cela arrivoit, à mon avis, dans l'oraison et dans ces grands ravissemens, que son violent amour pour Dieu lui causoit, de l'un desquels j'ai été

témoin. Sa pauvreté étoit extrême, et sa mortification si grande, que j'ai su de lui, qu'en sa jeunesse, il avoit passé trois ans dans un monastère de son Ordre, sans connoître aucun des Religieux, sinon à la voix; parce qu'il ne levoit jamais les yeux pour rien regarder, et qu'ainsi il ne pouvoit, qu'en suivant les autres, aller dans les divers endroits de la maison où il se trouvoit obligé d'aller ; et la même chose lui arrivoit par les chemins. Il passa plusieurs années sans regarder aucune femme, et il me disoit que s'il les voyoit, c'étoit comme s'il ne les voyoit pas. Il étoit déjà fort âgé lorsque je commençai à le connoître, et si atténué et si décharné, que sa peau ressembloit plutôt à une écorce d'arbre desséchée qu'à de la chair. Sa sainteté ne le rendoit point farouche. Il parloit peu, à moins qu'on ne l'interrogeât; mais comme il avoit un très-bon esprit, son entretien étoit très-doux et très-agréable. Je m'étendrois volontiers, mon Père, beaucoup plus sur le sujet de ce grand serviteur de Dieu, si je n'appréhendois que vous ne me demandassiez pourquoi je me suis engagée à cette digression, et j'ai même eu cette crainte dans le peu que j'en ai

dit. J'ajouterai donc seulement qu'il est mort comme il a vécu, en instruisant et en exhortant ses frères. Lorsqu'il se vit proche de sa fin, il se mit à genoux et rendit l'esprit à son Créateur, en récitant ce psaume : *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi.*

Dieu a permis que depuis sa mort il m'a encore plus assistée en diverses rencontres qu'il n'avoit fait durant sa vie. Je l'ai vu plusieurs fois tout resplendissant de gloire, et la première, il me dit que bienheureuses étoient les austérités qui lui avoient fait mériter une si grande récompense, et autres choses semblables. Un an avant sa mort, étant absent, il m'apparut ; et comme j'appris dans cette vision qu'il mourroit bientôt, je lui en donnai avis au lieu où il étoit, distant de quelques lieues de mon monastère. Il m'apparut encore, et me dit qu'il alloit se reposer. Je n'ajoutai point de foi à cette vision, que je rapportai à diverses personnes ; et nous reçûmes dix jours après la nouvelle qu'il étoit mort, ou pour mieux dire, qu'il étoit mort pour devenir immortel. Ce fut ainsi qu'une vie si pénitente fut couronnée d'une si grande gloire ; et il me paroît que ce

saint homme m'assiste encore beaucoup plus depuis qu'il est dans le ciel, que lorsqu'il étoit sur la terre. Notre-Seigneur me dit un jour, qu'on ne lui demanderoit rien en son nom qu'il ne l'accordât, et je l'ai éprouvé diverses fois. Que sa divine Majesté soit éternellement louée.

Mais à quel propos, mon Père, vous en tant dire pour vous exhorter au mépris de tout ce qui est ici-bas, comme si vous n'en étiez pas persuadé, et ne témoigniez pas par vos actions la résolution que vous avez faite d'y renoncer? Pardonnez-le, s'il vous plaît, au sentiment que me donne la corruption du monde, qui fait que je ne puis m'en taire. Encore que je n'y gagne autre chose que de me lasser en écrivant, il me semble que cela me soulage, quoique ce soit parler contre moi-même. Dieu me pardonne, s'il lui plaît, cette faute; et pardonnez-moi aussi, mon Père, la peine que je vous donne, comme si je voulois vous faire porter la pénitence de mes manquemens.

CHAPITRE XXVIII.

La Sainte étant en oraison, Jésus-Christ lui fait voir des yeux de l'ame ses mains, et puis son visage ; et dans une autre vision, sa sainte humanité toute entière. Effets que produisent ces visions, et la différence qu'il y a entr'elles et les illusions du démon. Extrême peine que l'on donnoit à la Sainte, sur ce que l'on croyoit qu'elle étoit trompée dans ces visions ; mais son Confesseur la console.

Pour revenir à mon sujet, la vision dont j'ai parlé fut presque continuelle durant quelques jours, avec un tel avantage pour moi, que je ne sortois point d'oraison, et tâchois dans toutes mes actions, de ne point déplaire à celui que je voyois clairement en être le témoin. Tant de choses que l'on me disoit pour m'empêcher de croire que cette vision venoit de Dieu, me faisoit néanmoins quelquefois peur ; mais cette crainte ne duroit guère, parce que Notre-Seigneur me rassuroit.

Etant un jour en oraison, il lui plut

de me montrer ses divines mains ; et nulles paroles ne sont capables d'exprimer quelle en étoit la beauté. Cela me donna beaucoup d'appréhension, comme il m'arrive toujours lorsqu'il commence à me faire quelque grace surnaturelle. Peu de jours après, il me laissa voir son visage, dont je fus tellement ravie, que, si je m'en souviens bien, je perdis toute connoissance. S'étant depuis montré à moi tout entier, je ne pouvois comprendre pourquoi il ne se montroit auparavant que peu à peu ; mais je vois bien à présent, que c'étoit par un effet de sa bonté, qu'il me traitoit en cela selon ma foiblesse, parce qu'étant si misérable, je n'aurois pu soutenir en même temps et tout à-la fois l'éclat d'une si grande gloire.

Que s'il semble à votre Révérence que l'on n'a pas besoin d'un grand effort pour voir, avec un extrême plaisir, de telles mains et un tel visage, elle saura, s'il lui plaît, que la vue des corps glorieux, comme étant surnaturelle, va si fort au-delà de tout ce qu'on peut en dire, qu'elle étonne l'esprit, et me donnoit ainsi tant de frayeur, que j'en demeurois toute troublée. Mais j'étois ensuite si

assurée de la vérité de ce que voyois ; et les effets qu'elle produisoit en moi étoient si grands, que cette crainte se changeoit bientôt en une entière assurance.

Le jour de la fête de saint Paul, étant à la messe, Jésus-Christ se montra à moi dans toute sa sacrée humanité, tel qu'on le peint ressuscité, et avec une beauté et une majesté inconcevables, ainsi que je l'écrivis à votre Révérence, après qu'elle me l'eût expressément commandé, quoique j'eusse beaucoup de peine à m'y résoudre, parce qu'il est difficile de comprendre combien grande est celle de rapporter de semblables choses. Toutefois, je le fis le mieux que je pus ; et ainsi il seroit inutile de le répéter ici. Je dirai donc seulement que, quand il n'y auroit point d'autre contentement dans le ciel, que de voir l'extrême beauté des corps glorieux, et particulièrement celui de nôtre divin Rédempteur, on ne sauroit se l'imaginer tel qu'il est. Car, si lorsque sa Majesté ne se montre à nous ici-bas qu'à proportion, comme je l'ai dit, de ce que notre infirmité est capable de soutenir l'éclat de sa gloire ; que sera-ce lorsque

notre ame, étant affranchie des liens de ce corps mortel, pourra la voir, et jouir de ce bonheur dans toute sa plénitude !

Ce n'a jamais été avec les yeux du corps que j'ai vu cette vision, ni aucune autre ; mais seulement avec les yeux de l'ame. Ceux qui sont plus intelligens que moi, disent que l'autre vision dont j'ai parlé ci-devant, est plus parfaite que celle-ci, et beaucoup plus que toutes celles qui ne se voient qu'avec les yeux du corps, qui sont, à ce qu'ils croient, les moindres de toutes, et les plus susceptibles des illusions du diable. Néanmoins, j'avois peine alors d'en être persuadée, et j'aurois désiré, au contraire, de voir avec les yeux du corps ce que je ne voyois qu'avec ceux de l'ame, afin que mon Confesseur ne pût pas me dire que ce n'étoit qu'une imagination.

Après lui avoir rendu compte de cette dernière vision, je m'examinai, pour voir si ce n'étoit point une chose que je me fusse imaginée, et j'eus regret de la lui avoir dite, craignant de l'avoir trompé. Ainsi, ce me fut un nouveau sujet de répandre des larmes, et je lui déclarai ma peine. Il me demanda si je

croyois que la chose s'étoit passée de la manière que je lui avois dit, ou si j'avois eu dessein de le tromper; et je lui répondis, selon la vérité, que je lui avois parlé fort sincèrement, et que je ne voudrois pour rien du monde dire un mensonge. Comme il connoissoit ma franchise, il n'eut pas de peine à me croire, et me consola : et j'avois tant de répugnance à lui parler de semblables choses, que j'avoue que je ne comprends pas comment le diable eût pu me mettre dans l'esprit de feindre, pour me tourmenter ainsi moi-même.

Notre-Seigneur me fit la grace de m'éclaircir bientôt de mes doutes, en me faisant voir clairement qu'il n'y avoit point du tout en cela d'imagination; et je connus alors quelle avoit été ma simplicité de ne pas considérer, que quand je me serois efforcée durant des années entières de me figurer une si extrême beauté, cela m'auroit été impossible, tant sa seule blancheur et son éclat surpassoient tout ce que l'on peut s'imaginer ici-bas. C'est un éclat qui n'éblouit point, c'est une blancheur inconcevable, c'est une splendeur qui réjouit la vue sans la lasser, c'est une clarté qui rend l'ame capable

de voir cette beauté toute divine, et enfin, c'est une lumière, en comparaison de laquelle celle du soleil paroît si obscure, que l'on ne daigneroit pas ouvrir les yeux pour le regarder.

Il y a la même différence entre ces deux lumières, qu'entre une eau vive et très-claire, qui couleroit sur du cristal, et dont le soleil augmenteroit encore la clarté par la réflexion de ses rayons; et une eau trouble et bourbeuse, qui n'auroit pour lit que la terre, et qui seroit couverte d'un épais nuage. Mais cette admirable lumière n'a rien de semblable à celle du soleil, et elle paroît si naturelle, que celle de ce grand astre, comparée à elle, semble n'être qu'artificielle. Cette lumière est comme un jour sans nuit, toujours éclatant, toujours lumineux, sans que rien soit capable de l'obscurcir; et enfin, elle est telle, qu'il n'y a point d'esprit, quelque pénétrant qu'il soit, et quelques efforts qu'il fasse, qui puisse s'imaginer ce qu'elle est. Dieu la fait voir si promptement, que s'il n'étoit besoin pour l'apercevoir que d'ouvrir seulement les yeux, on n'en auroit pas le loisir; mais il n'importe qu'ils soient ouverts ou fer-

més. Lorsqu'il plaît à Notre-Seigneur de faire une si grande faveur, on ne sauroit ne point voir cette lumière, quand même on ne le voudroit pas; et il n'y a ni distraction, ni résistance, ni aucune autre opposition qui soient capables d'y apporter de l'obstacle. Je puis en parler comme l'ayant éprouvé, ainsi q'on le verra dans la suite.

Ce que je désirerois maintenant de pouvoir faire connoître, c'est la manière dont Notre-Seigneur se montre dans ces visions; mais je n'entreprends pas d'exprimer de quelle sorte il nous fait voir intérieurement cette lumière admirable, et montre à notre esprit une image de lui-même si vive et si claire, qu'il nous paroît être véritablement présent. Je laisse cela à de plus savans que moi : il ne lui a pas plu de m'en donner l'intelligence; et je suis si ignorante et si grossière, que, quoi que l'on m'ait dit pour m'en instruire, je n'ai jamais pu le concevoir. Car il est si vrai, mon Père, que je n'ai point cette vivacité d'esprit que vous me croyez, que j'ai éprouvé en diverses rencontres que pour peu que les choses soient difficiles, je ne saurois les comprendre : et comme mon Confesseur s'étonnoit quel-

quefois de mon ignorance, il ne m'a jamais expliqué de quelle manière Dieu agit. Je ne désirois point aussi de le savoir, et je ne m'en informois pas, quoique j'aie eu depuis plusieurs années, ainsi que je l'ai dit, la communication de personnes savantes. Je leur demandois seulement si une chose étoit péché ou non; et je me contentois, pour le reste, d'être assurée que Dieu fait tout, et qu'au lieu de nous étonner des merveilles de ses œuvres, nous n'avons qu'à l'en louer. Ainsi, plus elles sont difficiles à comprendre, plus je les admire, et plus elles me donnent de dévotion.

Je me contenterai donc, mon Père, de rapporter ce que j'ai vu, et je m'en remettrai à vous d'éclaircir ce qu'il y aura d'obscur, puisque vous le pourrez faire beaucoup mieux que moi. Il me paroissoit, en certaines rencontres, que ce que je voyois n'étoit qu'une image; mais en plusieurs autres j'étois persuadée que Jésus-Christ lui-même étoit présent, selon qu'il lui plaisoit de me donner plus ou moins de lumière; car, quand cette lumière étoit moindre, il me sembloit que ce que je voyois n'étoit qu'une

image, mais une image très-différente des portraits faits par les plus excellens peintres, comme j'en ai vu plusieurs, y ayant autant de différence entre l'un et l'autre, qu'entre une personne que l'on peint et son portrait, qui, quelque ressemblant et animé qu'il soit, n'est qu'une chose morte; au lieu que cette personne est vivante. Certainement cela est ainsi; et, pour ne pas m'étendre davantage sur ce sujet, je me contenterai d'ajouter que ce n'est pas seulement une comparaison qui, comme il se rencontre dans toutes les comparaisons, pourroit ne pas être juste en tout, mais une grande vérité; qu'il y a autant de différence entre ces images que je voyois et les portraits que l'on fait des hommes, qu'entre une personne vivante et sa peinture; parce que, si ce que je voyois étoit une image, c'étoit une image vivante, et non pas morte, c'étoit Jésus-Christ même vivant, qui se faisoit voir à moi, Dieu et homme tout ensemble; non comme il étoit dans le sépulcre, mais tel qu'il étoit après sa résurrection; et il se montre quelquefois si éclatant de majesté, que l'on ne sauroit douter que ce ne soit lui, principalement après la communion, parce

que la foi nous assure alors qu'il est présent, et qu'il se fait voir tellement maître de notre ame, qu'elle paroît comme anéantie et toute abîmée en lui.

« O Jésus, mon Sauveur ! qui seroit « capable d'exprimer quelle est cette « majesté qui fait connoître à l'ame que « vous n'êtes pas seulement le Monarque « absolu du monde ; mais que quand « vous en auriez créé encore une infi- « nité d'autres, ils ne mériteroient pas « tous ensemble que vous daignassiez « vous en dire le maître, tant tout ce « que l'on peut s'imaginer est infiniment « au-dessous de vous.

« On connoît clairement alors, ô mon « Sauveur, combien méprisable est le « pouvoir des démons, en comparaison « du vôtre, et que, pourvu que l'on vous « contente, on peut fouler aux pieds « tout l'enfer. On connoît la raison qu'eu- « rent ces esprits de ténèbres d'être si « effrayés quand vous descendîtes dans « les lymbes, qu'ils auroient souhaité « qu'il y eût un enfer infiniment plus « profond que celui auquel vous les avez « condamnés, pour s'y précipiter, afin « de s'éloigner encore davantage d'une « majesté qui leur est si redoutable ; tant

« est grand le pouvoir de votre sacrée « humanité, jointe à la divinité. On con« noît combien sera terrible le jugement « où votre suprême Majesté exercera, en « sa colère, sa juste vengeance contre les « méchans. Et enfin, l'ame connoît de « telle sorte sa misère, elle entre dans « une si profonde humilité, qu'encore « que vous lui témoigniez de l'amour, « elle se trouve dans une telle confu« sion, et est touchée d'un si vif repentir « de ses péchés, qu'elle ne sait que « devenir. »

Ainsi, je suis persuadée que quand il plaît à Notre-Seigneur de nous découvrir une grande partie de sa majesté et de sa gloire, cette vision réduit l'ame en tel état, qu'elle tomberoit dans une entière défaillance, si, par une grace surnaturelle, il ne la faisoit entrer dans une extase qui lui fait perdre la vue de cette divine présence. Il est vrai que l'on oublie ensuite ce que l'on a vu; mais il demeure une impression de cette majesté et de cette beauté, qui ne peut s'effacer de la mémoire, si ce n'est que Notre-Seigneur veuille, comme je le dirai ci-après, que cette ame tombe dans une telle séche-

resse et une telle solitude, qu'il semble qu'elle s'oublie elle-même.

Il me paroît que, dans cette extase, l'ame conçoit un nouvel amour pour Dieu, encore plus grand et plus fort que celui qu'elle avoit dans la vision précédente; et comme la vision où Dieu se présentoit à nous sans image, est plus élevée, celle où il se montre sous quelque figure, est plus proportionnée à notre foiblesse, en ce qu'elle s'imprime davantage dans notre mémoire et dans notre esprit, par le souvenir et l'imagination qui nous restent de sa divine présence. Mais ces deux sortes de visions viennent toujours ensemble, et Dieu le permet ainsi, afin que l'une découvre aux yeux de notre ame l'excellence, la beauté et la gloire de sa très-sainte humanité; et que l'autre lui fasse connoître que Dieu peut tout, qu'il ordonne tout, qu'il gouverne tout, et que son amour n'a point de bornes.

On ne sauroit trop estimer une telle vision, et il ne s'y rencontre, à mon avis, aucun péril: les effets faisant connoître qu'elle ne peut venir du démon. Il m'a paru qu'au commencement il s'efforça, trois ou quatre fois, de me faire voir Notre-Seigneur de la même sorte,

par une fausse représentation ; mais, encore qu'il puisse prendre la forme d'un corps qui seroit de chair, il ne sauroit contrefaire cette gloire qui éclate dans la vision qui vient de Dieu. Quoiqu'il fasse ce qu'il peut pour effacer dans l'ame la véritable vision qu'elle avoit eue, elle rejète cette fausse image qui la trouble, l'inquiète et la dégoûte de telle sorte qu'elle lui fait perdre la dévotion, et l'empêche même de faire oraison.

Il y a donc une si extrême différence entre ces diverses visions, que je ne doute point que ceux même qui ne sont encore arrivés que jusqu'à l'oraison de quiétude, la connoîtront par les effets que j'ai rapportés en traitant des paroles surnaturelles. Ils sont si évidens, qu'à moins de vouloir se tromper soi-même, le démon ne sauroit tromper une ame qui marche avec humilité et simplicité ; et il ne faut qu'avoir eu une véritable vision de Dieu, pour découvrir aussitôt l'illusion de notre ennemi, parce qu'encore qu'il nous fasse d'abord ressentir quelque plaisir, c'est un plaisir si différent de celui que goûte l'ame dans la vision qui vient de Dieu, et si impur et si peu chaste, que l'ame n'a pas de peine à

s'apercevoir de la tromperie, et se dégoûte de ce faux plaisir.

Le démon ne sauroit donc, à mon avis, nuire à ceux qui ont quelque expérience, puisqu'il est impossible de s'imaginer rien de semblable à ce que Notre-Seigneur nous fait connoître dans ces visions qui viennent de lui, et que, comme je l'ai dit, la seule beauté et la blancheur d'une de ses divines mains, surpasse infiniment tout ce que nous saurions nous figurer. Et comment pourrions-nous aussi nous représenter en un moment, des choses dont nous n'avons jamais entendu parler, et que nous serions incapables de concevoir, quand même nous y aurions appliqué, durant un fort long-temps, toute la force de notre esprit? Mais encore que nous puissions nous en représenter quelque chose par notre imagination; outre que cela ne produroit aucun de ces grands effets dont j'ai parlé, l'ame seroit comme une personne qui ayant mal à la tête et besoin de repos, tâcheroit inutilement de s'endormir, parce que le sommeil ne viendroit point; et que si elle s'assoupissoit un peu, au lieu de s'en sentir fortifiée, sa tête seroit encore plus foible, à cause que ce ne seroit pas

un véritable sommeil ; et qu'au contraire ces visions qui viennent de Dieu, n'enrichissent pas seulement l'ame par des graces et des faveurs extraordinaires ; mais augmentent la santé du corps, et lui donnent une nouvelle vigueur et une nouvelle force.

J'alléguois ces raisons et quelques autres, à ceux qui me disoient si souvent que ce qui se passoit en moi venoit du démon, et que ce n'étoit que des fantaisies que je me mettois dans l'esprit. Je me servois aussi comme je pouvois des comparaisons que Dieu présentoit à ma pensée ; mais tout m'étoit inutile, parce qu'y ayant dans notre monastère des personnes fort saintes, et en comparaison desquelles je n'étois qu'imperfection et que misère, lesquelles Dieu conduisoit par un autre chemin, elles appréhendoient pour moi, et mes péchés faisoient, à mon avis, que chacun vînt à avoir connoissance de ce qui me regardoit, quoique je n'en eusse parlé qu'à mon Confesseur, et à ceux à qui il me l'avoit ordonné. Je leur dis un jour, que s'ils me soutenoient affirmativement qu'une personne à qui je viendrois de parler, et que je connoîtrois fort bien, n'étoit pas

celle que je croyois, et qu'ils étoient très-assurés que je me trompois, je pourrois ajouter plus de foi à leurs paroles qu'à mes propres yeux. Mais que si cette personne m'avoit laissé pour gage de son amitié des pierreries que j'aurois encore entre les mains, et qui de pauvre que j'étois auparavant me rendroient riche, il me seroit impossible de ne pas croire que j'eusse vu et parlé à cette personne, parce qu'il me seroit facile de montrer ces pierreries, qui consistent en ce que tous ceux qui me connoissoient, voyoient manifestement que j'étois toute changée; que mon Confesseur lui-même en rendoit témoignage, et qu'ainsi il étoit sans apparence que si cela venoit du démon, il se servît, pour me tromper et me précipiter dans l'enfer, d'un moyen aussi contraire à son dessein, que seroit celui de changer mes imperfections en vertus.

Mon Confesseur, qui étoit un Père de la compagnie de Jésus, parfait homme de bien, répondoit, comme je l'ai su depuis, les mêmes choses que moi. Il étoit fort prudent et si humble, que son humilité me causa beaucoup de peine, parce qu'encore qu'il fût fort savant, et personne de grande oraison, elle lui don-

noit de la défiance de lui-même, et que Notre-Seigneur ne le conduisoit pas par le même chemin qu'il me conduisoit. Il a beaucoup souffert à mon occasion, à cause qu'on lui donnoit souvent des avis de se défier de moi, afin de ne pas se laisser tromper par le démon, en ajoutant quelque créance à ce que je lui disois ; sur quoi on lui alléguoit divers exemples. Cela m'affligeoit beaucoup, parce que je craignois que chacun me fuyant, mon Confesseur ne m'abandonnât, et je ne faisois que pleurer ; mais par une providence particulière de Dieu, n'y ayant rien à quoi ce bon Religieux ne voulût s'exposer pour son service, il ne m'abandonna point. Il m'exhortoit à ne pas offenser Dieu, à pratiquer exactement ce qu'il m'ordonnoit, et à ne point appréhender qu'il me quittât. Ainsi il m'encourageoit et calmoit mon esprit; et il m'ordonnoit, sur toutes choses, de ne lui rien dissimuler ; je lui obéissois fort fidèlement ; et il m'assuroit qu'en agissant de la sorte, quand même ces visions viendroient du démon, elles ne pourroient me nuire ; mais qu'au contraire, Notre-Seigneur tourneroit en bien le mal que cet esprit vouloit me faire.

Il

Il travailloit en cette sorte de tout son pouvoir à me rendre meilleure ; et dans l'appréhension que j'avois d'offenser Dieu, je lui obéissois en tout, quoiqu'imparfaitement. Il souffrit beaucoup à cause de moi durant plus de trois ans, parce que dans toutes les peines et les persécutions que Notre-Seigneur permettoit, et que l'on me faisoit endurer pour des choses dans la plupart desquelles j'étois innocente, l'on s'en prenoit à lui, quoiqu'il n'y eût rien à redire à sa conduite ; et s'il eût eu moins de vertu, et que Dieu ne l'eût fortifié, il n'auroit pu y résister. Car, d'un côté, il avoit à répondre à ceux qui s'imaginoient que j'étois en très-mauvais état, et ne vouloient point ajouter foi à ce qu'il leur disoit, au contraire; et d'autre part, il avoit à remédier aux appréhensions dont toutes ces visions que Dieu me donnoit étoient suivies, et qui procédoient sans doute de la grandeur de mes péchés. Cé saint homme me consoloit avec beaucoup de compassion de mes souffrances ; et s'il se fût cru lui-même, elles n'auroient pas été si grandes, parce que Dieu lui faisoit connoître la vérité, et que la grace qui accompagne le Sacrement de pénitence lui donnoit

encore, à mon avis, quelque lumière particulière.

Des serviteurs de Dieu avec qui je communiquois en ce même temps, avoient peine, comme je l'ai dit, à croire qu'il y eût de la sûreté dans le chemin où je marchois, et donnoient un autre sens à ce que je leur rapportois tout naïvement et sans y faire réflexion. Comme j'étois fort obligée et fort affectionnée à l'un d'eux, qui étoit un homme fort saint, qui désiroit avec passion mon avancement, et qui demandoit à Dieu qu'il me donnât pour cela la lumière dont j'avois besoin, j'avois une extrême douleur de ce qu'il ne m'entendoit point. Toutes ces personnes attribuoient au peu d'humilité ce que je disois ainsi par mégarde, et me voyant faire quelque faute, comme j'en commettois sans doute beaucoup, ils me condamnoient dans tout le reste. Ils me faisoient quelquefois des questions; et la manière franche et sincère avec laquelle je leur répondois, leur persuadoit que je voulois les instruire, et que je faisois la capable. Ils le rapportoient avec bonne intention à mon Confesseur, et il m'en reprenoit et me tançoit. Ces peines que je recevois de

divers endroits durèrent assez long-temps ; mais les faveurs que je recevois de Dieu les adoucissoient.

J'ai rapporté ceci pour faire connoître quel tourment c'est de n'avoir pas dans ces voies toutes spirituelles, un directeur qui les connoisse par sa propre expérience ; étant certain que si Dieu ne m'eût très-particulièrement assistée, je ne sais ce que je serois devenue, ce que je souffrois étant capable de me faire perdre l'esprit. Je me voyois quelquefois réduite en un tel état, que tout ce que je pouvois faire étoit de lever les yeux vers le ciel ; car, que peut-il y avoir de plus pénible à une femme foible, imparfaite et timide comme je suis, que de voir sa conduite condamnée par des gens de bien? et quelques grands qu'ayent été les travaux que j'ai éprouvé dans tout le cours de ma vie, nul autre ne m'a été plus sensible. Dieu veuille que j'en aie fait un bon usage, ainsi que je suis assurée que ceux qui me condamnoient de la sorte, n'avoient dessein que de le servir en procurant mon avantage.

CHAPITRE XXIX.

La Sainte continue à traiter de ces visions, que plusieurs croyoient toujours venir du démon ; ce qui lui donnoit une merveilleuse peine. Jésus-Christ fait que la croix de son rosaire lui paroît être de quatre pierres précieuses d'une incomparable beauté. Différence qui se rencontre dans ces célestes visions. Elle voyoit souvent des Anges ; et un Séraphin lui perce le cœur avec un dard ; ce qui l'embrase d'un si grand amour de Dieu, que la violence de ce feu lui faisoit jeter des cris, mais des cris mêlés d'une joie inconcevable.

Je me suis fort éloignée de mon sujet, qui est de montrer que l'on ne doit pas croire que cette vision dont j'ai parlé soit une imagination. Nous pouvons sans doute, par une grande application, nous représenter en quelque sorte l'humanité sacrée de Jésus-Christ, l'imprimer dans notre mémoire, et lorsqu'elle commence à s'effacer, la retracer avec notre entendement. Mais dans la vision dont il s'agit, il n'y a rien de semblable ; nous ne saurions ne point voir cette très-sainte hu-

manité en la manière qu'il plaît à Notre-Seigneur de nous la représenter, ni en retirer notre vue ; et si nous voulons en considérer quelque chose en particulier, elle disparoît aussitôt.

Notre-Seigneur m'a, durant deux ans et demi, presque continuellement favorisée de cette sorte de vision ; et il y en a plus de trois qu'elle ne m'est pas si ordinaire ; mais il m'en accorde une autre plus élevée, que je rapporterai peut-être dans la suite. Il y a des temps où il me parle avec une douceur incroyable, et en d'autres avec rigueur. Quelque désir que j'aie eu, et quelques efforts que j'aie faits pour remarquer la grandeur et la couleur de ses yeux, non-seulement je ne l'ai pu, mais il est disparu aussitôt ; et lorsqu'il me regardoit avec des témoignages de tendresse, ce regard faisoit une telle impression dans mon ame, que je tombois aussitôt dans le ravissement, et perdois la vue de cette souveraine beauté en demeurant encore plus étroitement unie à lui.

Ainsi, l'on voit clairement que notre volonté n'a point de part en cela, et que Dieu ne lui laisse pour partage que la confusion et l'humilité. Nous n'avons qu'à

recevoir ce qu'il nous donne et à lui en rendre grace ; et il n'y a point de vision dans laquelle cela ne se passe de la sorte ; nous n'y pouvons voir ni plus ni moins que ce qu'il plaît à Notre-Seigneur de nous faire voir ; et il veut nous humilier et nous tenir dans la crainte, en nous faisant connoître que nos désirs sont inutiles ; que comme il est le maître, tout dépend de lui, et qu'il peut retirer ses graces et nous perdre, afin que nous marchions toujours avec frayeur et tremblement dans notre exil sur la terre.

Ce divin Sauveur se représentoit presque toujours à moi, et particulièrement dans la sainte hostie, tel qu'il étoit après sa résurrection ; et quelquefois pour m'encourager lorsque j'étois affligée, ou pour la consolation de quelques autres personnes, il me montroit ses plaies, se faisoit voir sur la croix, ou la portant, ou dans le jardin, ou couronné d'épines, mais plus rarement ; et il ne laissoit pas dans toutes ces diverses manières, de paroître toujours glorifié.

Quels maux, quelle honte, et quelles persécutions ne m'a-t-on pas fait pour avoir rapporté ces visions ! On étoit si persuadé qu'elles venoient du démon,

que l'on vouloit m'exorciser ; mais je ne m'en mettois point en peine ; rien ne m'en donnoit comme de voir que sur les rapports que l'on faisoit à mes Confesseurs, ils appréhendoient de me confesser : je ne pouvois, néanmoins, être fâchée d'avoir ces célestes visions, et n'aurois pas voulu en changer une seule contre tous les plaisirs et les biens du monde. Je les considérois comme un trésor inestimable et une très-grande grace que Notre-Seigneur me faisoit, et il daignoit souvent me rassurer dans mes craintes. Je voyois qu'il augmentoit encore beaucoup mon amour pour sa divine Majesté ; je me plaignois à lui dans l'oraison du tourment que l'on me faisoit, et il me consoloit et me donnoit toujours de nouvelles forces. Je n'osois, néanmoins, contredire ceux qui faisoient un jugement si désavantageux de l'état où je me trouvois, parce que cela n'auroit servi qu'à me les rendre encore plus contraires, dans la créance que ce seroit par un défaut d'humilité. Je me contentois d'en parler à mon Confesseur, et il me consoloit dans mes peines.

Comme ces visions augmentoient toujours, un de ceux à qui je me confessois

quelquefois, lorsque le Père Supérieur n'en avoit pas la commodité, me dit qu'il étoit visible qu'elles procédoient du démon, et que puisque je ne pouvois pas les empêcher de venir, il m'ordonnoit de faire le signe de la croix, et de me moquer de cet ennemi, sans rien craindre, parce que Dieu me protégeroit, et l'empêcheroit de revenir. Ce commandement me donna une extrême peine, à cause qu'étant très-persuadée que ces visions venoient de Dieu, et ne pouvant désirer de ne les point avoir, il me paroissoit terrible de suivre un tel ordre. Je ne laissois pas néanmoins de l'exécuter; et je priois Dieu sans cesse avec grande instance et en répandant quantité de larmes, de m'empêcher d'être trompée. Je m'adressois aussi à saint Pierre et à saint Paul, que Notre-Seigneur m'avoit dit, la première fois qu'il m'apparut, au jour de leur fête, qu'ils me garantiroient d'illusion, et qu'ainsi j'avois pris pour mes intercesseurs, et les voyois souvent à mon côté gauche, non pas en imagination, mais réellement.

Qui pourroit représenter quelle étoit ma peine, lorsque Jésus-Christ m'apparoissant, je me trouvois contrainte

d'obéir à ce que l'on m'avoit ordonné, de le traiter avec moquerie et avec mépris, comme si c'eût été le démon, puisque si l'on m'eût mis en pièces pour m'obliger à le croire, il m'auroit été impossible de me le persuader, et qu'ainsi, il ne pouvoit y avoir pour moi une plus grande pénitence.

Pour ne point faire tant de signes de croix, j'en avois presque toujours une à la main; mais je n'étois pas si exacte à user de ces paroles de moquerie, parce que je ne les proférois qu'avec douleur. Je me souvenois alors des outrages que les Juifs avoient faits à mon Sauveur, et le priois de me pardonner ceux qu'il recevoit de moi, puisque ce n'étoit que pour obéir aux personnes qu'il avoit établies dans son Eglise pour le représenter et tenir sa place. Sur quoi il me disoit : *Que je ne me misse point en peine ; que je faisois bien d'obéir, et qu'il feroit connoître la vérité.*

Mais lorsqu'on me défendit de faire oraison, il me temoigna de le trouver mauvais; il me commanda de dire qu'il y avoit en cela de la tyrannie; et pour faire connoître que le démon n'avoit point de part à ces visions, il me mit dans l'esprit

des raisons dont je rapporterai quelques-unes dans la suite.

Un jour que je tenois en la main la croix de mon rosaire, il la prit, et après qu'il me l'eut rendue, je trouvois qu'elle étoit de quatre pierres précieuses d'une beauté surnaturelle et si merveilleuse, que les diamans les plus parfaits leur étant comparés, passeroient pour faux, et que sur ces pierres étoient gravées, d'une manière admirable, les cinq plaies qu'il a reçues lorsqu'il a souffert la mort pour notre salut. Il me dit que je verrois toujours ces pierres de la même sorte, ce qui ne manque jamais; et je n'aperçois plus le bois qui étoit la matière de cette croix; mais cela ne paroît ainsi qu'à moi seule.

Lorsque pour obéir à ce que l'on me commandoit, j'étois donc contrainte de faire tous mes efforts pour résister à ces visions, Notre-Seigneur augmentoit encore les graces et les faveurs qu'il me faisoit, et je ne sortois point d'oraison, bien que je tâchasse de m'en distraire. Je priois même en dormant, parce que mon amour pour sa divine Majesté croissoit toujours. Ainsi ma peine étoit extrême; je lui en faisois mes plaintes;

et quoique je fisse pour détourner ma pensée de lui, cela m'étoit impossible. Je ne laissois pas d'obéir le mieux que je pouvois à un ordre qui m'étoit si rude ; mais je pouvois peu ou rien du tout pour l'exécuter entièrement, et Notre-Seigneur ne m'a jamais défendu de continuer d'obéir ; mais il se contentoit de m'instruire, comme il fait encore, de ce que j'avois à dire à ceux qui me faisoient tant souffrir, en pensant bien faire, et rassuroit par des raisons si puissantes, qu'elles dissipoient toutes mes craintes.

Peu de temps après il commença, comme il me l'avoit promis, à faire mieux connoître que c'étoit véritablement lui qui me paroissoit dans ces visions ; mon amour pour lui étant si grand, sans que j'y contribuasse rien de ma part, qu'il étoit visible qu'il étoit surnaturel. Je me sentois mourir de désir de voir mon Dieu, et ne voyois que la mort qui me pût procurer cette vie que je souhaitois avec tant d'ardeur, qui étoit de vivre seulement en lui. En cet état, quoique les transports que ce violent amour me donnoit ne fussent pas aussi insupportables, ni si précieux que ceux que j'avois auparavant éprouvés, je ne laissois par de me trouver

réduite à une telle extrémité, que tout me donnoit de la peine, que j'étois comme hors de moi-même, et qu'il me sembloit que véritablement on m'arrachoit l'ame. « S'est-il jamais vu, mon Sauveur, d'ar-« tifice égal à celui dont vous usiez avec « votre servante, lorsque vous vous ca-« chiez ainsi de moi, et me donniez en « même temps tant de témoignages de « votre amour, par une espèce de mort « si délicieuse, que j'aurois voulu n'en « jamais sortir ? »

Pour pouvoir comprendre quelle est l'impétuosité de ces transports, il faut les avoir éprouvés. Ils sont fort différens de ceux qui arrivent souvent dans certaines dévotions, qui semblent devoir suffoquer l'esprit. Car, cette sorte d'oraison étant fort basse, il faut tâcher avec douceur de réprimer la violence des mouvemens qu'elle cause, et de rendre la tranquillité à l'ame ; de même qu'on appaise les pleurs excessifs des enfans en leur donnant à boire : il faut, dans la crainte que la nature n'y ait beaucoup de part, et qu'il ne s'y mêle de l'imperfection, porter l'ame par des caresses, comme l'on en useroit avec des enfans, et non pas à coup de fouet, à aimer Dieu.

et à recueillir cet amour au-dedans d'elle-même, sans le laisser répandre au dehors, ainsi qu'un pot qui bouilliroit avec excès, parce que l'on mettroit sans discrétion du bois au feu ; et tâcher ainsi d'éteindre la flamme par des larmes douces et non pas pénibles, telles que sont celles des mouvemens qui ne produisent que de mauvais effets. Je répandois, au commencement, de ces sortes de larmes, qui sont si préjudiciables ; et elles me causoient un si grand mal de tête et une telle lassitude d'esprit, que je demeurois quelquefois durant plusieurs jours sans pouvoir me remettre à faire oraison ; ce qui montre combien il importe dans ces commencemens, de se conduire avec grande discrétion, pour accoutumer l'esprit à n'agir qu'avec douceur et intérieurement, et à éviter avec grand soin tout ce qui n'est qu'extérieur.

Mais ces autres transports dont j'ai parlé sont très-différens de ceux-là. Il nous paroît que ce feu de l'amour de Dieu est déjà tout allumé, et que l'on nous y jette pour y brûler. L'ame ne travaille point alors à entretenir la douleur que lui cause l'absence de son Seigneur ; mais elle se sent quelquefois percée d'une

flèche qui lui traverse le cœur et la réduit en tel état, qu'elle ne sait ni ce qu'elle est, ni ce qu'elle veut. Elle comprend seulement que c'est Dieu seul qu'elle cherche, et que l'effet que cette blessure produit en elle, est de se haïr elle-même pour n'aimer que lui, et d'être prête de donner sa vie avec joie pour son service.

Nulles paroles ne sont capables d'exprimer la manière dont Dieu se sert pour faire de telles blessures, et l'extrême peine que c'est à une ame de ne savoir alors ce qu'elle devient ; mais cette peine est si agréable, qu'il n'y a point de contentement dans le monde qui en approche, et l'ame voudroit toujours, comme je l'ai dit, pouvoir sans cesse mourir d'une blessure si favorable.

Cette peine, jointe à tant de bonheur et de gloire, me mettoit si fort hors de moi, que je n'y pouvois rien comprendre. Car, qu'y a-t-il de plus incompréhensible à une ame, que de se sentir blessée de la sorte, et de connoître clairement qu'elle n'a rien contribué à allumer le feu de cet amour pour son Créateur, dont elle brûle, et que celui qu'il lui porte est si grand, qu'une seule étincelle

qui lui paroît en être sortie, l'a dans un instant toute embrasée ? O combien de fois étant en cet état, me suis-je souvenue de ces paroles de David : *Comme la biche soupire avec ardeur après les eaux des torrens ; ainsi mon ame soupire après vous, mon Dieu,* qui me paroissoient n'avoir été dites que pour moi !

Lorsque l'impétuosité de ces transports n'est pas si grande, il semble que ce tourment diminue un peu par les pénitences dont l'ame se sert pour se soulager, et plus les grandes mortifications lui paroissent si peu pénibles, que quand elle seroit aussi insensible à la douleur qu'un corps mort, elle ne se trouveroit pas plus disposée qu'elle l'est, à répandre jusqu'à la dernière goutte de son sang. Ainsi, elle recherche toutes sortes de moyens de souffrir quelque chose pour Dieu ; mais la plaie que ce divin dard a faite en son cœur est si grande et si profonde, qu'il n'y a point de tourmens corporels, dont la douleur puisse diminuer le sentiment de celle qu'elle lui cause. N'y trouvant donc point de remède, parce qu'il n'y en a point sur la terre qui soit capable de guérir une plaie qui vient du ciel ; la seule chose qui peut

adoucir la sienne, est de demander à Dieu de vouloir lui-même être son remède, et elle n'en voit point d'autre que la mort, parce qu'elle seule lui peut procurer le bonheur de jouir éternellement de sa présence.

D'autres fois, la violence de ce transport est si grande, que tout le corps étant comme paralytique, on ne sauroit se mouvoir en aucune manière, et si l'on est debout, on se sent comme transporté ailleurs, sans pouvoir même presque respirer; on pousse seulement quelques foibles gémissemens, mais ils sont intérieurs.

Quoique des Anges m'apparoissent souvent, c'est presque toujours sans les voir; mais il a plu quelquefois à Notre-Seigneur que j'en aie vu un à mon côté gauche, dans une forme corporelle. Il étoit petit, d'une merveilleuse beauté, et son visage étinceloit de tant de lumière, qu'il me paroissoit un de ceux de ce premier ordre, qui sont tout embrasés de l'amour de Dieu, et que l'on nomme Séraphins; car ils ne me disoient point leur nom; mais j'ai bien vu qu'il y a entr'eux, dans le ciel, une très-grande différence. Cet Ange avoit en la

main un dard qui étoit d'or, dont la pointe étoit fort large, et qui me paroissoit avoir, à l'extrémité, un peu de feu ; il me semble qu'il l'enfonca diverses fois dans mon cœur, et que, toutes les fois qu'il l'en retiroit il m'arrachoit les entrailles, et me laissoit toute brûlante d'un si grand amour de Dieu, que la violence de ce feu me faisoit jeter des cris, mais des cris mêlés d'une si extrême joie, que je ne pouvois désirer d'être délivrée d'une douleur si agréable, ni trouver de repos et de contentement qu'en Dieu seul. Cette douleur dont je parle n'est pas corporelle, mais toute spirituelle, quoique le corps ne laisse pas d'y avoir beaucoup de part ; et la douceur des entretiens qui se passent alors entre Dieu et l'ame est si merveilleuse, que ne pouvant l'exprimer, je le prie de la faire goûter à ceux qui croiront que ce que je rapporte n'est qu'une imagination et une fable.

Lorsque cela m'arrivoit, j'étois si interdite, que j'aurois voulu ne rien voir, et ne point parler, mais m'entretenir seulement de ma peine, que je considérois comme une gloire, en comparaison de laquelle toute celle du monde est mépri-

sable ; et lorsque j'entrois dans ces grands ravissemens, leur violence étoit telle, qu'encore que d'autres personnes fussent présentes, je ne pouvois y résister, et ainsi j'eus le déplaisir de voir que l'on commença d'en avoir la connoissance. Depuis que j'ai ces ravissemens, je ne sens pas tant cette peine que celle dont j'ai parlé dans un chapitre duquel je ne me souviens pas, qui est fort différente et de plus grand prix, parce que celle-ci dure peu, à cause que Dieu mettant aussitôt l'ame dans l'extase et la jouissance du bonheur de le posséder, elle n'a pas le temps de souffrir beaucoup.

CHAPITRE XXX.

La Sainte appréhende de tomber dans ces ravissemens. Le bienheureux père Pierre d'Alcantara vient où elle étoit. Elle lui donne une entière connoissance du fond de son ame. Il l'assure que ces ravissemens et ces visions venoient de Dieu, et rassure deux des amis de la Sainte, qui croyoient qu'ils venoient du démon. Elle ne laisse pas d'avoir de grandes peines spirituelles et corporelles. De la différence qui se rencontre entre la vraie et la fausse humilité. La Sainte raconte particulièrement quelques-unes de ses peines. Quelle douleur c'est à une ame qui aime Dieu, d'être unie à un corps incapable de le servir.

Voyant que tous mes efforts étoient inutiles pour m'empêcher de tomber dans ces grands ravissemens, j'appréhendois de les avoir, parce que je ne pouvois comprendre comment la peine et le plaisir peuvent se rencontrer ensemble. Je savois bien qu'une peine corporelle est compatible avec un contentement spirituel ; mais qu'une peine spirituelle si excessive se rencontre avec un conten-

tement si merveilleux, c'est ce qui surpassoit mon intelligence. Ainsi, je tâchois toujours d'y résister, et je prenois une croix pour me défendre de celui qui en a porté une si pesante pour notre salut ; mais je n'y gagnois autre chose sinon de me tourmenter en vain. Je voyois que personne ne comprenoit rien à ce qui m'étoit si évident, et je n'osois en parler qu'à mon Confesseur, parce qu'on l'auroit attribué à un défaut d'humilité.

Du bienheureux Père Pierre d'Alcantara.

Il plut à Notre-Seigneur de remédier à une grande partie de mes peines, et de les faire cesser depuis entièrement, en permettant que le bienheureux Père Pierre d'Alcantara vînt au lieu où j'étois alors. J'ai déjà parlé de lui, et dit quelque chose de sa pénitence, dont j'ai appris, entr'autres particularités, qu'il a porté, durant vingt ans, un cilice de lames de fer blanc. Il a écrit en langue vulgaire de petits traités d'oraison, qui sont maintenant entre les mains de tout le monde, et fort utiles à ceux qui s'en servent, par la grande intelligence que

lui en avoit acquise le long-temps qu'il s'y étoit exercé. Il avoit pratiqué à toute rigueur la première règle de S. François, et ce qui en dépend.

Cette dame, veuve, dont j'ai parlé, qui servoit Dieu si fidellement, et qui avoit tant d'affection pour moi, ayant appris l'arrivée de ce grand personnage, désira que je le visse, à cause qu'elle savoit le besoin que j'en avois, par la connoissance qu'elle avoit de mes peines, dont mes Confesseurs me permettoient de lui parler. Elle n'avoit pas seulement un très-bon esprit et beaucoup de secret, mais elle recevoit de grandes graces de Dieu dans l'oraison, et même quelques-unes de celles dont il me favorisoit. Ainsi, il lui faisoit connoître ce que les plus savans ignoroient; et ayant, outre cela, une grande foi, elle étoit persuadée que ces visions, qu'ils croyoient venir du démon, venoient de Dieu; en quoi elle me consoloit beaucoup.

Cette dame obtint donc de mon Provincial, sans m'en rien dire, la permission de me tenir huit jours chez elle; et ce fut là et dans quelques églises que je commençai de parler à ce saint homme, le Père Pierre d'Alcantara, avec lequel

j'ai communiqué depuis en divers temps. Comme je n'ai jamais rien caché des plus secrets replis de mon cœur à ceux avec qui j'ai traité des affaires de ma conscience, et que, dans les choses douteuses, j'ai toujours dit ce qui pouvoit être contre moi, je rendis compte à ce grand Religieux de toute ma vie et de ma manière d'oraison, le plus clairement qu'il me fut possible. Je connus presque aussitôt qu'il m'entendoit par l'expérience qu'il en avoit, qui étoit ce dont j'avois besoin, à cause que Dieu ne m'avoit pas encore fait la grace, qu'il m'a depuis accordée, de pouvoir faire comprendre aux autres celles dont il me favorise, et qu'ainsi il falloit que ce bon Père, pour les connoître, en eût lui-même reçu de semblables.

Il me donna une très-grande lumière; et elle m'étoit très-nécessaire, parce que je ne comprenois rien du tout aux visions qui sont sans images, et guères davantage à celles que l'on ne voit que des yeux de l'ame. Je croyois que l'on devoit seulement faire cas de celles que l'on voit des yeux du corps; et je n'en avois point de celles-là. Ce saint homme m'éclaircit de tout, me dit que je n'avois rien à

appréhender, mais seulement à louer Dieu de ce que très-sûrement ces visions venoient de lui, et que je ne pouvois, après les choses qui sont de foi, rien croire plus fermement. Il se consoloit beaucoup avec moi, me témoignoit une très-grande affection, et il m'a toujours depuis fait part de ses pensées les plus secrètes, et de ses desseins. La joie qu'il avoit de voir que Notre-Seigneur m'inspiroit une si ferme résolution, et tant de courage pour entreprendre les mêmes choses qu'il lui faisoit la grace d'exécuter, le portoit à prendre plaisir de se communiquer à moi, parce que, lorsque l'on marche dans le chemin où il étoit, rien ne console davantage que de rencontrer quelqu'un que l'on ait sujet de croire qui commence d'y entrer; et c'est, ce me semble, l'état où j'étois alors. Dieu veuille que je sois maintenant plus avancée dans une si sainte voie! Ce saint homme eut une très-grande compassion de moi, et me dit que cette contradiction que je recevois des gens de bien, étoit l'une des plus grandes peines que l'on puisse éprouver en cette vie, et qu'il me restoit encore beaucoup à souffrir, à cause qu'ayant toujours besoin d'assistance, il

n'y avoit personne, dans cette ville, qui m'entendît; mais qu'il parleroit à mon Confesseur et à ce gentilhomme marié, qui étoit l'un de ceux qui me tourmentoient davantage, parce que personne n'ayant plus que lui d'affection pour moi, et qu'étant fort craintif et fort saint, il ne pouvoit, après m'avoir vu si imparfaite, se persuader que je fusse dans un état si élevé.

Ce grand serviteur de Dieu accomplit sa promesse; il parla à tous les deux, et leur montra, par de puissantes raisons, qu'ils devoient se rassurer et me laisser en repos. Mon Confesseur n'en avoit pas grand besoin; et elles étoient, au contraire, si nécessaires à l'égard de ce gentilhomme, que, quelque fortes qu'elles fussent, elles ne purent entièrement le persuader; mais elles firent, au moins, qu'il ne m'effrayoit plus tant qu'auparavant. Nous demeurâmes d'accord, ce saint Religieux et moi, que je lui écrirois à l'avenir ce qui m'arriveroit, et que nous prierions beaucoup Dieu l'un pour l'autre; son humilité étant si grande, que je ne pouvois voir sans confusion qu'il fît cas des prières d'une créature aussi misérable que je le suis. Il me laissa fort contente

contente et fort consolée par l'assurance qu'il me donna que ce qui se passoit en moi venoit de Dieu; que je pouvois, sans crainte, continuer de faire oraison, et que si j'entrois dans quelques doutes, je n'avois qu'à les communiquer à mon Confesseur, sans m'en inquiéter davantage.

Néanmoins je ne pouvois, malgré cela, me rassurer entièrement, parce que Notre-Seigneur me conduisant par la voie de la crainte, quoique ce que l'on me disoit pour me l'ôter me consolât et modérât mes appréhensions, il ne laissoit pas de m'en rester, principalement lorsque Notre-Seigneur me faisoit sentir les tourmens intérieurs dont je vais parler; mais c'étoit toujours beaucoup de recevoir cet adoucissement dans mes peines.

Je ne pouvois me lasser de rendre graces à Dieu et à mon glorieux Père, saint Joseph, à qui j'attribuois la venue de ce grand Religieux, qui étoit Commissaire-Général de la province qui porte son nom et je me recommandois aussi extrêmement à la sainte Vierge.

Il m'arrivoit quelquefois, comme il m'arrive encore, mais plus rarement, d'avoir tout ensemble de si grands travaux spirituels, et de si violentes dou-

leurs corporelles, que je ne savois que devenir. D'autres fois, quoique ces douleurs corporelles fussent excessives, mon esprit ne souffrant point, je les supportois avec grande joie; mais quand j'étois en même temps travaillée de tous les deux, quelle peine n'endurois-je point!

J'oubliois alors toutes les graces que Dieu m'avoit faites; il ne m'en restoit qu'un souvenir confus, comme d'un songe qui m'avoit donné de la peine; et mon esprit se trouvoit si stupide, que j'entrois en mille doutes et mille défiances sur ce que j'avois vu. Il me sembloit que cela étoit impossible; que ce n'étoit peut-être qu'une imagination; qu'il devoit me suffire d'être trompée, sans tromper encore des gens de bien; et je me trouvois si méchante, qu'il me sembloit que l'on devoit attribuer à mes péchés tous les maux et toutes les hérésies qui troublent aujourd'hui le monde. Je connois maintenant que c'étoit une fausse humilité dont le démon se servoit pour tâcher de me jeter dans le désespoir; et ainsi il ne me tente plus tant de ce côté-là.

De l'Humilité.

Les marques pour connoître cette fausse humilité sont évidentes. Elle commence par l'inquiétude et le trouble, l'obscurcissement et la peine de l'esprit; la sécheresse et l'indisposition à faire oraison et quelques bonnes œuvres, viennent ensuite; et enfin l'ame se trouve comme suffoquée, et le corps comme lié de telle sorte qu'ils sont incapables d agir.

La véritable humilité fait, au contraire, qu'encore que nous connoissions notre misère, que nous la sentions, que nous en gémissions, et que nous en soyons très-vivement pénétrés, non-seulement nous ne tombons point dans le trouble, l'inquiétude, la sécheresse et l'obscurcissement de l'esprit; mais nous nous trouvons dans le repos, la tranquillité, la consolation et la lumière, parce qu'encore que l'on sente de la peine, c'est une peine qui console, par la connoissance que l'on a qu'elle vient de Dieu, que c'est une grace qu'il nous fait de nous la donner, et qu'elle nous est avantageuse. L'ame a regret, d'un côté, d'avoir offensé Dieu; mais elle admire, de l'autre, sa

miséricorde, entre dans la confusion de ses péchés, et le remercie de l'avoir si long-temps soufferte.

Dans cette autre humilité dont le diable est l'auteur, on n'a point, comme je l'ai dit, de lumière pour faire aucun bien; il semble que Dieu l'éteigne entièrement: on se le représente la foudre et l'épée dans les mains, qui veut tout mettre à feu et à sang; on n'envisage que la rigueur de sa justice; et quoique le démon ne puisse effacer entièrement de l'esprit la créance de sa miséricorde, ce peu qui en reste, au lieu de donner de la consolation, ne fait qu'augmenter le tourment que l'on endure, en augmentant la connoissance des obligations que l'on doit à Dieu.

Comme, selon ce que je puis en comprendre, cet artifice est l'un des plus subtils du démon, et des plus pénibles à l'ame, j'ai cru, mon Père, devoir vous en parler, afin que, si l'ennemi vous tente en cette manière, et que l'entendement vous demeure libre, il vous soit plus facile de le connoître; et je ne crois pas que la science y puisse servir, puisqu'encore que j'en sois si dépourvue, je n'ai pas laissé, après avoir eu cette

fausse humilité, de comprendre que ce n'est qu'une rêverie ; mais je comprends encore mieux que Dieu l'a permis, et qu'il a donné pouvoir au démon de me tenter, comme il le lui donna de tenter Job, quoique, me connoissant si foible et si mauvaise, ce n'a pas été par de si rudes et de si terribles épreuves.

Cela m'arriva une fois, la veille de la fête du saint Sacrement, pour laquelle j'ai beaucoup de dévotion, quoique moins grande que je le devrois, et ça ne me dura qu'un jour. D'autres fois il m'a duré huit jours, quinze jours, trois semaines, et même davantage, et particulièrement dans les dernières semaines de carême, qui est le temps où je m'appliquois avec plus de ferveur à l'oraison. Le démon remplissoit mon esprit de choses si frivoles, que je m'en serois moquée en un autre temps. Il paroît être alors maître de l'ame pour l'occuper, ainsi qu'il lui plaît, de mille folies, sans qu'elle puisse penser à rien de bon. Il ne lui représente que des choses impertinentes, ridicules, inutiles à tout, et qui ne servent qu'à l'embarrasser et comme à l'étouffer, de telle sorte qu'elle ne se reconnoît plus elle-même. Ainsi, il me sembloit que les

démons se jouoient de moi, comme on se joueroit d'une pelotte, et qu'il m'étoit impossible de m'échapper de leurs mains. Qui pourroit exprimer ce que l'on souffre en cet état? L'ame cherche du secours, et Dieu ne permet pas qu'elle en trouve; il ne lui reste que la lumière du franc-arbitre, mais si obscurcie, qu'elle est comme une personne qui auroit les yeux bandés. On peut la comparer alors à celui qui marchant, durant une nuit très-obscure, dans un chemin où il y auroit des endroits fort dangereux, prendroit garde de n'y pas tomber, parce qu'il y auroit passé et qu'il les auroit vus durant le jour. Car elle semble se conduire de la même sorte, parce que l'ame est accoutumée à se garder d'offenser Dieu; joint qu'il l'assiste invisiblement en ce besoin.

Dans cet état d'une fausse humilité, quoique la foi, aussi bien que les autres vertus, ne soit pas éteinte, puisqu'elle croit toujours, en effet, ce que croit l'Eglise, elle est si engourdie et si endormie, qu'elle semble ne comprendre ces saintes vérités, et ne connoître Dieu que comme l'on comprend et l'on connoît les choses qui ne nous sont dites et que nous ne voyons que de fort loin; et

l'amour de l'ame est si tiède, qu'elle écoute seulement ce qu'on lui dit de Dieu, comme une chose dont elle ne doute point, parce que c'est la créance de l'Eglise; mais sans se souvenir d'avoir éprouvé, en diverses occasions, qu'elle est véritable.

Lorsque l'on se trouve ainsi, on cherche en vain du soulagement dans la lecture ou dans la retraite, sans en connoître la cause; le tourment que l'on souffre est si grand, que je ne puis le comparer qu'à ceux de l'enfer. Car, selon ce que Notre-Seigneur me le fit comprendre dans une vision, l'ame est comme dans un feu dont elle ne sait quelle est l'origine, ni qui l'a allumé, ni comment en sortir, ni comment l'éteindre; et si elle y cherche du remède dans la lecture, elle ne se trouve pas capable de lire. Ainsi, il m'arriva une fois que, voulant lire la vie d'un Saint, pour voir si je pourrois trouver de la consolation dans ce qu'il avoit souffert, j'en lus, quatre ou cinq fois de suite, quatre ou cinq lignes, sans pouvoir jamais y rien comprendre, quoiqu'elles fussent écrites en langue vulgaire; ce qui me fit jeter le livre: et la même chose m'est arrivée di-

verses fois; mais je ne me souviens maintenant que de celle-là.

Que si l'on pense alors adoucir sa peine en conversant avec quelqu'un, on ne fait, au contraire, que l'augmenter, parce que le démon nous rend si colères et de si mauvaise humeur, qu'il n'y a personne qui ne nous devienne insupportable; et c'est beaucoup si Dieu nous fait la grace de nous retenir, pour nous empêcher de rien dire ni de rien faire qui l'offense, ou qui porte préjudice à notre prochain. Allant ensuite me confesser, il m'est arrivé diverses fois, encore que mes Confesseurs fussent des personnes fort saintes, et le soient encore, qu'ils me traitoient avec une si extrême dureté, que lorsque je les en faisois souvenir, ils en étoient eux-mêmes étonnés, et me disoient que, quelque résolution qu'ils eussent prise auparavant d'en user d'une autre manière, il leur avoit été impossible de s'empêcher de me traiter de la sorte. D'autres fois, la compassion de me voir tant souffrir dans le corps et dans l'ame, et le scrupule qu'ils avoient de m'avoir parlé si rudement, les faisoit résoudre à me consoler; mais il n'étoit pas en leur pouvoir. Ils

ne me disoient rien néanmoins qui offensât Dieu ; et c'étoit seulement des paroles les plus fâcheuses, pour un pénitent, qui puissent sortir de la bouche d'un Confesseur. Je veux croire que leur dessein étoit de me mortifier ; et quoique j'en fusse quelquefois bien aise, et que je le souffrisse avec patience, ce m'étoit, en d'autres temps, un fort grand tourment. Il me sembloit quelquefois que je les trompois, et je leur disois très-sérieusement qu'ils devoient s'en défier. Ce n'étoit pas que je ne visse bien que je n'aurois pas voulu pour rien du monde leur dire un mensonge de propos délibéré ; mais tout me donnoit de la crainte. L'un d'eux, connoissant la tentation qu'il y avoit en cela, me dit de ne point m'en mettre en peine, puisqu'encore que je le voulusse tromper, il se tiendroit si bien sur ses gardes qu'il s'empêcheroit de l'être.

Cette réponse me consola beaucoup ; et le plus souvent, aussitôt après avoir communié, ou quelquefois en m'approchant du saint Sacrement, je me trouvois dans un tel calme de corps et d'esprit, que je ne pouvois assez m'en étonner. Il sembloit que dans le même moment

que ce divin soleil venoit à paroître, il dissipoit toutes les ténèbres de mon ame, et me faisoit voir clairement que ce n'étoient que des fantômes et des chimères.

D'autres fois, une vision, ou, comme je l'ai dit ailleurs, une seule parole de Notre-Seigneur, telle que celle-ci : *Ne t'afflige point ; n'aie point de crainte*, me mettoit dans une aussi grande tranquillité que si je n'eusse rien souffert. Je lui en témoignois ma joie, et je me plaignois à lui de ce qu'il avoit permis que j'endurasse tant de peines ; mais, en vérité, elles étoient bien récompensées par l'abondance des graces dont il me favorisoit ensuite presque toujours. Il me semble que l'on peut alors comparer l'ame à l'or, qui sort du creuset beaucoup plus pur qu'il n'étoit quand on l'y a mis, puisqu'elle est, sans doute, plus capable de connoître la grandeur du Dieu tout-puissant qui habite en elle, et que les travaux qui lui sembloient insupportables lui paroissent si légers, qu'elle seroit prête, s'il le vouloit, d'en souffrir avec joie de beaucoup plus grands, pourvu que ce fût sans l'offenser, sachant l'avantage qu'elle en recevroit ;

mais, hélas ! c'est ce que je ne fais que fort imparfaitement.

D'autres fois, j'éprouvois des peines différentes de celles que je viens de dire. Je me trouvois dans l'impossibilité de penser ni de désirer rien faire de bon ; et mon ame, aussi bien que mon corps, demeuroit sans action, et comme entièrement inutile à tout ; mais je n'avois pas ces autres tentations et ces inquiétudes dont j'ai parlé ; c'étoit seulement un dégoût de toutes choses, dont je ne savois point la cause.

Je tâchois de m'occuper à de bonnes œuvres extérieures, mais comme par force, et d'une manière languissante : ce qui me fait voir le peu que nous pouvons, lorsque la grace se cache de nous ; et cela ne me donnoit pas une grande peine, parce que j'étois bien aise d'entrer, par ce moyen, dans la connoissance de mon néant.

D'autres fois, quoique je sois en solitude, je me trouve dans l'impuissance de former aucune pensée de Dieu ni de quelque bonne œuvre qui arrête mon esprit, ni de faire oraison ; mais je sens et je connois cette impuissance ; je vois que tout le mal vient de l'entendement,

sans que la volonté y participe; puisqu'il n'y a point de bonne œuvre qu'elle ne soit disposée à embrasser, et que l'extravagance de cet entendement, qui court comme un furieux çà et là, est si grande, que, quelques efforts que je fisse, il me seroit impossible de l'arrêter durant seulement l'espace d'un *Credo*. Quelquefois je ne fais que m'en moquer; et voyant par-là quelle est ma misère, j'observe ce qu'il fait, et j'admire que, graces à Dieu, il ne se porte point à des choses qui soient mauvaises, mais seulement à d'indifférentes : je connois alors combien extraordinaire est la grace que Dieu me fait de tenir ce fou enchaîné pendant qu'il me met dans une parfaite contemplation, et je considère ce que diroient ceux qui me croient bonne, s'ils me voyoient dans un tel égarement de mes pensées. Ma compassion de voir mon ame en si mauvaise compagnie, et mon désir qu'elle en sorte, me fait dire à Dieu de tout mon cœur : « Quand « sera-ce, Seigneur, que toutes mes « puissances seront unies dans la joie « de ne s'occuper qu'à publier vos louan- « ges? Ne permettez pas, s'il vous plaît, « qu'elles soient plus long-temps divi-

« sées, comme si chacune ne pensoit « qu'à tirer de son côté, sans se mettre « en peine des autres. » C'est ce qui me fait si souvent souffrir, et je connois bien quelquefois que mon peu de santé y contribue.

Cela me fait souvenir du mal que nous a causé le péché de nos premiers parens; je lui attribue ce que je suis incapable de jouir d'un si grand bien, et je ne doute point que la multitude de mes offenses n'y contribue aussi beaucoup.

Comme je ne lisois plus les livres qui traitent de l'oraison, parce que je croyois les entendre tous par la connoissance que Dieu m'en donnoit, et ainsi n'en avoir plus besoin, je lisois seulement les vies des Saints qui me profitoient, ce me semble, en me faisant voir combien j'étois éloignée de la perfection avec laquelle ils servoient Dieu; et j'entrois ensuite dans un grand scrupule de cette pensée que j'avois d'être arrivée à un tel degré d'oraison, m'imaginant que c'étoit avoir bien peu d'humilité. Je ne pouvois, néanmoins, changer d'opinion, quelques efforts que je fisse, et j'en ressentis beaucoup de peine, jusqu'à ce que des personnes savantes, et particulièrement le

Père Pierre d'Alcantara, me dirent que je devois mettre mon esprit en repos.

Je vois bien qu'encore que Dieu me fasse autant de graces qu'à plusieurs bonnes ames, je n'ai pas commencé à le servir, et que je suis imparfaite en tout, si ce n'est dans les désirs qu'il me donne, et dans l'amour pour lui, dont il lui plaît de me favoriser; car, il me semble que je l'aime; mais je ne saurois voir sans douleur que mes imperfections et mes œuvres s'accordent si peu avec cet amour.

D'autres fois je me trouve dans une telle stupidité, qu'il me semble que je ne fais ni bien ni mal, que je suis seulement les autres; que je ne pense ni au paradis ni à l'enfer, ni à la vie ni à la mort; que je n'ai ni plaisir ni peine; et enfin que je ne suis touchée de rien. L'ame paroît alors semblable à un petit ânon qui se nourrit de ce qu'on lui donne à manger, sans presque le sentir, et elle doit, sans doute, être soutenue par de grandes graces de Dieu, afin de pouvoir, sans se troubler, demeurer dans un état si pénible; mais elle ne comprend rien à la manière dont cela se passe en elle.

Il me vient, en ce moment, dans l'es-

prit que c'est comme naviguer avec un vent doux et favorable, qui fait faire beaucoup de chemin en peu de temps, sans que l'on s'en aperçoive ; au lieu que dans ces autres manières dont j'ai parlé, l'ame connoît aussitôt, par de grands effets, combien elle avance ; tant ses désirs sont enflammés, et la portent à vouloir toujours aller plus avant. Ces violentes impétuosités de l'amour de Dieu ressemblent aussi, à mon avis, à ces sources que j'ai vu bouillonner sans cesse, et nulle comparaison ne me paroît plus naturelle, parce qu'une ame qui est arrivée à un tel degré, est dans un continuel mouvement d'amour, qui fait que de même que ces sources poussent toujours les eaux au dehors, elle ne peut se contenir en elle-même, mais veut répandre et communiquer aux autres l'amour dont Dieu la remplit, afin de les rendre participans de son bonheur, et qu'ils lui aident à publier ses louanges.

Combien de fois me suis-je souvenue, sur ce sujet, de cette eau vive dont Notre-Seigneur parla, auprès d'un puits, à la Samaritaine? J'ai toujours eu tant d'affection pour cet endroit de l'Evangile, que dès mon enfance, quoique je n'en

comprisse pas le sens comme je le comprends maintenant, j'en avois toujours une image, avec ces mots : *Seigneur, donnez-moi de cette eau ;* et lui renouvelois souvent la même prière.

On peut aussi comparer cet amour de Dieu à un grand feu, dans lequel il faut continuellement jeter du bois pour l'entretenir ; car, l'ame voudroit, à quelque prix que ce fût, jeter sans cesse du bois dans ce feu pour l'empêcher de s'éteindre ; et j'avoue que quand je ne pourrois y jeter que de la paille, cela ne laisseroit pas de me satisfaire ; ce qui me donne quelquefois sujet de me moquer de moi-même, et quelquefois de m'affliger. Je me sens poussée à vouloir servir Dieu en quelque chose, et ne pouvant faire davantage, je m'occupe à orner de feuilles et de fleurs quelques images, ou à balayer la maison, ou à parer un oratoire, et je ne puis voir ensuite, sans confusion, que tout cela est si peu considérable. Que si je fais quelque pénitence, elle me paroît si indigne d'être considérée, qu'à moins que Notre-Seigneur regarde seulement ma volonté, je vois que ce n'est rien et me moque de moi-même.

Il paroît, par ce que je viens de dire,

quelle douleur c'est aux ames à qui Dieu fait la grace de brûler du feu de son amour, de se trouver unies à un corps incapable de rien faire pour son service ; car, quelle peine ne leur est-ce point de mourir d'appréhension que ce feu ne s'éteigne, et de se trouver en même temps dans l'impuissance d'y jeter du bois pour l'entretenir ? Ce tourment, quoique délicieux, est si grand, qu'il me paroît qu'il consume l'ame, qu'il la réduit en cendres, et que l'ardeur de ce feu, au lieu de s'amortir, s'augmente encore par l'eau de ses larmes.

Ceux qui sont arrivés à cet état, et à qui Dieu a donné, ou des forces corporelles pour faire pénitence, ou de la science, ou le talent de bien prêcher, de bien conduire, et d'attirer les ames à lui, ne connoissent pas la valeur du bien qu'ils possèdent, s'ils ne comprennent quelle doit être leur peine, de recevoir continuellement de lui, sans pouvoir rien faire pour s'en rendre dignes. Qu'il soit béni à jamais, et que les Anges chantent des cantiques à sa gloire. Ainsi soit-il.

Je ne sais, mon Père, si j'ai bien fait de rapporter tant de particularités ; mais comme vous m'avez mandé une seconde

fois de ne point craindre de trop m'étendre, et de ne rien oublier, j'écris avec vérité et le plus clairement que je puis, ce dont il me souvient, et il ne se peut faire que je n'en oublie beaucoup, parce qu'il faudroit, comme je l'ai dit, y employer plus de temps que j'en ai, et que cela seroit peut-être assez inutile.

CHAPITRE XXXI.

Tentations par lesquelles les démons attaquent la Sainte. Pouvoir de l'eau bénite pour les chasser. Dieu se sert de la Sainte pour la conversion d'un Ecclésiastique. La Sainte n'appréhendoit point les démons, et n'avoit jamais plus de courage que lorsqu'on la persécutoit. Extrême appréhension qu'elle avoit que l'on ne sût les faveurs qu'elle recevoit de Dieu ; et ce qu'il lui dit sur cela. Elle désiroit que chacun connût ses péchés ; mais elle vit depuis que c'étoit une fausse humilité. Injustice des gens du monde envers ceux qui servent Dieu. Qu'il faut bien se garder de perdre courage lorsque l'on en voit d'autres plus avancés que nous dans la piété. On doit toujours se tenir sur ses gardes pour ne point reculer dans le détachement de toutes choses, et particulièrement en ce qui concerne le faux honneur auquel les personnes religieuses sont obligées de renoncer entièrement. Avantages qui se rencontrent dans la pratique de l'humilité, même en de petites choses.

Après avoir parlé de quelques-unes des tentations intérieures et secrètes du démon, je veux maintenant en rapporter

qui étoient presque publiques ; et que l'on ne pouvoit ignorer qui ne vinssent de lui.

Etant un jour dans un oratoire, il m'apparut à mon côté gauche, dans une forme épouvantable ; et parce qu'il me parla, je remarquai particulièrement que sa bouche étoit horrible. Il en sortoit une grande flamme sans mélange d'aucune ombre ; et il me dit d'une manière à faire trembler, que je m'étois échappée de ses mains, mais qu'il sauroit bien me reprendre. Mon effroi fut extrême ; je fis le signe de la croix comme je pus, et il disparut ; mais il revint aussitôt, et je ne savois que faire ; enfin, je jetois de l'eau bénite sur la place où il étoit ; et il n'y est jamais retourné depuis.

Une autre fois, il me tourmenta durant cinq heures, par des peines et des douleurs tant intérieures qu'extérieures, si terribles, que je ne croyois pas pouvoir plus long-temps y résister. Les personnes avec qui j'étois en furent épouvantées, et ne savoient où elles en étoient non plus que moi. J'ai coutume, dans ces rencontres, de demander à Dieu du fond de mon cœur, que s'il lui plaît que cela continue, il me donne la force de le

supporter ; ou que si sa volonté est que je demeure en cet état, il m'y laisse jusqu'à la fin du monde.

Lorsqu'une fois, entr'autres, je tâchois en cette manière de trouver du soulagement dans de si rudes atteintes, il plut à Notre-Seigneur de me faire connoître que ce que je souffrois venoit du démon. J'aperçus auprès de moi un petit nègre d'une figure horrible, qui grinçoit les dents de rage de perdre au lieu de gagner au tourment qu'il me donnoit. Je me mis à rire et n'eus point de peur, parce que quelques-unes des sœurs étoient présentes, et elles ne savoient que faire, ni comment me soulager dans une si grande souffrance. Elle étoit telle, que je ne pouvois m'empêcher de me donner de grands coups de la tête, des bras, et de tout le reste du corps, sans que le trouble intérieur que je ressentois, et qui m'étoit encore beaucoup plus pénible, me laissât un seul moment de repos ; et je n'osois demander de l'eau bénite, de peur d'effrayer ces bonnes filles, et de leur faire connoître d'où cela venoit.

J'ai éprouvé diverses fois, qu'il n'y a rien qui chasse plutôt les démons que l'eau bénite, et les empêche davantage

de revenir. Le signe de la croix les met aussitôt en fuite; mais ils retournent aussitôt. Ainsi, il doit y avoir une grande vertu dans cette eau; et j'en reçois tant de soulagement, qu'elle me donne une consolation sensible et si grande, que je ne saurois assez bien expliquer de quelle sorte le plaisir que j'en ressens se répand dans toute mon ame et la fortifie. Ceci n'est point une imagination; je l'ai très-souvent éprouvé; et après y avoir fait beaucoup de réflexion, il me semble que c'est comme si, dans une excessive chaleur et une extrême soif, on buvoit un grand verre d'eau froide qui rafraîchît tout le corps. Je connois par là, avec grand plaisir, qu'il n'y a rien de ce que l'Eglise ordonne, qui ne soit digne d'admiration, puisque de simples paroles impriment une telle vertu dans l'eau, qu'il se rencontre une si merveilleuse différence entre celle qui est bénite et celle qui ne l'est pas.

Comme le tourment que j'endurois dans l'occasion dont je parle, ne cessoit point, je dis à mes sœurs que si je ne craignois qu'elles se moquassent de moi, je les prierois de m'apporter de l'eau bénite. Elles allèrent en chercher aussi-

tôt, et en jetèrent sur moi sans que je m'en trouvasse soulagée ; mais en ayant jeté moi-même à l'endroit où cet esprit infernal m'apparoissoit, il s'enfuit à l'instant, et je me trouvois sans aucune douleur, mais aussi lasse et aussi abattue que si l'on m'eût donné plusieurs coups de bâton.

Je tirai de l'avantage de cette rencontre ; car, considérant combien grand doit être le malheur d'une ame dont le démon est le maître, puisque lors même qu'il n'a point de pouvoir ni sur notre corps ni sur notre ame, il nous fait tant souffrir, lorsque Dieu lui permet de nous tenter, je conçus un nouveau désir de m'empêcher de tomber dans une si redoutable servitude.

Il y a peu de temps qu'une chose semblable m'arriva ; mais elle dura beaucoup moins. J'étois seule, je pris de l'eau bénite ; et après qu'elle eut chassé le démon, deux Religieuses, qui n'auroient voulu pour rien du monde dire un mensonge, étant entrées, elles sentirent une très-grande puanteur, telle que seroit celle du soufre. Pour moi, je ne la sentis point, quoiqu'elles assurent qu'elle dura

assez long-temps pour me donner le loisir de m'en apercevoir.

Une autre fois étant dans le chœur, je me sentis touchée d'un si violent désir de me recueillir, que je sortis pour éviter que l'on ne s'en aperçût. Les Religieuses les plus proches du lieu où je me retirai, y entendirent donner de grands coups; et j'entendois, de mon côté, comme des personnes qui conféroient ensemble auprès de moi, sans que je pusse rien comprendre à ce qu'elles disoient, tant j'étois occupée de mon oraison. Ainsi, je n'en eus aucune crainte.

La même chose arrivoit presque toujours, lorsque Dieu me faisoit la grace d'être utile à quelque ame par mes avis. J'en rapporterai ici un exemple dont il y a plusieurs témoins, du nombre desquels est celui qui me confesse aujourd'hui; il l'a vu dans une lettre dont il ne connoissoit pas l'écriture, mais connoissoit seulement la personne qui l'avoit écrite.

Un Prêtre qui étoit depuis deux ans et demi dans un péché mortel, des plus horribles que j'aie jamais entendu parler, et qui ne laissoit pas, durant ce temps, de dire la messe, vint me déclarer sa misère,

et

et me dit qu'encore qu'il se confessât de ses autres péchés, il ne se confessoit point de celui-là, tant il avoit horreur de s'accuser d'un crime si abominable; mais qu'il désiroit extrêmement de se convertir à Dieu, et n'en avoit pas la force. Je fus touchée d'une si extrême compassion de le voir dans un état si déplorable, que je lui promis de demander et de faire demander à Dieu, par des personnes meilleures que moi, qu'il lui plût d'avoir pitié de lui, et je lui donnai une lettre pour la porter à une personne, à laquelle il me dit qu'il pouvoit la rendre. Dieu écouta tant de prières. Cet Ecclésiastique me manda qu'il s'étoit confessé de ce péché, et qu'il y avoit déjà quelques jours qu'il n'y tomboit plus; mais que le tourment que le démon lui faisoit souffrir étoit si horrible, qu'il lui sembloit être en enfer, et qu'il me prioit de continuer de le recommander à Dieu. Je le fis avec une très-grande affection, et mes Sœurs aussi, à ma prière, sans qu'elles sussent, ni que d'autres pussent juger, quel étoit cet Ecclésiastique. Dans la créance que j'eus que la charité m'obligeoit à davantage que de prier pour lui, je demandai à Dieu de vouloir faire cesser ses tenta-

tions et ses peines, et de permettre que les démons me les fissent endurer au lieu de lui, pourvu que je ne l'offensasse point. Je souffris ensuite, durant un mois, de très-grands tourmens ; et ce fut pendant ce temps que m'arrivèrent les deux choses que j'ai rapportées. J'en donnai avis à cet Ecclésiastique, et il me fit savoir que, par la miséricorde de Dieu, il n'étoit plus tourmenté par ces esprits de ténèbres ; il se fortifia de plus en plus dans ses bonnes résolutions, fut entièrement délivré de ce péché, et ne pouvoit se lasser d'en remercier Dieu et de m'en témoigner sa reconnoissance, comme s'il eût tiré en cela quelques secours de moi, quoique tout ce que je pouvois y avoir contribué, étoit que la créance qu'il avoit que Dieu me faisoit beaucoup de graces, lui avoit été utile. Il disoit que lorsqu'il se voyoit pressé de la tentation, il lisoit mes lettres, qu'elle le quittoit aussitôt, et qu'il n'avoit pu voir sans un grand étonnement, que ce que j'avois enduré à son sujet avoit fait cesser ses souffrances. Je n'en étois pas moins étonnée que lui, et j'aurois de bon cœur continué à souffrir durant plusieurs années pour le délivrer d'une si étrange peine. Dieu soit

loué à jamais, de ce que les prières de ceux qui le servent fidellement, comme je crois que font mes Sœurs en cette maison, ont tant de force; et je ne puis attribuer qu'à ce que je les leur avois demandées en faveur de cet Ecclésiastique, et à mes péchés, ce que Dieu permettoit que les démons s'irritassent si fort contre moi.

En ce même temps, il me sembla une nuit que ces malheureux esprits étoient prêts à m'étouffer; et après que l'on eut jeté sur eux beaucoup d'eau bénite, j'en vis une grande multitude s'enfuir, comme si on les eût précipités du haut de quelques rochers. Quoique ce me fût, mon Père, une consolation de vous dire combien souvent ils m'ont tourmentée de la sorte, sans me faire peur, parce que je suis assurée qu'ils n'ont d'autre pouvoir de nuire, que celui que Dieu leur donne, je n'ose le faire de crainte de vous ennuyer.

Les véritables serviteurs de Dieu doivent profiter de ce que je viens de dire, pour mépriser ces vaines terreurs que les démons tâchent de leur donner, puisque c'est le moyen de rendre tous leurs efforts inutiles, et de mettre l'ame dans une

force qui la rend supérieure à eux et comme leur maîtresse. Je pourrois m'étendre sur les avantages qu'elle en retire toujours ; mais je me contenterai de rapporter ce qui m'arriva le jour de la fête des morts.

Après avoir récité un nocturne dans l'oratoire, lorsque je disois quelques oraisons fort dévotes qui sont à la fin de notre bréviaire, le diable se mit sur le livre pour m'empêcher d'achever ; je fis le signe de la croix, et il s'enfuit ; mais il revint, et je le chassai encore de la même sorte ; ce qui continua, ce me semble, trois fois, et jusqu'à ce que j'eusse jeté de l'eau bénite. Je vis en même temps en esprit, sortir quelques ames du purgatoire, à qui il restoit peu à souffrir pour l'expiation de leurs péchés, et il me vint dans la pensée que cet ennemi des hommes avoit peut-être dessein d'empêcher qu'elles ne reçussent ce soulagement. Je l'ai vu rarement sous quelque figure ; mais souvent sans en avoir aucune, comme il arrive dans les visions intellectuelles dont j'ai parlé, où l'on connoît clairement qu'une chose est, encore que l'on ne l'aperçoive sous aucune forme ; et je veux aussi rap-

porter une autre chose qui me donna un grand effroi.

Le jour de la très-sainte Trinité, étant au chœur dans un certain monastère, et dans un ravissement, je vis une très-grande contestation entre des Anges et des démons, sans pouvoir comprendre ce que cela signifioit; mais on le connut bientôt après, par celle qui arriva entre des personnes d'oraison et d'autres qui n'en faisoient point; ce qui dura fort long-temps, et apporta un grand trouble dans la maison où cette dispute se passa.

Une autre fois, je me vis environnée d'une grande multitude de ces malins esprits; et en même temps d'une grande lumière qui les empêchoit de venir jusqu'à moi; ce qui me fit connoître que Dieu me protégeoit pour les empêcher de me nuire, et j'ai connu, par des choses qui se sont passées dans moi-même, que cette vision étoit véritable. Ainsi, voyant que pourvu que nous n'offensions pas Dieu, les démons n'ont aucun pouvoir sur nous, je ne saurois presque les appréhender; et ils ne doivent être redoutables qu'à ceux qui se rendent lâchement à eux.

Il me sembloit quelquefois, dans les

ame s'élève si fort au-dessus de ces persécutions, que je ne sais comment accorder ces deux choses. Il est si vrai, néanmoins, que cela se passe de la sorte, qu'il me paroît alors que mon ame est comme sur le trône, et voit toutes choses sous ses pieds. Je me suis quelquefois trouvée en cet état durant plusieurs jours, et je l'attribuois à vertu et à humilité; mais un savant Religieux de l'Ordre de saint Dominique m'a fait connoître que c'étoit une tentation.

L'appréhension de penser que ces faveurs que je recevois de Dieu, pouvoient venir à la connoissance de tout le monde, me mettoit dans une peine si excessive, que j'aurois de tout mon cœur consenti plus volontiers que l'on m'eût enterrée toute vive; et lorsque les ravissemens dont j'ai parlé, commencèrent à être si violens, qu'il étoit hors de mon pouvoir d'empêcher que l'on ne s'en aperçût; j'en étois si honteuse, que j'aurois voulu me pouvoir cacher dans quelque lieu où jamais personne ne m'auroit vue.

Etant un jour pénétrée de cette affliction, Notre-Seigneur me demanda *ce que je craignois, puisque tout ce qui en pouvoit arriver étoit, ou que l'on mur-*

murât contre moi, ou que l'on me louât; me faisant ainsi connoître que ceux qui y ajouteroient foi me loueroient, et que ceux qui n'y en ajouteroient point me condamneroient injustement; qu'ainsi je ne devois pas m'affliger, puisque de quelque côté que la chose tournât, elle me seroit avantageuse. Ces divines paroles rendirent le calme à mon esprit, et me consolent encore toutes les fois que j'y pense.

La tentation dont j'étois tourmentée, passa jusqu'à un tel excès, que je voulus sortir du monastère où j'étois, et porter ma dot dans un autre dont l'observance étoit beaucoup plus étroite, et où j'avois appris que l'on pratiquoit de très-grandes austérités. Ce monastère étoit de notre Ordre, et fort éloigné, qui étoit ce que je cherchois, afin de n'être connue de personne; mais mon Confesseur ne voulut pas me le permettre. Ces craintes me troubloient beaucoup, et je connus depuis, qu'une humilité qui est si contraire à la liberté de l'esprit, n'est pas véritable. Dieu me l'apprit, et je devois croire fermement, que n'y ayant point de bien qui ne vienne de lui, j'avois tort de me plaindre qu'on louât celui qu'il lui plai-

soit de mettre en moi, puisque non-seulement je n'étois point fâchée, mais que je me réjouissois de voir louer les autres des graces qu'il leur faisoit.

Je tombai ensuite dans une autre extrémité, qui fut de faire des prières particulières à Dieu, pour lui demander de donner la connoissance de mes péchés aux personnes qui auroient bonne opinion de moi, afin de leur faire voir combien j'étois indigne des faveurs que je recevois de lui. Mon Confesseur me défendit de continuer, sans que je pusse, néanmoins, gagner cela sur mon esprit; et il n'y a pas encore long-temps, que quand je voyois une personne qui jugeoit avantageusement de moi, je faisois adroitement tout ce que je pouvois pour lui faire remarquer mes fautes, et me sentois par ce moyen fort soulagée de ma peine. On m'a donné depuis un grand scrupule d'en avoir usé de la sorte; et je vois bien, à cette heure, que cela ne procédoit pas d'humilité, mais d'une véritable tentation. Plusieurs personnes me venoient voir; et je les trompois toutes, tant elles s'en alloient persuadées qu'il y avoit quelque bien en moi. Je n'avois pas, néanmoins, ce dessein; et je crois que Dieu l'a per-

mis pour quelque raison qui m'est cachée. Je n'ai jamais parlé, même à mes Confesseurs, de semblables choses, à moins que de le croire nécessaire, et j'en aurois fait un grand scrupule.

Je conçois bien, maintenant, que ces craintes, ces peines, et cette prétendue humilité, sont des imperfections qui montrent que l'on n'est pas assez mortifié, puisqu'une ame qui s'abandonne entièrement à Dieu, n'est pas plus touchée du bien que du mal que l'on dit d'elle, à cause que Dieu lui fait connoître qu'elle est incapable par elle-même de rien faire de bon; qu'elle s'abandonne entièrement à sa conduite, lorsqu'il lui plaît de rendre visibles les faveurs qu'il lui fait, et qu'elle se prépare à la persécution, sachant qu'elle est inévitable au temps où nous sommes, à ceux qui sont favorisés de semblables graces, tant il y a de personnes qui ont les yeux ouverts sur leurs actions; au lieu que l'on ne prend point garde à celles des autres. Ce n'est pas qu'en effet, il n'y ait toujours beaucoup de sujet de craindre; mais cette crainte que j'avois, au lieu d'être bonne et procéder d'une véritable humilité, n'étoit qu'un défaut de courage, puisqu'une

ame que Dieu permet être ainsi exposée à la vue du monde, doit se préparer à être martyre du monde, et n'attendre de lui que la mort, si elle ne se résout de mourir à l'affection de tout ce qu'il estime et qu'il aime.

Certes, je ne vois rien de bon dans ce misérable monde, sinon qu'il ne peut souffrir les moindres imperfections dans les gens de bien; et qu'ainsi, à force de murmurer contre eux, il les rend meilleurs. C'est ce qui me fait croire qu'une personne qui n'est pas parfaite, a besoin de plus de courage pour marcher dans le chemin de la perfection que pour souffrir le martyre, parce qu'il faut beaucoup de temps pour devenir parfait, si Dieu, par une faveur toute particulière ne nous accorde cette grace. Les gens du monde ne voyent pas plutôt une personne entrer dans ce chemin, qu'ils veulent qu'elle soit sans aucun défaut; ils aperçoivent de mille lieues loin les moindres fautes qu'elle commet, et considèrent en elle-même, comme une faute, ce qui peut être une vertu, parce que jugeant des autres par eux-mêmes, ils auroient commis cette faute s'ils avoient été en sa place. Ils voudroient

que dès qu'une personne s'est résolue de servir Dieu, elle ne mangeât, ni ne dormît, ni n'osât presque respirer. L'estime qu'ils ont de sa vertu leur fait oublier qu'elle a un corps comme les autres, et que quelque parfait que l'on soit, on ne peut vivre sur la terre sans être sujet à ses misères, quoique la partie supérieure de l'ame s'élève au-dessus et les foule aux pieds. N'ai-je donc pas raison de dire que ces personnes ont besoin d'un grand courage, puisqu'elles ne commencent pas plutôt à marcher que l'on voudroit qu'elles volassent, et que bien qu'elles ne soient pas encore victorieuses de leurs passions, on s'imagine qu'elles doivent, dans les occasions les plus capables de les ébranler, demeurer aussi fermes que les Saints l'ont été après avoir été confirmés en grace?

Il y a ici un grand sujet de louer Dieu, et en même temps de s'affliger de ce que plusieurs ames tournent en arrière, manquent de cœur pour soutenir de telles épreuves. C'est ce que je crois qui me seroit arrivé, si Dieu par son infinie miséricorde ne m'eût soutenue; et la suite de cette relation vous fera voir, mon Père, que jusqu'à ce qu'il lui ait plu de

me conduire où je suis, je n'ai fait que tomber et me relever. Je voudrois pouvoir bien faire entendre de quelle sorte cela s'est passé, parce que je suis persuadée que plusieurs se trompent en voulant voler avant que Dieu leur donne des ailes.

Je pense m'être déjà servie de cette comparaison; mais elle est si propre à mon sujet, que j'ai cru devoir en user encore, ne pouvant attribuer à une autre cause la peine que je vois souffrir à tant de personnes. Comme elles commencent par de grands désirs de servir Dieu, une grande ferveur et une grande résolution de marcher dans la voie étroite, et que quelques-unes ont même, quant à l'extérieur, renoncé à tout pour ce sujet, lorsqu'elles en voient d'autres plus avancées qu'elles, et élevées, par les graces dont Dieu les favorise, à un degré de vertu auquel elles ne peuvent atteindre, et qu'elles lisent, dans des livres d'oraison et de contemplation, des moyens d'y arriver qu'elles ne se trouvent pas encore capables de pratiquer, elles s'affligent et perdent courage.

Ces moyens sont, de se soucier si peu de l'estime qu'on fait de nous, que l'on

soit plus aise que l'on en dise du mal que du bien ; de ne point tenir compte de l'honneur ; de se détacher de ses parens, et de fuir au lieu de désirer leur conversation, si ce ne sont des personnes d'oraison, et plusieurs autres choses semblables, que Dieu seul, à mon avis, peut nous donner, parce qu'étant si contraires à nos inclinations, elles me paroissent surnaturelles. Mais ces ames, au lieu de s'affliger et de perdre ainsi courage, doivent, au contraire, tout attendre de l'extrême bonté de Dieu, et se promettre qu'il accordera à leurs prières de changer leurs désirs en des actions, pourvu qu'elles fassent, de leur côté, tout ce qui dépend d'elles, sans jamais désespérer de sortir victorieuses de ce combat.

Comme j'ai une très-grande expérience de cela, j'en dirai quelque chose, mon Père, que vous jugerez peut-être pouvoir être utile. C'est qu'encore qu'apparemment on ait acquis cette vertu, on ne doit point se persuader de l'avoir, si elle n'a été éprouvée par son contraire. Nous devons toujours, dans cette vie, être sur nos gardes, parce que nous retombons bientôt, si la grace ne nous est entièrement donnée pour nous faire connoître

le néant des choses du monde, et que l'on y est toujours exposé à mille périls. Il me paroissoit, il y a peu d'années, que non-seulement j'étois détachée de mes parens, mais qu'ils m'étoient à charge; et il étoit vrai que j'avois peine à souffrir leur conversation. Ainsi, une occasion importante m'ayant obligée d'aller chez ma sœur, quoique je l'eusse tant aimée auparavant, et qu'elle fût meilleure que moi, je demeurois seule le plus que je pouvois, parce que la différence de nos conditions, elle étant mariée, et moi Religieuse, ne pouvoit nous fournir une matière agréable d'entretien. Néanmoins je sentis que ses peines me touchoient davantage que n'auroient fait celles d'une autre personne qui ne m'auroit pas été si proche, et je connus par-là que je n'étois pas si détachée que je le croyois, mais que j'avois encore besoin de fuir les occasions, afin d'augmenter cette vertu d'un véritable détachement dont Notre-Seigneur avoit commencé de me favoriser; et j'ai toujours depuis, par son assistance, tâché de le pratiquer.

Du mépris de l'Honneur.

Lorsque Dieu commence à nous donner quelque vertu, nous devons tellement veiller sur nous-mêmes, que nous ne nous mettions point en danger de la perdre, comme, par exemple, en ce qui regarde l'honneur; car, croyez-moi, mon Père, plusieurs se persuadent d'en être entièrement détachés qui ne le sont pas. Il faut, principalement en cela, se tenir toujours sur ses gardes, sans jamais se relâcher; et, pour peu que l'on s'y sente encore attaché, on ne doit point espérer d'avancer dans le chemin de la vertu. C'est une chaîne si forte, que Dieu seul est capable de la rompre; et il n'y a point d'efforts, joints à la prière, que nous ne devions faire de notre côté pour surmonter cet obstacle à notre avancement, puisqu'il est si grand que je ne saurois assez m'étonner du mal qu'il cause; et l'on doit m'en croire. Je connois des personnes dont les actions sont si saintes, qu'on ne peut les considérer sans admiration: « D'où vient donc, mon « Dieu, qu'elles tiennent encore à la « terre; et, s'étant entièrement consa-

« crées à votre service, qui les empêche « d'arriver au comble de la perfection ? » C'est qu'elles sont encore un peu attachées à ce malheureux honneur, sans qu'elles s'en aperçoivent, parce que le démon leur persuade qu'elles sont obligées de le conserver. Mais, quoique je ne doive être considérée que comme une fourmi, je les conjure de croire, sur ma parole, que si elles ne se corrigent de ce défaut, il sera comme une chenille qui, encore qu'elle n'endommage pas tout l'arbre, puisque ces personnes ne laisseront pas de conserver d'autres vertus, elle le rongera de telle sorte, que non-seulement elle lui fera perdre sa beauté, mais qu'elle l'empêchera de profiter, ainsi que les autres plantes qui en sont proches, parce que le fruit que produit son bon exemple ne sera pas sain ni de durée. J'ajouterai que, quelque petit que soit cet attachement à l'honneur, c'est comme un faux ton dans un jeu d'orgues, qui en détruit toute l'harmonie, et qui, nuisant toujours beaucoup à l'ame, en quelque état qu'elle soit, est une peste pour celles qui s'appliquent à l'oraison.

Nous disons que nous voulons nous unir à Dieu, et suivre les conseils de

Jésus - Christ, et nous prétendons en même temps devoir conserver notre honneur et notre réputation sans qu'ils souffrent la moindre tache, quoiqu'il n'y ait point d'injures et d'outrages que Jésus-Christ n'ait endurés. Peut-on se rencontrer en marchant par deux chemins si différens ? et pouvons-nous espérer que ce divin Sauveur veuille habiter dans notre ame, si nous ne nous faisons violence pour renoncer à ce faux honneur, comme il y a renoncé lui-même, et nous relâcher en plusieurs autres choses de ce qui nous paroît nous être dû ? Mais, me dira quelqu'un, je ne rencontre point d'occasion d'offrir, en cela, quelque chose à Dieu. Je réponds que, si vous êtes dans une ferme résolution de lui tout sacrifier, il ne permettra pas que, faute d'occasions, vous perdiez l'avantage de faire une chose qui lui est si agréable. Il faut seulement, sans s'arrêter à de simples paroles, mettre la main à l'œuvre. Sur quoi je veux rapporter ici quelques-unes de ces petites choses que je faisois au commencement, et qui sont, comme je l'ai dit, les pailles que je mettois dans le feu, n'étant pas capable de davantage; mais Dieu est si

bon qu'il reçoit tout, et nous ne devons jamais cesser de le bénir.

Entre mes autres imperfections, j'avois celle de savoir peu les rubriques du bréviaire, et les autres choses qui se récitent dans le chœur, étant, en cela, aussi négligente que j'étois affectionnée à de vaines occupations : d'autres novices auroient pu m'en instruire ; et ma vanité ne me permettoit pas de le leur demander, de peur de leur faire connoître mon ignorance, quoique le bon exemple que je leur devois me vînt dans l'esprit. Mais quand Dieu m'eût un peu ouvert les yeux, je changeai bien de conduite ; car, sur le moindre doute que j'avois, je m'adressois aux plus petites des écolières pour m'en éclaircir ; et Dieu permit qu'au lieu de m'attirer par-là du mépris, on m'en estima davantage.

Je savois mal le chant, et j'en étois bien fâchée, non de crainte d'y faire des fautes en la présence de Dieu, ce qui auroit été une vertu, mais à cause des personnes qui m'écoutoient, et ce sentiment de vanité me troubloit de telle sorte, qu'il me faisoit manquer encore davantage. Enfin, je résolus de dire que je ne le savois pas, lorsque je ne le savois

qu'imparfaitement; et cela ne me donnoit pas d'abord peu de peine; mais je le faisois après avec joie : et quand je commençai à ne plus me soucier que l'on connût mes défauts, et à renoncer à ce malheureux point d'honneur, que je me figurois en cela, et que chacun met où il lui plaît, je chantai beaucoup mieux qu'auparavant.

Toutes ces choses, que l'on peut dire n'être rien, comme il paroît bien que je ne suis rien moi-même, puisqu'elles me donnoient de la peine, ne laissent pas, peu à peu, de produire de bons effets, parce qu'étant faites en la vue de Dieu, il leur donne du prix, et nous assiste pour en entreprendre de plus grandes.

Quant à ce qui regarde l'humilité; voyant que j'étois la seule de toutes les sœurs qui ne s'avançoit point dans cette vertu, parce que j'ai toujours été très-imparfaite, je pliois secrètement leurs manteaux lorsqu'elles étoient sorties du chœur, et je me représentois de servir en cela des Anges qui venoient de chanter les louanges de Dieu. Ces bonnes filles le découvrirent, je ne sais comment, et j'en eus une grande honte, désirant qu'on l'ignorât, non par une véritable humilité,

mais de peur qu'elles ne se moquassent de moi, comme étant une chose peu considérable.

« Quelle confusion ne dois-je point « avoir, mon Sauveur, de ce qu'étant si « imparfaite, je rapporte ces petites mar- « ques de mon affection pour vous, qui « ne sont que comme des grains de sable « mêlés de terre et enveloppés de mille « défauts, à cause que l'eau de votre « grace ne les avoit pas encore arrosés et « purifiés. Mais, mon Créateur, après « avoir reçu tant de faveurs, et étant « aussi mauvaise que je le suis, oserois- « je dire avoir fait quelque chose pour « votre service qui fût tant soit peu con- « sidérable ? Je ne sais, mon Dieu, com- « ment je puis résister à la douleur que « cette pensée me donne, ni comment « ceux qui liront ceci pourront ne pas « m'avoir en horreur en voyant qu'après « avoir si mal reconnu de si grands bien- « faits, j'ai rapporté ces petits services « que je vous ai rendus, comme s'ils « venoient de moi, et que ce ne fût pas « vous-même qui en fussiez la cause et « la source. J'en meurs de honte, mon « Sauveur, mais, n'ayant rien de meil- « leur à dire, j'ai cru devoir ne pas les

« taire, afin que ceux qui sont si heu-
« reux que de faire de grandes actions
« de vertu, se fortifient dans l'espérance
« d'en être récompensés, en considé-
« rant que les miennes, quelque indi-
« gnes qu'elles soient, ne vous ayant
« pas été désagréables, ils ont sujet de
« se promettre beaucoup des leurs. Que
« votre divine Majesté veuille, s'il lui
« plaît, me faire la grace de ne pas de-
« meurer toujours dans ces commence-
« mens; mais de m'avancer dans son ser-
« vice. Ainsi soit-il. »

CHAPITRE XXXII.

Dieu fait voir à la Sainte la place que ses péchés lui avoient fait mériter d'avoir dans l'enfer. Réflexions sur ce sujet. La Sainte étant dans le désir de faire pénitence, on lui propose de fonder un monastère pour y vivre comme les Religieuses déchaussées. Elle entre dans ce dessein. Dieu lui commande d'y travailler et de donner à ce monastère le nom de Saint-Joseph. Elle commence de s'y employer. Persécutions qui s'élèvent contre elle, et assistance qu'elle reçoit de quelques personnes.

Long-temps après que Notre-Seigneur m'eût fait la plupart des graces dont j'ai parlé et d'autres encore fort grandes, étant un jour en oraison il me sembla que je me trouvai en un moment dans l'enfer sans savoir en quelle manière j'y avois été portée. Je compris seulement que Dieu vouloit que je visse le lieu que les démons m'avoient préparé et que mes péchés méritoient. Cela dura très-peu : mais quand je vivrois encore plusieurs années, je ne crois pas qu'il me fût possible d'en perdre le souvenir.

L'entrée m'en parut être comme l'une

de ces petites rues longues et étroites qui sont fermées par un bout, et telle que seroit celle d'un four fort bas, fort serré, et fort obscur. Le terrain me sembloit être comme de la boue, très-sale, d'une odeur insupportable, et plein d'un très-grand nombre de reptiles venimeux. Au bout de cette petite rue étoit un creux fait dans la muraille en forme de niche, où je me vis logée très-étroitement; et bien que tout ce que je viens de dire fût encore beaucoup plus affreux que je ne le représente, il pouvoit passer pour agréable en comparaison de ce que je souffris lorsque je fus dans cette espèce de niche.

Ce tourment étoit si terrible, que tout ce qu'on en peut dire ne sauroit en représenter la moindre partie. Je sentis mon ame brûler dans un si horrible feu, qu'à grande peine je pourrois le décrire tel qu'il étoit, puisque je ne saurois même le concevoir. J'ai éprouvé les douleurs les plus insupportables, au rapport des médecins, que l'on puisse endurer dans cette vie, tant par cette contraction de nerfs qu'en plusieurs autres manières, par d'autres maux que les démons m'ont causés; mais toutes ces douleurs ne sont rien

rien en comparaison de ce que je souffris alors, joint à l'horreur que j'avois de voir que ces peines étoient éternelles ; et cela même est encore peu si on le compare à l'agonie où se trouve l'ame. Il lui semble qu'on l'étouffe, qu'on l'étrangle ; et son affliction et son désespoir vont jusqu'à un tel excès, que j'entreprendrois en vain de les rapporter. C'est peu de dire qu'il lui paroît qu'on la déchire sans cesse, parce que ce seroit ainsi une violence étrangère qui lui voudroit ôter la vie ; au lieu que c'est elle-même qui se l'arrache et se met en pièces. Quant à ce feu et ce désespoir qui sont le comble de tant d'horribles tourmens, j'avoue pouvoir encore moins le représenter. Je ne savois qui me les faisoit endurer ; mais je me sentois brûler et comme hacher en mille pièces ; et ils me sembloient être les plus terribles de toutes les peines.

Dans un lieu si épouvantable, il ne reste pas la moindre espérance de recevoir quelque consolation, et il n'y a pas seulement assez de place pour s'asseoir ou se coucher. J'étois comme dans un trou fait dans la muraille, et ces horribles murailles, contre l'ordre de la nature,

serrent et pressent ce qu'elles enferment. Tout étouffe en ce lieu-là ; ce ne sont qu'épaisses ténèbres sans aucun mélange de lumière, et je ne comprends pas comment il peut se faire, qu'encore qu'il n'y ait point de clarté, on y voit tout ce qui peut être le plus pénible à la vue.

Notre-Seigneur ne voulut pas alors me donner une plus grande connoissance de l'enfer ; et il m'a fait voir depuis, en d'autres visions, des châtimens encore plus épouvantables de certains péchés ; mais comme je n'en souffrois point la peine, elles ne me pénétrèrent pas autant que celle que j'eus dans la vision dont je viens de parler, en laquelle Notre-Seigneur voulut me faire éprouver en esprit ces tourmens, aussi réellement et aussi véritablement que si mon corps les eût soufferts. Je ne pouvois rien comprendre à la manière dont cela se passoit ; mais je comprenois bien que c'étoit une grande grace que Dieu me faisoit, de vouloir que je visse ainsi de quel abîme son infinie miséricorde m'avoit tirée ; car, tout ce que j'ai jamais lu ou entendu dire, ou me suis imaginée, quoique pas aussi souvent que d'autres auroient pu faire,

parce que Dieu ne me conduisoit pas par le chemin de la crainte, des différentes peines des damnés et de la cruauté avec laquelle ils sont tourmentés avec les démons, n'est pas moins différent de la vérité qu'une copie l'est de son original; et brûler en ce monde n'est rien en comparaison de brûler en l'autre.

Quoiqu'il y ait environ six ans que ce que je viens de rapporter se soit passé, j'en suis encore si épouvantée en l'écrivant, qu'il me semble que mon sang se glace de peur dans mes veines. Ainsi, quelques maux et quelques douleurs que j'éprouve, je ne puis me souvenir de tout ce que je souffris alors, que tout ce que l'on peut endurer ici-bas ne me paroisse méprisable. Il me semble que nous nous plaignons sans sujet, et je considère comme l'une des plus grandes graces que Dieu m'ait faites, une chose aussi terrible que celle que j'ai rapportée, quand je considère combien elle m'a été utile, tant pour m'empêcher d'appréhender les afflictions de cette vie, que pour m'obliger à m'efforcer de les souffrir avec patience, et à rendre graces à Dieu de ce que j'ai sujet de croire qu'il veut me délivrer de ces terribles

et épouvantables peines, dont la durée sera éternelle.

Depuis cette vision, il n'y a point de si grands maux qui ne me paroissent faciles à supporter, en comparaison de ce que je souffris alors ; et je ne puis assez m'étonner de ce qu'ayant auparavant lu tant de livres qui parlent des peines de l'enfer, je n'en étois point effrayée, ne me les imaginant point telles qu'elles sont, et comment je pouvois trouver du plaisir et du repos en des choses qui me conduisoient dans un si horrible précipice. « Soyez à jamais béni, mon Dieu, « d'avoir fait voir que vous m'aimez beau« coup plus que je ne m'aime moi-même, « en me délivrant tant de fois de cette « affreuse prison dans laquelle je rentrois « contre votre volonté. »

Cette même vision m'a causé l'incroyable peine que je souffre de voir tant de luthériens, que le baptême avoit rendu membres de l'Eglise, se perdre malheureusement, et ma passion pour leur salut est si violente, que je crois certainement que si j'avois plusieurs vies, je les donnerois toutes de très-bon cœur pour délivrer une seule de ces ames de tant d'horribles tourmens. Que si nous ne pouvons

voir souffrir une personne que nous aimons sans en être touchés de compassion, et ne pas ressentir vivement sa douleur lorsqu'elle est grande; de quelle affliction ne devons-nous point être pénétrés, en voyant une ame se précipiter pour jamais dans les plus effroyables de toutes les peines, puisqu'il n'y a point de proportion entre celles qui finissent avec la vie, et celles qu'endureront à jamais ceux que le diable entraîne chaque jour avec lui dans cet épouvantable gouffre!

Je ne saurois donc trop désirer, puisque cela est de la dernière importance, qu'il n'y ait rien que nous ne fassions pour nous efforcer de plaire à Dieu, ni trop lui demander de nous assister de sa grace; et j'avoue ne pouvoir considérer sans frayeur, qu'encore que, toute méchante que je suis, j'eusse quelque soin de le servir pour ne point tomber dans certaines fautes que l'on compte pour rien dans le monde; que Dieu me fit la grace de souffrir avec patience de fort grandes maladies; que je ne fusse sujette, ce me semble, ni au murmure, ni à la médisance, ni à la haine, ni à l'envie, ni aux autres péchés, en sorte que j'y offensasse grièvement Dieu, et que j'eusse presque

toujours sa crainte devant les yeux, il m'a, néanmoins, fait voir le lieu que les démons m'avoient préparé pour la punition de mes péchés, et fait connoître que quelque terribles que fussent ses tourmens, je méritois d'en souffrir encore de plus grands. Ai-je donc tort de dire que l'on ne peut, sans un extrême péril, se tenir en assurance, et qu'une personne qui tombe à toute heure dans le péché mortel ne peut éviter de se perdre, si elle ne se résout, pour l'amour de Dieu, à fuir les occasions qui l'engagent à l'offenser, afin d'attirer par ce moyen sa miséricorde, et le porter à l'assister comme il m'a assistée ? Je le prie de tout mon cœur de continuer à me soutenir de sa main toute-puissante, pour m'empêcher de retomber et de recevoir la terrible punition dont il m'a fait voir que j'étois digne. Je vous conjure, mon Sauveur, de m'en délivrer par votre bonté infinie. Ainsi soit-il.

Ensuite de cette vision, et après qu'il eût plu à Dieu de me révéler d'autres secrets touchant la gloire préparée aux justes, et les peines que souffriront les méchans, je fus touchée du désir de faire pénitence de mes péchés, afin de

pouvoir espérer de jouir d'une si grande félicité, et pour ce sujet, de fuir entièrement le monde. Mon esprit ne laissoit pas d'être dans l'agitation ; mais une agitation si tranquille et si agréable, qu'elle ne me causoit nulle inquiétude. Il étoit évident qu'elle procédoit de Dieu, et qu'il donnoit à mon ame comme une chaleur nouvelle pour la rendre capable de digérer des viandes plus solides que celles dont elle s'étoit nourrie jusqu'alors. Me trouvant dans cette disposition, je pensois à ce que je pourrois faire pour servir Dieu, et il me sembla que je devois commencer par satisfaire aux devoirs de ma vocation, en accomplissant ma règle le plus parfaitement que je pourrois.

Quoique le monastère où j'étois fût bien réglé, et que plusieurs des Religieuses servissent Dieu fort fidellement, il étoit si pauvre, qu'il arrivoit souvent qu'elles en sortoient pour aller passer quelque temps chez leurs parens, où elles vivoient avec une grande honnêteté et religieusement. On n'y observoit plus la première rigueur de la règle : c'étoit seulement une règle mitigée en vertu d'une bulle du Pape, ainsi que dans tout

le reste de l'Ordre ; et je m'y trouvois fort à mon aise, à cause que la maison est belle et spacieuse ; mais ces fréquentes sorties me donnoient de la peine, parce que quelques personnes qui étoient bien aises de m'avoir en leur compagnie, et à qui nos Supérieurs ne pouvoient rien refuser, les importunoient si souvent de me permettre de sortir, que l'obéissance m'obligeoit à demeurer peu dans mon monastère ; et je crois que le démon y contribuoit, afin d'empêcher nos Sœurs de profiter de la part que je leur faisois des instructions que me donnoient ceux avec qui je communiquois.

Les choses étant en cet état, une personne me dit et à quelques-unes de nos Sœurs, que si nous étions dans la disposition de vivre comme les Religieuses déchaussées, on pourroit fonder un monastère. Cette proposition se trouvant conforme à mon désir, j'en conférai avec cette dame veuve dont j'ai parlé, qui étoit tant de mes amies et dans les mêmes sentimens que moi. Elle commença aussitôt à travailler aux moyens de fonder ce monastère en lui donnant un revenu, et je vois bien maintenant qu'il n'y avoit guère d'apparence d'y réussir ; mais le

désir que nous en avions nous la faisoit paroître possible. D'un autre côté, je me trouvois très-bien dans la maison où j'étois, et avois une cellule qui me plaisoit fort; ce qui me faisant balancer, je résolus avec cette dame que nous recommanderions beaucoup l'affaire à Dieu.

Un jour après avoir communié, Dieu me commanda expressément *de m'employer de tout mon pouvoir à l'établissement de ce monastère; m'assura qu'il réussiroit, et qu'il y seroit beaucoup servi; il me dit qu'il vouloit qu'on lui donnât le nom de saint Joseph; que ce Saint veilleroit pour notre garde à l'une des portes, la sainte Vierge à une autre, et que* Jésus-Christ *ne nous abandonneroit point; que cette maison seroit comme une étoile resplendissante, et qu'encore que les religions fussent relâchées, je ne devois pas croire qu'il n'y fût point servi; car, que seroit-ce que le monde s'il n'y avoit point de Religieux? que je rapportasse cela à mon Confesseur, et lui disse de sa part de ne s'y point opposer, et de ne point m'en détourner.*

Cette vision me fit une telle impres-

sion, et Dieu m'y parla d'une manière si puissante, que je ne pus douter qu'elle ne procédât de lui. Elle ne laissa pas, néanmoins, de me donner une extrême peine, parce que j'envisageai une partie de tant de travaux et de contradiction que je rencontrois dans l'exécution d'une entreprise qui éprouveroit sans doute de grandes difficultés. Je me trouvois d'ailleurs, comme je l'ai dit, très-contente et en grand repos dans la maison où j'étois; et encore que j'eusse commencé à traiter de cette affaire, ce n'avoit été ni avec une résolution déterminée, ni avec certitude qu'elle réussiroit. Ainsi, je balançois sur ce que j'avois à faire; mais Notre-Seigneur me commanda tant de fois la même chose, et me représenta tant de raisons si évidentes pour l'entreprendre, que ne pouvant douter que ce ne fût sa volonté, je n'osai différer davantage d'en parler à mon Confesseur, et lui donnai même par écrit une relation de ce qui s'étoit passé. Il n'osa pas me conseiller d'abandonner ce dessein, mais voyant peu d'apparence, à ne juger des choses qu'humainement, qu'il pût réussir, à cause que cette dame, mon amie, qui devoit principalement y travailler,

avoit très-peu de moyen d'y contribuer ; il me dit de le proposer à mon Supérieur et de faire ce qu'il m'ordonneroit. Je lui obéis, et parce que je ne traitois point avec ce Supérieur de ces visions, ce fut cette dame et non pas moi qui lui en fit la proposition. Il l'approuva, lui promit toute sorte d'assistance, et l'assura qu'il consentiroit à l'établissement du monastère. On parla du revenu nécessaire pour sa subsistance, et diverses raisons firent résoudre qu'il n'y auroit jamais plus de treize Religieuses. Avant que d'en venir là, nous avions écrit au bienheureux père Pierre d'Alcantara, pour l'informer de l'état des choses ; et il nous avoit conseillé de poursuivre cette entreprise, et donné ses avis sur ce sujet.

Le bruit de notre dessein ne commença pas plutôt à se répandre, que je n'aurois jamais fait si je voulois rapporter toutes les particularités de la persécution qui s'éleva contre nous. Nous étions le sujet de la risée de tout le monde : on me faisoit passer pour une extravagante qui ne pouvoit rester dans un monastère où elle étoit si à son aise, et l'on ne traitoit pas moins indignement ma compagne. Elle avoit peine à le supporter, et je ne savois que faire non

plus qu'elle, parce qu'il me sembloit qu'ils avoient quelque raison. J'eus recours à Dieu pour le prier de m'assister; il me consola, me fortifia, et me dit : *Que je devois connoître par-là ce que les Saints ont souffert pour fonder les religions; que les traverses que j'avois rencontrées jusques alors n'étoient rien, en comparaison de celles auxquelles je devois me préparer : mais que je n'en fusse point en peine, et que je fisse entendre à ma compagne certaine chose qu'il m'ordonna de lui dire.* Ces paroles furent suivies des effets, et je ne pus voir sans étonnement avec quelle promptitude nous nous trouvâmes consolées de tout le passé, et dans la résolution de résister avec courage à toutes les oppositions qui se rencontreroient dans l'exécution de notre entreprise, quoiqu'il n'y eût presque personne dans la ville, sans en excepter même ceux qui passoient pour des gens d'oraison, qui non-seulement ne nous fût contraire, mais qui ne considérât notre dessein comme une extravagance et une folie.

Les bruits et le trouble que cette affaire causa dansnotre monastère furent si grands, que notre Provincial ne croyant pas que l'on dût s'opposer à tout le monde, chan-

gea d'avis et ne voulut plus consentir à cette nouvelle fondation. Il me dit que le revenu que l'on proposoit de donner ne suffiroit pas, et que l'opposition que l'on faisoit à cet établissement étoit trop grande pour pouvoir la surmonter. Il me paroissoit qu'il avoit raison : et ainsi lorsque nous croyons être venues à bout des plus grandes difficultés, nous eûmes le déplaisir de voir que même ce bon Père nous étoit contraire. J'en fus, à mon particulier, fort touchée, parce que son approbation m'auroit mise à couvert de tout ce que l'on pourroit dire contre moi. Et quant à ma compagne, on ne vouloit plus lui donner l'absolution, si elle n'abandonnoit ce dessein, comme y étant obligé en conscience pour empêcher le scandale.

Avant que notre Provincial eût ainsi changé d'avis, n'y ayant personne dans la ville qui nous voulût donner conseil, à cause que l'on étoit persuadé que cette affaire n'étoit qu'une rêverie que nous nous étions mises dans la tête, cette Dame en avoit informé un saint Religieux de l'Ordre de saint Dominique, qui passoit pour l'un des plus savans de sa compagnie ; elle lui avoit dit quel étoit le revenu qu'elle donnoit de son patrimoine pour fonder

cette maison, et l'avoit prié de nous assister. Mais en lui rendant compte des particularités de notre dessein, elle ne lui avoit point parlé de la révélation que j'avois eue, et lui avoit seulement exposé les raisons qui n'avoient rien de surnaturel, parce que je désirois qu'il ne nous conseillât que conformément à cela. Ce bon père demanda huit jours pour y penser, et voulut savoir si nous étions résolues de suivre ses avis. Je répondis affirmativement : mais encore que je parlasse de la sorte et qu'il me semblât que je disois vrai, je demeurois toujours dans une ferme assurance que l'affaire réussiroit. La foi de ma compagne étoit encore plus grande que la mienne, rien de tout ce qu'on lui auroit pû dire n'étant capable de lui faire abandonner ce dessein : au lieu qu'encore que je crusse, comme je l'ai dit, qu'il ne pouvoit manquer de réussir, et que je fusse persuadée que la révélation que j'avois eue venoit de Dieu, je n'y ajoutois foi qu'autant qu'elle se trouveroit conforme à la sainte Écriture et aux lois de l'Église, que nous sommes obligés de suivre : et ainsi si ce savant Religieux eût dit que nous ne pouvions, sans offenser Dieu, continuer dans ce dessein, je pense que je m'en serois dé-

partie à l'heure même, et aurois cherché d'autres voies pour le faire réussir. Ce grand serviteur de Dieu m'a dit depuis, qu'ayant appris que tout le monde s'étoit élevé sur cela contre nous, et un gentilhomme lui ayant donné avis de bien prendre garde de ne nous point assister, il étoit entré dans ce sentiment général que notre projet étoit ridicule, et avoit résolu de faire tout ce qu'il pourroit pour nous porter à y renoncer : mais que lorsqu'il étoit prêt à nous répondre, ayant examiné l'affaire avec grand soin, considéré notre intention, et la régularité que nous voulions établir dans ce nouveau monastère, il étoit demeuré persuadé que ce dessein étoit fort agréable à Dieu. Ainsi il nous répondit que nous ne devions point perdre de temps pour travailler à l'exécuter; il nous instruisit de la manière dont nous devions nous y conduire, et ajouta qu'encore que le revenu que l'on y affectoit ne suffît pas, il falloit se confier en Dieu; sans laisser pour cela de passer outre; et qu'il s'offroit de répondre aux difficultés de ceux qui s'opposeroient à notre dessein : ce qu'il a exécuté sans jamais manquer depuis à nous assister.

Cette réponse nous consola beaucoup,

tablir comme je pourrois, et que je verrois ensuite ce qu'il feroit, je ne pouvois douter qu'il ne pourvût à nos besoins par d'autres voies.



CHAPITRE XXXIII.

L'affaire de la fondation du monastère qui passait pour terminée, est rompue. Les persécutions se renouvellent. Dieu confirme la Sainte dans son dessein, et son courage redouble. Elle achète une maison et la trouvant trop petite, veut en avoir une autre; mais Dieu lui commande d'y entrer. Sainte Claire lui apparoît et lui promet de l'assister. La très-Sainte Vierge lui apparoît aussi avec Saint Joseph, la revêt d'une robe blanche, et lui donne une chaîne d'or avec une croix enrichie de pierreries.

Ainsi l'affaire étant prête à se conclure, et le contrat devant se passer le lendemain, notre Provincial changea d'avis. Je crois que ce fut par un mouvement de Dieu, comme les suites l'ont fait voir, et que son infinie bonté touchée de tant de prières que l'on faisoit pour ce sujet, voulut rendre cet établissement plus parfait en le faisant réus-

sir d'une autre manière. Notre supérieure ne voulant donc plus l'approuver, mon confesseur me commanda de ne pas penser davantage à cette affaire : et Dieu sait avec quelle peine je l'avois conduite jusqu'à ce point.

On dit alors plus que jamais que c'étoit une rêverie de femme : les murmures s'augmentèrent contre moi, quoique je n'eusse rien fait que par l'ordre de mon Provincial ; et tout le monastère me vouloit mal d'avoir entrepris d'en établir un où l'observance fût plus étroite. Les Sœurs disoient que c'étoit un affront que je leur faisois ; que rien ne m'empêchoit d'y servir Dieu comme faisoient tant d'autres meilleures que moi ; qu'il paroissoit bien que je n'avois point d'affection pour la maison, et que j'aurois mieux fait d'y procurer du revenu que de le vouloir porter ailleurs. Quelques-unes ajoutoient qu'il me falloit mettre en prison, et le nombre de celles qui m'excusoient, en quelque sorte, étoit très-petit. Je demeurois d'accord qu'elles avoient raison en plusieurs choses, et leur rendois quelquefois compte de ma conduite ; mais je n'osois leur dire le principal, qui étoit que je n'avois fait qu'obéir au

commandement de Dieu ; et ainsi je demeurois le plus souvent dans le silence.

D'autres fois, Dieu me faisoit la grace de ne sentir pas plus de peine d'abandonner cette affaire que si je ne l'eusse point eue à cœur, et n'eusse pas tant travaillé pour la faire réussir : mais on ne pouvoit le croire, ni même mon confesseur et les personnes d'oraison avec qui je communiquois, tant ils étoient persuadés du contraire. Et comme ma conscience ne me reprochoit point d'avoir rien oublié de tout ce qui pouvoit dépendre de moi pour obéir à ce que Dieu m'avoit commandé, et que je ne pensois pas être obligée à autre chose, je demeurois tranquille et contente dans la maison où j'étois, quoique croyant toujours fermement que ce dessein s'exécuteroit, encore que je ne visse ni quand, ni par quel moyen cela pourroit être.

Mais je fus vivement touchée de ce que mon confesseur m'écrivit d'une manière qui donnoit sujet de penser qu'il étoit persuadé que j'avois agi contre son ordre ; et je pense que Notre-Seigneur le permit pour ajouter à tant d'autres peines que je souffrois, celle de me voir

affligée par celui de qui j'attendois le plus de consolation. Cette lettre portoit que je pouvois maintenant connoître, par ce qui étoit arrivé, que tous ces beaux desseins que je faisois n'étoient qu'une rêverie, et que je devois changer de conduite sans en plus parler, puisque je voyois le scandale que cela avoit causé ; et d'autres choses semblables toutes fort fâcheuses.

Cela me fut plus sensible que n'avoit été tout le reste ensemble. Je m'examinois pour voir si j'avois été si malheureuse que de donner, par ma faute, sujet à quelqu'un d'offenser Dieu, et je me représentois que si ce que je prenois pour des visions n'étoit que des illusions du démon, mon oraison ne pouvoit donc passer que pour une chimère, et que j'étois misérablement trompée et perdue. Ainsi je me trouvois dans une affliction incroyable, et toute troublée. Mais comme Notre-Seigneur n'a jamais manqué de me consoler et de m'encourager dans mes peines, dont je pourrois rapporter diverses preuves, si cela étoit utile, il me dit : *De ne point me tourmenter de la sorte, puisque, bien loin de l'avoir offensé en cette occasion, je lui avois rendu un*

grand service , et que j'obéisse à ce que mon Confesseur m'ordonnoit, en cessant de parler de cette affaire, jusqu'à ce que le temps fût venu de recommencer à la poursuivre. Ces paroles mirent mon esprit dans un tel calme, et me donnèrent tant de joie , que je ne comptai pour rien toute la persécution que l'on me faisoit.

Notre-Seigneur me fit connoître, en cette occasion, l'extrême avantage qu'il y a de souffrir pour son service ; car mon amour pour lui s'augmenta de telle sorte, et j'éprouvai en tant d'autres choses le profit que j'en tirois, que j'en étois épouvantée ; et c'est ce qui fait que je ne puis m'empêcher de désirer de souffrir toujours. Lorsque je me trouvois dans cette joie, on s'imaginoit qu'au contraire j'étois dans une grande confusion, et fort honteuse d'avoir si mal réussi dans mon dessein ; ce qui auroit été véritable , si Dieu ne m'eût assistée et favorisée par des graces si extraordinaires. Ce fut en ce temps que commencèrent ces grands transports de l'amour de Dieu , et ces grands ravissemens dont j'ai parlé ; mais je n'en disois rien à personne.

Ce saint Religieux Dominicain ne

croyoit pas cependant moins fermement que moi que l'affaire réussiroit; et, parce que je n'en voulois point entendre parler, de peur de désobéir à mon Confesseur, il se contentoit d'agir avec cette dame, mon amie, que Dieu m'avoit associée dans ce dessein; d'en écrire à Rome, et de travailler aux moyens d'en venir à l'exécution. Le diable commença aussitôt à faire savoir que j'avois eu, sur cela, quelque révélation, et l'on vint me dire, avec grand effroi, que les temps étoient fâcheux, et que je devois craindre que l'on ne me mît à l'inquisition. Je ne pus m'empêcher de rire de cet avis, à cause que je ne saurois jamais avoir sujet de rien appréhender en ce qui regarde la foi, puisque, si j'avois mille vies, je serois toujours prête à les exposer pour la moindre des vérités de l'Ecriture-Sainte et des cérémonies de l'Eglise. Ainsi, je leur répondis qu'ils ne s'en missent point en peine; que je serois bien malheureuse si j'avois sujet de craindre l'inquisition, et que si je sentois quelque chose en moi qui dût me la faire appréhender, je me présenterois moi-même devant son tribunal, avec la persuasion que, si l'on m'accusoit faussement, Dieu me justifieroit

et m'en feroit tirer de l'avantage.

J'ouvris ensuite entièrement mon cœur à ce bon Père Dominicain, qui avoit tant d'affection pour moi, et qui étoit si savant que je pouvois, sans crainte, compter sur ce qu'il me diroit. Je lui rendis compte, le plus clairement qu'il me fût possible, de ma manière d'oraison, de toutes les visions que j'avois eues, et des graces si extraordinaires que Dieu me faisoit, et je le priai de me dire, après avoir bien examiné toutes ces choses, s'il trouvoit qu'il y eût rien de contraire à l'Ecriture-Sainte. Il m'assura que non, et j'ai sujet de croire que cette connoissance que je lui donnai de ce qui se passoit en moi, lui fut utile; car, bien qu'il fût déjà fort vertueux, il s'appliqua depuis beaucoup plus à l'oraison, et se retira, pour ce sujet, dans un monastère de son ordre, bâti dans un lieu fort solitaire. Il y passa plus de deux ans, et n'en sortit que lorsque l'obéissance l'y obligea, par le besoin que son ordre avoit ailleurs d'un homme de si grand mérite. Il sentit beaucoup de chagrin de ce qu'on l'arrachoit de sa solitude, et j'en fus aussi fort touchée, à cause qu'il m'étoit fort nécessaire; mais je n'aurois eu garde de

m'y opposer, quand je l'aurois pu, parce que Dieu me fit connoître l'avantage qu'il en tireroit, en me disant : *Que je me consolasse, puisqu'il marchoit sous la conduite d'un bon guide.* En effet, il se perfectionna encore de telle sorte dans cet éloignement, qu'il me dit, à son retour, qu'il ne voudroit, pour rien du monde, l'avoir évité, et je n'en tirai pas moins d'avantage de mon côté, parce qu'au lieu que ce saint Religieux ne me rassuroit et ne me consoloit auparavant que par ses lettres, il me rassuroit et me consoloit alors par la connaissance que Dieu lui donnoit des choses surnaturelles ; et il le ramena justement dans le temps où nous avions besoin de lui pour la fondation de ce monastère, que sa divine Majesté vouloit que nous établissions.

Je demeurai, durant cinq ou six mois, dans le silence, sans parler ni entendre parler à personne de cette affaire, et sans que Dieu m'en fît rien connoître. Je n'en comprenois point la cause ; mais je ne laissois pas d'être toujours très-persuadée que ce dessein s'accompliroit. Au bout de ce temps, le Recteur de la maison de la Compagnie de Jésus s'en étant allé, Notre-Seigneur permit que celui

celui qui le remplaça, fût un homme d'un bon esprit, fort spirituel, savant et courageux ; ce qui vint fort à propos, parce que mon Confesseur n'étant pas supérieur, et n'y ayant point de Compagnie où les supérieurs soient si absolus que dans celle-là, quoiqu'il connût mes dispositions, et qu'il eût un grand désir de mon avancement, il n'osoit, en plusieurs rencontres, suivre ses lumières pour le procurer, et ce ne m'étoit pas une petite peine de le voir gêné de la sorte ; mais je ne laissois pas de lui obéir ponctuellement.

Etant un jour fort touchée de ce qu'il me sembloit que ce bon Père, mon Confesseur, n'ajoutoit pas foi à mes paroles, Notre-Seigneur me dit *de ne point m'affliger, et que cette peine finiroit bientôt.* Je crus que la fin de ma vie s'approchoit, et je me trouvois si consolée, que je ne pouvois y penser sans en ressentir de la joie ; mais la suite me fit voir que c'étoit de l'arrivée du Père recteur que Notre-Seigneur entendoit parler ; car, il ne fut pas plutôt venu que cette peine cessa, sans que je l'aie jamais eue depuis, parce que cet excellent Religieux se trouva

éloigné de vouloir tenir le Père ministre, mon Confesseur, dans une telle contrainte, qu'il lui dit que, n'y ayant rien à craindre, il devoit me consoler, et, au lieu de me conduire d'une manière si dure, laisser agir l'esprit de Dieu, dans ces transports si violens qu'il sembloit quelquefois que mon ame pouvoit à peine respirer.

Ce Père recteur vint me voir : mon Confesseur m'ordonna de lui ouvrir entièrement mon cœur, et j'avois une incroyable répugnance à parler de ces choses surnaturelles ; mais en entrant dans le confessionnal, je sentis dans moi je ne sais quoi, que je ne me souviens point d'avoir jamais senti auparavant, ni depuis, pour nulle autre personne. Je ne saurois représenter, ni faire comprendre par aucune comparaison, de quelle sorte cela se passoit ; tout ce que je puis dire, c'est que ce fut une joie spirituelle, et une certaine connoissance que j'eus que cette personne m'entendroit, et que mon esprit avoit du rapport avec le sien, sans néanmoins en savoir la raison, sans que je lui eusse jamais parlé, sans que l'on m'eût parlé fort avantageusement de lui, ni que je le connusse en aucune sorte. Il a

bien paru depuis que je ne me trompois pas ; sa communication m'ayant été très-utile, parce que sa conduite est si propre aux ames déjà avancées dans le service de Dieu, qu'au lieu de les faire seulement marcher pas à pas, il les fait courir ; sa divine Majesté lui ayant accordé, entr'autres dons, un talent très-particulier pour les porter à un véritable détachement et à la mortification. Je n'eus pas plutôt commencé de traiter avec lui, que je compris sa manière d'agir, et que je connus que c'étoit une ame pure, sainte, et qui avoit reçu le don du discernement des esprits. Il me consola beaucoup ; et, peu de temps après que j'eus communiqué avec lui, Dieu recommença à me presser de reprendre la poursuite de la fondation du monastère, et d'en dire les raisons à ce bon père et à mon Confesseur, avec tant de force, qu'encore qu'il y en eût quelques-unes qui pussent me donner sujet de craindre, ils ne me détournassent point de ce dessein. Cela n'étoit pas si nécessaire pour le Père recteur, parce que, considérant attentivement tout ce qui s'étoit passé, il ne pouvoit douter que ce dessein ne vînt de Dieu.

Enfin, après avoir bien délibéré, ils n'osèrent, ni l'un ni l'autre, m'empêcher de poursuivre mon entreprise, et mon Confesseur me permit de m'y employer de tout mon pouvoir; mais ce pouvoir étoit si petit, et j'étois si peu secondée, qu'il auroit fallu être bien aveugle pour ne pas voir les peines que j'y rencontrerois. Nous résolûmes de tenir la chose extrêmement secrète, et je fis ensorte qu'une de mes sœurs, qui ne demeuroit pas dans la ville, achetât et fît accommoder la maison, avec l'argent qu'il plut à Dieu de nous faire trouver par des moyens qui seroient trop longs à rapporter. Mais quelle peine ne me donnoit point le désir que j'avois, d'un côté, de ne rien faire de contraire à l'obéissance, et de l'autre, la certitude où j'étois de ne pouvoir en parler à mes supérieurs sans mettre l'affaire en plus mauvais état qu'elle n'avoit encore été, et même sans la ruiner entièrement!

Ainsi, j'eus des peines incroyables à trouver cet argent, à traiter du prix de la maison, et à la faire accommoder, parce que personne ne me soulageoit dans la plupart de ces embarras, quoique ma compagne fît tout ce qu'elle pouvoit;

mais ce qu'elle pouvoit étoit peu de chose. Elle prêtoit seulement son nom et son entremise ; tout le poids de l'affaire tomboit sur moi, et je ne comprends pas comment il me fut possible d'en sortir. Je me trouvois quelquefois si accablée, que je disois à Dieu : « Seigneur, pour-
« quoi me commandez-vous des choses
« qui paroissent impossibles ? Que si,
« n'étant qu'une femme, au moins j'étois
« libre, mais je suis liée en tant de ma-
« nières, sans argent, et sans savoir où
« en prendre ni pour les bulles, ni pour
« tout le reste. Que puis-je donc faire,
« mon Sauveur ? »

Un jour étant dans une telle nécessité que je n'avois pas le moyen de rien donner aux ouvriers, et que je ne savois plus que faire, saint Joseph, mon véritable patron et protecteur, m'apparut, et me dit de ne point craindre de faire marché avec eux, et que j'aurois de quoi les payer. Ainsi, je conclus le marché, encore que je n'eusse pas un sou pour y satisfaire, et Notre-Seigneur y pourvut d'une manière qui étonna ceux qui le surent.

La maison me paroissoit trop petite; en effet, elle l'étoit tellement que je

ne voyois pas que l'on pût y trouver la place d'une église. J'aurois bien voulu en acheter une autre petite qui la joignoit ; mais l'argent me manquoit. Lorsque, après avoir communié, j'étois dans cette peine, Dieu me dit : *Ne vous ai-je pas déjà dit d'entrer comme vous pourrez ?* et il ajouta, par une manière d'exclamation : *O délicatesse des créatures ! Combien de fois ai-je couché à découvert, faute de savoir où me retirer !* Je demeurai épouvantée, je connus ma faute, je m'en allai à la maison, j'y marquai la place d'une église, quoique très-petite, et, sans plus penser à acheter une autre maison, je fis travailler grossièrement à celle-là, me contentant que l'on y pût vivre, et qu'elle ne fût pas mal-saine ; ce qui est une chose à quoi l'on doit toujours prendre garde.

Le jour de sainte Claire, lorsque j'allois communier, elle m'apparut toute éclatante de beauté, me dit de prendre courage pour achever ce que j'avois commencé, et qu'elle m'assisteroit. Je conçus une grande dévotion pour elle ; et ses promesses ont été suivies des effets ; car, un monastère de son ordre, qui est

proche du nôtre, nous aide à vivre; et, ce qui est encore beaucoup plus important, elle a, peu à peu, tant contribué à l'accomplissement de mon désir, que l'on pratique dans cette maison la pauvreté que l'on observe dans les siennes. Nous ne vivons que d'aumônes; et j'ai eu beaucoup de peine à faire confirmer cela de telle sorte par l'autorité du Pape, que l'on ne puisse jamais y apporter de changement et nous donner du revenu. Nous devons même peut-être aux prières de cette grande Sainte, la grace que Dieu nous fait de pourvoir suffisamment à nos besoins, sans que nous demandions rien à personne. Qu'il soit béni à jamais.

Etant, en ce même temps, en prière, le jour de l'Assomption de la sainte Vierge, dans un monastère de saint Dominique, où j'avois fait autrefois une confession générale, je me représentai tous mes péchés, et j'entrai aussitôt dans un si grand ravissement, que je me trouvai presque hors de moi-même: je m'assis, et ne pus, ce me semble, entendre la messe, ni voir lever la sainte hostie; ce qui me donna depuis du scrupule. Lorsque j'étois en cet état, il me sembla que l'on me revêtoit d'une robe très-blanche

et très-éclatante, sans que je susse d'abord qui me la mettoit; mais je vis après la sainte Vierge à mon côté droit, et saint Joseph à mon côté gauche, et l'on me fit entendre que j'étois purifiée de mes péchés.

Après m'être vue, avec tant de joie et de gloire, revêtue de cette robe, il me sembla que la très-sainte Vierge me prit par la main, me dit qu'elle étoit très-satisfaite de la dévotion que j'avois pour saint Joseph, que je ne doutasse point de l'établissement de mon monastère, que Dieu y seroit très-bien servi et sans interruption, mais que l'obéissance me feroit souffrir quelque peine; que je ne craignisse rien néanmoins, puisqu'elle et saint Joseph nous protégeroient, et que son Fils avoit promis de ne point nous abandonner. Que, pour marque de la vérité de ses promesses, elle m'en donnoit ce gage : et il me sembla qu'en achevant ces paroles elle me mit au cou une chaîne d'or, à laquelle une croix de très-grande valeur étoit attachée. Cet or et ces pierreries surpassoient infiniment en beauté tout ce que l'on voit ici-bas et que l'on sauroit s'imaginer; et la blancheur de la robe étoit si merveilleuse,

que celle qui paroît dans le monde l'être le plus, lui étant comparée, ne passeroit que pour de la suie. Je ne pus distinguer particulièrement les traits du visage de la sainte Vierge, et je vis seulement, en général, qu'il étoit d'une incroyable beauté. Elle étoit aussi vêtue de blanc, dont l'éclat, quelqu'extraordinaire qu'il fût, réjouissoit la vue au lieu de l'éblouir. Je ne vis pas si clairement saint Joseph, et je connus seulement qu'il y étoit, comme j'ai dit ailleurs que l'on connoît les choses dans les visions qui ne nous les représentent pas visibles. Il me parut, dans cette très-sainte Mère de Dieu, une fort grande jeunesse; et, n'ayant jamais ressenti autant de joie que pendant le peu de temps que je demeurai avec elle, j'aurois voulu ne m'en séparer jamais. Il me sembla que je la vis, et saint Joseph avec elle, remonter au ciel, accompagnés d'une grande multitude d'Anges, et je me trouvai, par leur absence, dans une extrême solitude, mais si consolée, si attendrie, si détachée de tout, et si recueillie en oraison, que je demeurai, durant quelques momens, comme hors de moi, sans pouvoir parler ni me mouvoir. Je brûlois du désir

de m'anéantir pour me consacrer entièrement à Dieu, et cette vision produisit de tels effets dans mon ame, que je ne pus douter qu'elle ne vînt de lui, quelques efforts que je fisse pour ne pas m'en tenir assurée.

Je reçus beaucoup de consolation de ce que cette Reine des Anges me dit touchant l'obéissance, parce que ce m'étoit une grande peine de ne pouvoir la rendre à mon Ordre, dans cette nouvelle fondation, à cause que Dieu me l'avoit défendu, m'en avoit fait entendre les raisons, et m'avoit ordonné d'envoyer à Rome par une certaine voie, avec assurance que nous en recevrions une réponse favorable; ce qui réussit en la manière qu'il lui avoit plu de me le dire.

Il étoit besoin aussi, comme on le verra par les suites, de la permission de l'évêque, et je ne le connoissois pas, ni ne savois dans quelle disposition il étoit; mais Dieu lui inspira tant de bonté et d'affection pour cette maison, qu'elle en a senti les effets dans le besoin qu'elle a eu de son assistance et de sa protection pour la mettre en l'état où elle est, malgré tant de traverses qu'elle a éprouvées. Qu'il soit béni à jamais d'avoir si heureusement conduit toutes choses. Ainsi soit-il.

CHAPITRE XXXIV.

Une dame de grande qualité étant demeurée veuve, obtient du Père Provincial que la Sainte iroit la trouver pour la consoler dans son extrême affliction. Réflexions de la Sainte pour faire voir combien les Grands sont à plaindre. Dieu se sert d'elle pour porter un Religieux à une éminente vertu, et la rassure sans doute si elle étoit en grace. Excellens avis pour les Directeurs. Dieu, par le moyen de la Sainte, prépare une de ses sœurs à bien mourir.

J'avois un extrême soin de tenir l'affaire secrète ; mais il fut impossible d'empêcher que quelques personnes n'en eussent connoissance ; les unes croyoient, les autres non ; et j'appréhendois extrêmement que notre Provincial ne la sût, parce que s'il m'eût défendu d'y penser davantage, j'aurois tout abandonné. Voici de quelle sorte Notre-Seigneur y pourvut. A vingt lieues du lieu où j'étois, une dame de grande qualité perdit son mari, et son extrême affliction la réduisit en tel état que l'on craignoit pour sa vie. On lui parla de cette misérable pécheresse,

et Dieu permit qu'on lui dît du bien de moi, pour en tirer le bien que l'on verra dans la suite. Sachant que la clôture du monastère où j'étois, n'étoit pas si étroite que l'on n'en sortît quelquefois, elle eut un tel désir de me voir et de me faire venir pour cela chez elle, dans l'espérance d'en recevoir quelque consolation, qu'elle en écrivit à notre Provincial qui étoit extrêmement de ses amis, et qui étoit alors fort éloigné d'elle. Il m'envoya aussitôt une obédience pour l'aller trouver avec une Religieuse de mes compagnes. Je reçus cet ordre la veille de Noël, et connoissant ma misère, j'eus tant de peine de voir que l'on eût si bonne opinion de moi, que cela passa jusqu'à m'inquiéter. Je me recommandai beaucoup à Dieu, et tombai dans un grand ravissement, qui continua presque durant toutes les matines. Dieu me dit alors : *de partir sans écouter les raisons que l'on me représenteroit pour m'en détourner ; qu'encore que j'eusse à souffrir dans ce voyage, ces souffrances tourneroient à sa gloire, et qu'il étoit besoin pour l'affaire du monastère, que je fusse absente jusqu'à la réception du bref, parce que le démon se préparoit*

à faire jouer de grands ressorts lorsque le Provincial seroit venu ; mais que je ne craignisse rien, qu'il m'assisteroit. Je demeurai fort encouragée et fort consolée, et rendis compte de tout au père Recteur. Il me dit que je ne devois pas manquer d'aller ; et d'autres me disoient au contraire que je m'en gardasse bien ; que c'étoit une invention du démon pour me nuire, et que ce que j'avois à faire étoit d'écrire au père Provincial.

Dans cette contrariété d'avis, je suivis celui du père Recteur, qui étoit conforme à ce que Dieu m'avoit fait entendre dans l'oraison, et je partis sans crainte, mais avec une très-grande confusion de ce que l'on étoit si trompé dans la bonne opinion que l'on avoit de moi, et je priois extrêmement Dieu de m'assister. Comme il y avoit au lieu où j'allois une maison de Religieux de la compagnie de Jésus, cela me consoloit fort, parce qu'il me sembloit qu'en continuant de me soumettre à leur conduite, je pourrois être en quelque assurance.

Dieu me fit la grace que cette dame reçût tant de consolation de me voir, qu'elle commença aussitôt à se porter beaucoup mieux. On en fut surpris,

à cause que son affliction l'avoit réduite en un état déplorable : Dieu accorda sans doute ce changement aux prières que faisoient pour moi plusieurs personnes de piété que je connoissois.

Cette dame vivoit dans une telle crainte de Dieu, et avoit tant d'excellentes qualités, que sa vertu suppléoit à mes défauts. Elle conçut une très-grande affection pour moi, et sa bonté m'en donnoit beaucoup pour elle; mais la manière trop avantageuse dont elle me traitoit, m'étoit une croix si pesante et m'obligeoit à veiller de telle sorte sur moi-même, que je me tenois toujours sur mes gardes. Dieu, de son côté, prenoit soin de moi; il me fit de très-grandes graces, et me mit dans une liberté d'esprit qui me donnoit un tel mépris de toutes choses, que plus elles paroissoient élevées, moins elles me sembloient dignes d'estime. Ainsi, quoique ces dames avec qui je conversois fussent de si grande condition, que j'aurois pu tenir à honneur de les servir, je vivois avec elles comme si elles eussent été mes égales, et je ne dissimulois point à celle chez qui j'étois, combien je m'estimois heureuse d'être dans ce sentiment. Mais lorsque je con-

sidérois que bien qu'elle fût fort vertueuse, elle ne laissoit pas d'être sujette, aussi bien que moi, à ses passions et à ses foiblesses, je tenois encore moins compte de cette grandeur qui engage à des peines et des soins d'autant plus grands que, plus elle est élevée, afin de ne rien faire que de conforme à sa condition, et tient ainsi ces personnes dans une contrainte qui va jusqu'à ne pas leur permettre de manger aux heures qu'ils voudroient, ni ce qu'ils voudroient, parce qu'il faut que leurs inclinations cèdent à ce que demande leur qualité.

J'avoue que cela me donna une grande aversion de ces hautes fortunes dont le monde est idolâtre; et quels désordres n'y a-t-il pas dans ces maisons? Cette dame étoit de l'une des principales de tout le royaume, et si humble et si sincère, que très-peu sans doute lui ressemblent. Je ne pouvois, néanmoins, et ne puis encore voir sans compassion, en combien de rencontres elle agissoit contre son humeur pour soutenir la dignité de son rang. Quant à ses officiers et ses domestiques, quoiqu'ils ne soient pas méchans, quelle confiance y peut-on prendre? elle ne sauroit parler à l'un

plus qu'aux autres, et lui témoigner de l'affection sans attirer contre lui l'envie et la haine de tous les autres ; et cette contrainte est l'une des choses qui fait voir avec combien peu de raison le monde donne le nom de seigneur et de maître, à ces personnes qui sont esclaves en tant de manières.

Dieu permit que durant le temps que je fus dans cette maison, ces domestiques dont je parle, s'affectionnèrent plus qu'auparavant à la servir ; mais cela n'empêcha pas que je n'eusse assez à souffrir à cause de la jalousie qu'eurent quelques-uns de l'affection que cette dame me témoignoit. Ils s'imaginoient peut-être que je prétendois en tirer de l'avantage ; et Dieu vouloit que j'eusse ces peines et ces dégoûts pour m'empêcher de me laisser éblouir par le bon traitement que l'on me faisoit, afin que mon ame, au lieu d'en recevoir du préjudice, en profitât comme elle fit par sa grace.

Il arriva alors en ce lieu-là un Religieux de grande considération, que j'avois connu plusieurs années auparavant ; et comme j'entendois la messe dans un monastère de son ordre, qui étoit proche

de la maison de cette dame, l'ardeur avec laquelle je souhaitois qu'il fût un grand serviteur de Dieu, me fit naître le désir de savoir l'état de son ame. Ainsi, étant déjà recueillie dans l'oraison, je me levai pour aller le trouver ; mais considérant ensuite de quoi je me mêlois, je me remis, et cela m'arriva trois fois. Enfin, mon bon Ange fut le plus fort, je fis appeler ce bon Père, et il vint me parler dans le confessionnal. Comme il y avoit plusieurs années que nous ne nous étions vus, nous nous demandâmes l'un à l'autre des nouvelles de nos dispositions intérieures, et je lui dis que j'avois souffert de grandes peines. Il me pria avec instance de les lui déclarer ; je lui répondis qu'elles étoient telles, et d'une telle nature que je ne les lui pouvois dire. Il me répartit que puisque ce père Dominicain dont j'ai parlé, les savoit, il étoit tant son ami, qu'il étoit sûr qu'il ne les lui cacheroit pas, et qu'ainsi, il ne m'en parleroit pas davantage.

Il ne fut pas, néanmoins, en son pouvoir de s'empêcher de m'en presser encore, ni au mien de lui refuser. Ainsi, au lieu que je ne pouvois auparavant

parler de semblables choses sans me faire une grande violence et en avoir beaucoup de confusion, non-seulement cela ne me fit alors aucune peine, mais me consola. Je lui ouvris donc entièrement mon cœur sous le sceau de la confession; et quoique je l'eusse toujours regardé comme un homme de fort grand esprit, il me parut encore plus habile que je ne l'avois cru, et je ne pouvois me lasser de considérer les services qu'il seroit capable de rendre à l'Eglise, si se donnant entièrement à Dieu, il ne pensoit qu'à bien employer les grands talens qu'il avoit reçus de lui. Car, il y a déjà quelques années qu'aussitôt que je conçois de l'estime pour une personne, je souhaite avec tant d'ardeur de la voir se détacher de tout pour ne s'attacher qu'à Dieu, que je suis quelquefois hors de moi-même, parce qu'encore que je désire de tout mon cœur que chacun le serve, ma passion pour ces personnes qui me reviennent, est si grande, que je ne saurois m'empêcher de presser, et si cela se peut dire, d'importuner Dieu en leur faveur. C'est ce qui m'arriva à l'égard de ce Religieux. Il me pria de le fort recommander à Notre-Seigneur, et cela n'étoit

pas nécessaire, puisque je n'avois autre chose dans l'esprit. Je m'en allai dans un lieu retiré où j'avois accoutumé de faire oraison. Là, étant fort recueillie, je commençai à prier Dieu en des termes qui auroient pu me faire passer pour une stupide, et il m'arrive souvent quand je suis en cet état, de ne savoir ce que je dis, parce que c'est alors l'amour qui parle, et que l'ame se possède si peu, qu'elle est incapable de considérer la différence qu'il y a entre Dieu et elle, à cause que l'affection qu'elle sait qu'il lui porte, fait qu'elle s'oublie elle-même, qu'elle s'imagine d'être transformée en lui, et qu'elle lui dit sans discernement tout ce qui lui vient dans la pensée. Ainsi, il me souvient qu'après avoir demandé à Dieu, avec beaucoup de larmes, de vouloir rendre ce Religieux entièrement attaché à son service, parce que quelque bon que je le crusse, je le souhaitois encore meilleur, je lui dis tout naïvement : « Vous ne sauriez, Seigneur, « me refuser cette grace, puisqu'il est « digne d'être du nombre de vos amis. »

O infinie bonté de mon Dieu, de souffrir qu'une aussi misérable créature que je suis, lui parle avec tant de hardiesse !

choses à cette personne. Cela me mit en grande peine, ainsi que j'en ai toujours à me charger de semblables commissions, principalement ne sachant de quelle sorte ce Religieux recevroit ce discours, et s'il ne se moqueroit point de moi. Enfin, ne pouvant résister à ce commandement, il me semble que je promis à Dieu que je l'exécuterois; mais j'en avois tant de confusion, qu'au lieu de m'acquitter de vive voix de ce que j'avois à dire, je l'écrivis et donnai le papier à ce Religieux. Les effets firent connoître que cet ordre venoit de Dieu; car, ce bon Père résolut, quoique non pas à l'instant, de s'employer sérieusement à l'oraison; et comme Dieu vouloit l'attirer tout-à-fait à lui, il se servoit de moi pour lui dire certaines vérités, qui sans que je susse à quelle fin elles tendoient, étoient si proportionnées à ses besoins, et à ce qui étoit caché dans les plus secrets replis de son ame, qu'il en étoit épouvanté. Dieu le disposoit sans doute à croire que ces avis venoient de lui; et quelque misérable que je sois, je le priois avec instance de l'attirer entièrement, en lui donnant de l'horreur pour tous les biens et les contentemens de

par l'expérience. Ainsi, il ne faut point s'étonner si plusieurs se trompent lorsqu'ils s'imaginent que l'on puisse, sans être rempli de l'esprit de Dieu, juger des choses qui ne se font que par son esprit. Je ne dis pas, néanmoins, que ceux qui ne sont pas si heureux que d'avoir cet esprit, ne puissent conduire ceux qui l'ont, pourvu qu'ils soient savans, et que réglant par le jugement et par la raison les choses tant extérieures qu'intérieures qui sont dans le cours ordinaire de la nature, ils se conforment à l'Ecriture sainte dans ce qui regarde les surnaturelles. Mais quant au reste, ils ne doivent nullement prétendre de juger ce qu'ils n'entendent pas, ni de gêner les ames qui sont conduites par ce suprême directeur, dont la science, aussi bien que la puissance, est infinie.

Ils doivent, au lieu de s'en étonner et de considérer cela comme impossible, se souvenir que tout est possible à Dieu, agir par la foi, et prendre sujet de s'humilier de ce qu'il peut arriver qu'il donnera en cela plus de lumière à quelque vieille bonne femme, que non pas à eux avec toute leur science. C'est le moyen de profiter beaucoup plus aux ames qu'ils con-

duisent et à eux-mêmes, que s'ils faisoient les contemplatifs ne l'étant pas. Je le répète encore : si ces directeurs n'ont ni assez d'expérience ni assez d'humilité pour reconnoître qu'ils n'entendent rien à ces choses spirituelles, qui ne laissent pas pour cela d'être possibles, ils n'avanceront jamais et feront encore moins avancer ceux qu'ils conduisent. Mais pourvu qu'ils soient humbles, ils ne doivent point craindre que Dieu permette qu'ils se trompent, et trompent les autres.

Outre la grace que ce bon Religieux dont je parle a reçue de Dieu, de connoître plusieurs choses par expérience, il y a encore joint tout ce qui se peut acquérir par l'étude, et il s'informe de ce qu'il ne sait pas de ceux qui en ont la pratique. Dieu lui a aussi donné beaucoup de foi : et ainsi il a fait de grands progrès, il a profité à quelques ames, du nombre desquelles est la mienne. Il semble que Dieu voyant les travaux qui m'étoient préparés et ayant résolu de retirer à lui quelques-uns de ceux qui me conduisoient, il a voulu m'en donner d'autres, pour m'assister, et je m'en suis bien trouvée. Il a tellement changé celui de qui je parle, qu'il n'est

n'est plus reconnoissable : car au lieu qu'auparavant il étoit très-infirme, il lui a donné la santé pour le rendre capable de faire pénitence, et tant de courage pour entreprendre toutes sortes de bonnes œuvres, qu'il paroît manifestement que c'est une vocation extraordinaire. Que sa souveraine Majesté en soit louée à jamais. Il semble que ce bonheur lui est venu des graces qu'il a reçues dans l'oraison: car il n'est point superficiel; mais on en voit des effets en ce qu'il connoît quel est l'avantage de souffrir des persécutions. J'espère de la bonté de Notre-Seigneur qu'il fera par lui beaucoup de bien, non-seulement à quelques-uns de son ordre, mais à tout l'ordre : on commence déjà à s'en apercevoir. J'ai eu sur cela de grandes visions, et Dieu m'a révélé des choses admirables de lui, du père Recteur de la compagnie de Jésus, et de deux autres Religieux de l'ordre de S. Dominique, particulièrement d'un, dont il m'a dit des choses importantes que l'on a depuis vu arriver. On a vu aussi la même chose touchant ce Religieux dont je parle maintenant, et je vais en rapporter un exemple.

Etant un jour avec lui au parloir, je

me sentis embrasée d'un tel amour de Dieu par la connoissance qu'il me donna de celui dont le cœur de ce bon Religieux brûloit pour lui, que j'étois comme hors de moi-même en considérant le pouvoir infini par lequel cette suprême Majesté avoit si promptement élevé une ame à une si haute perfection, et l'humilité avec laquelle cet excellent Religieux écoutoit certaines choses que je lui disois de l'oraison. Mais en même temps je fus très-confuse de voir que j'étois si peu humble que d'oser traiter d'un sujet si élevé avec de telles personnes. Je veux croire que Dieu le pardonnera à mon désir de voir celle dont je parle s'avancer de plus en plus. Sa conversation m'étoit si utile, qu'il me sembloit qu'elle excitoit dans mon cœur une nouvelle ardeur de servir Dieu, comme si je n'eusse fait que commencer.
« O Jésus mon Sauveur, quel bien ne
« sont point capables de faire les ames
« qui brûlent comme ce bon Religieux
« du feu de votre divin amour ! quelle
« estime n'en doit-on point avoir ! et
« combien ceux qui sont touchés de ce
« même amour doivent-ils vous prier de
« prolonger la vie de ces personnes si

« parfaites afin d'en tirer de l'assistance,
« et s'animer, par leur exemple, à s'ef-
« forcer de marcher dans la même voie! »

Comme c'est une grande consolation à un malade de voir qu'un autre, travaillé du même mal, connoît, par sa propre expérience, ce qu'il endure; ainsi les ames blessées du trait du divin amour s'entr'excitent à souffrir et à mériter, et se fortifient dans le désir d'exposer et de perdre pour son service mille vies s'il étoit possible. Ces ames ressemblent à des soldats qui ne respirent que la guerre, quelques travaux et quelques périls qui s'y rencontrent, parce qu'ils ne peuvent que par ce moyen s'enrichir et faire fortune. Que nous sommes obligés à Dieu lorsqu'il lui plaît de nous faire connoître quel avantage c'est de souffrir pour lui! mais on ne peut bien le comprendre qu'après avoir tout quitté; car tandis que l'on demeure attaché à quelque chose, c'est une marque qu'on l'estime, et l'on ne sauroit l'estimer sans avoir de la peine à la quitter : ce qui est une imperfection qui ruine tout. Celui-là se doit tenir pour perdu qui suit celui qui court à sa perte : et quelle plus grande perte, quel plus grand aveuglement, et quel plus

jesté, et me dit : *Qu'il voyoit avec plaisir ce qui se passoit en moi*, et me fit clairement connoître qu'il se trouvoit toujours présent à de semblables entretiens que ceux que j'avois avec moi-même, et que c'étoit lui rendre un grand service que de mettre ainsi son contentement à parler de lui.

Une autre fois étant fort éloignée de ce bon Religieux, je vis les Anges le porter vers le ciel avec une grande gloire : cela me fit juger qu'il s'avançoit de plus en plus dans la vertu, et il étoit vrai. Ce grand progrès venoit de ce qu'une personne qui lui étoit extrêmement obligée, et à laquelle il avoit même sauvé l'honneur, ayant porté de lui un faux témoignage qui n'alloit à rien moins qu'à lui faire perdre sa réputation, il souffrit cette calomnie non-seulement avec patience, mais avec joie ; supporta de la même sorte d'autres persécutions, et fit plusieurs choses utiles au service de Dieu. Je pourrois les rapporter si je ne croyois que ce peu suffit. Or, comme votre Révérence ne les ignore pas, je vous laisse à juger, mon Père, s'il est à propos pour la gloire de Dieu, que je les écrive.

Tout ce que j'ai dit et que je dirai dans la suite m'avoir été prédit touchant cette maison et d'autres sujets, a été accompli. Notre-Seigneur me disoit, les uns, trois ans auparavant, et d'autres plutôt ou plus tard. Je les rapportois tous à mon confesseur et à cette veuve mon amie à qui l'on m'avoit permis d'en parler. J'ai su depuis qu'elle les disoit à d'autres personnes qui sont encore vivantes, et qui en peuvent rendre témoignage. Dieu me gardera, s'il lui plaît, de jamais rien avancer que de véritable, jusques dans les moindres choses; et à plus forte raison dans celles qui sont si importantes.

Un de mes beaux-frères étant mort subitement, j'en fus très-affligée, parce qu'il ne s'étoit point confessé; et il me fut dit dans l'oraison que ma sœur devant mourir d'une mort semblable, je devois aller la trouver pour la disposer à ce terrible passage. Je le dis à mon confesseur, et il ne voulut pas me le permettre: mais le même commandement m'ayant été fait une seconde fois, il ne s'y opposa plus. J'allai donc la trouver, et sans lui rien dire du sujet de mon voyage, je lui donnai toutes les lumières que je pus,

et la disposai à se confesser souvent, et à veiller avec grand soin sur elle-même. Elle étoit fort vertueuse : et après avoir, durant quatre ou cinq mois, vécu de la sorte, elle mourut sans que personne s'en aperçût, et sans avoir pu se confesser, mais il n'y avoit que huit jours qu'elle l'avoit fait, ce qui me donna une grande consolation, et elle demeura peu dans le purgatoire. Car il n'y avoit pas, ce me semble, plus de huit jours qu'elle étoit morte, lorsque venant de communier, Notre-Seigneur m'apparut, et voulut que je visse son ame qu'il tiroit à lui dans le ciel pour la rendre participante de sa gloire. Ce qu'il m'avoit dit tant d'années auparavant sur son sujet, ne partant jamais de mon esprit ni de celui de ma compagne à qui je l'avois dit, elle n'eut pas plutôt appris la nouvelle de la mort de ma sœur, qu'elle me vint trouver toute épouvantée d'envoir la prédiction si ponctuellement accomplie. Que Dieu soit loué à jamais de daigner prendre tant de soin d'empêcher la perte des ames.

CHAPITRE XXXV.

Une Religieuse d'une très-grande piété qui avoit un semblable dessein que la Sainte pour fonder un monastère, vient la trouver. Elles confèrent ensemble, et la Sainte entre ensuite dans la pensée de n'avoir point de revenu. Le saint père Pierre d'Alcantara la fortifie dans cette résolution. La Sainte retourne fort à propos dans le monastère de l'Incarnation, et elle parle par occasion de la vertu des Religieuses qu'elle reçut depuis dans celui qu'elle fonda.

Lorsque j'étois encore dans la maison de cette Dame où je demeurai plus de six mois, Dieu permit qu'une Religieuse de notre ordre qui étoit du nombre de celles à qui leur vertu fait donner le nom de béates, entendit parler de moi. Nous étions éloignées l'une de l'autre de plus de soixante et dix lieues, et Dieu lui ayant inspiré dans le même temps qu'à moi, d'établir aussi un monastère de notre ordre, et la très-sainte Vierge qui lui étoit apparue le lui ayant ordonné, elle vendit tout ce qu'elle avoit, s'en alla pieds nus à Rome pour en obtenir les expéditions, et voulut bien, à son retour, se détourner de quelques

lieues pour venir me voir. C'étoit une personne de grande pénitence, de grande oraison, et à qui Notre-Seigneur faisoit des graces qui lui donnoient de si grands avantages sur moi, que j'avois honte de paroître devant elle. Elle me montra les expéditions qu'elle avoit obtenues, et durant quinze jours que nous fûmes ensemble, nous traitâmes de la manière dont nous devions nous conduire pour la fondation de nos monastères. Je ne savois point encore qu'avant le relâchement de notre règle, elle ne nous permettoit pas d'avoir rien en propre; et mon intention étoit d'établir une maison avec du revenu, afin d'éviter le soin de procurer le nécessaire, ne considérant pas celui que ce revenu apporte. Ce n'est pas que je n'eusse lu et relu nos constitutions: mais je n'y avois point remarqué ce que Dieu avoit fait connoître sur cela à cette bienheureuse femme, quoiqu'elle ne sût pas lire. Elle ne m'en eut pas plutôt parlé que j'entrai dans son sentiment, et ma seule crainte étoit que l'on ne me permît pas de fonder cette maison sans revenu, que l'on traitât cela de folie, et qu'ainsi on empêchât l'exécution d'un dessein qui pouvoit être utile à tant d'ames. Car pour mon particulier ce

m'auroit été une grande joie de pratiquer le conseil de Jésus-Christ, qui m'avoit donné un grand amour pour la pauvreté.

Je mettois donc si peu en doute que ce ne fût meilleur de n'avoir point de revenu, que j'aurois même désiré qu'il m'eût été permis de demander l'aumône pour l'amour de Dieu, et de n'avoir ni maison ni chose quelconque : mais j'appréhendois que Dieu ne mettant pas mes compagnes dans une semblable disposition, elles eussent de la peine à l'approuver, et que ce ne leur fût un sujet de distraction, parce que j'en avois remarqué beaucoup dans quelques monastères pauvres : mais je ne considérois pas que ce n'est pas la pauvreté qui cause la distraction, puisque cette distraction ne rend pas les maisons plus riches, et que Dieu ne manque jamais de pourvoir aux besoins de ceux qui le servent. Ainsi il paroît que ma foi étoit chancelante, et qu'au contraire celle de cette servante de Dieu étoit très-ferme.

Je fis de grandes consultations sur ce sujet, sans que ni mon confesseur, ni les personnes savantes et habiles avec qui j'en communiquois, entrassent dans mon sentiment. Ils m'alléguoient tant de raisons contraires, que je ne savois que leur dire, et ne pouvois toutefois me résoudre d'a-

voir du revenu, parce que je n'ignorois pas ce que porte notre règle, et qu'il y a plus de perfection à n'en avoir point. Je me trouvois néanmoins quelquefois persuadée de leurs raisons : mais retournant à l'oraison et considérant Jésus-Christ attaché nu à la croix, je ne pouvois souffrir d'être riche, et je lui demandois avec larmes de faire réussir les choses de telle sorte que je fusse pauvre avec lui. Car je trouvois tant d'inconvéniens d'avoir du bien et tant de sujets de distraction et d'inquiétude, que je disputois continuellement sur cela avec des personnes habiles.

J'en écrivis à ce Religieux Dominicain qui nous assistoit. Il me manda qu'il avoit beaucoup étudié cette matière, et m'envoya deux feuilles de papier pleines de raisons de théologie pour me détourner de ce dessein. Je lui répondis que je ne prétendois point chercher dans la théologie des raisons pour me dispenser de vivre selon ma vocation, et d'accomplir le plus parfaitement que je pourrois le vœu de pauvreté que j'avois fait pour suivre les conseils de Jésus-Christ. Qu'ainsi je le priois de me pardonner si en cela je ne suivois pas ses lumières.

On peut juger, par ce que je viens de dire, quelle joie ce m'étoit de rencontrer

quelqu'un qui entroit dans mon sentiment. Cette dame avec qui j'étois m'y fortifioit; mais d'autres, après avoir aussi approuvé mon dessein, me disoient que l'ayant bien considéré depuis, ils y trouvoient tant d'inconvéniens qu'ils n'en étoient plus d'avis : à quoi je répondois que puisqu'ils en changoient si facilement, je me tenois au premier.

Le saint père Pierre d'Alcantara, à ma prière, vint alors me voir chez cette dame; et comme l'amour de la pauvreté, qu'il avoit si religieusement pratiquée durant tant d'années, lui en faisoit connoître le prix, il n'approuva pas seulement mon dessein, mais m'ordonna de travailler de tout mon pouvoir à le faire réussir. Ainsi, sachant que nul autre n'étoit si capable que lui de me conseiller et de m'assister dans une chose dont il étoit instruit par une si longue expérience, je me résolus de m'en tenir là sans plus consulter personne.

Recommandant beaucoup un jour cette affaire à Notre-Seigneur, il me dit : *de ne pas manquer d'embrasser la pauvreté; que c'étoit la volonté de son Père et la sienne, et qu'il m'assisteroit.* Ces paroles me furent dites dans un si grand ravissement et produisirent en moi de

tels effets, que je ne pus douter qu'elles ne vinssent de lui.

Une autre fois il me dit : *que le revenu causoit la confusion*, et ajouta d'autres choses semblables en faveur de la pauvreté, m'assurant que ceux qui le serviroient ne manqueroient point du nécessaire ; et c'est aussi ce que je n'ai jamais appréhendé.

Dieu changea ensuite le cœur du père Présenté, ce Religieux Dominicain que je viens de dire qui m'avoit écrit de ne point m'engager à faire une fondation sans revenu. Cette lettre me trouva dans la consolation que j'avois déjà de voir que Dieu me fortifioit dans mon dessein ; et la résolution de vivre d'aumônes pour l'amour de lui, me paroissoit une plus grande richesse que de posséder tous les trésors de la terre.

En ce même temps notre Provincial révoqua l'obédience qu'il m'avoit donnée pour aller trouver cette Dame, et laissa néanmoins à mon choix de partir aussitôt, ou de demeurer encore quelques temps avec elle. On devoit alors faire l'élection d'une Supérieure de notre monastère, et l'on me donna avis que plusieurs des sœurs avoient jeté les yeux sur moi. La

seule pensée de ce dessein m'affligea de telle sorte, qu'encore qu'il n'y eût point de martyre que je ne fusse prête de souffrir avec joie pour l'amour de Dieu, je ne pouvois me résoudre de m'exposer à celui-là, parce qu'outre la peine de conduire ce grand nombre de Religieuses qu'il y avoit dans cette maison, et tant d'autres difficultés jointes à mon aversion pour les charges qui me les avoit toujours fait refuser, j'y trouvois beaucoup de péril pour ma conscience. Ainsi, je remerciai Dieu de ce que je me rencontrois absente dans le temps de cette élection, et j'écrivis à mes amies pour les prier de ne point me donner leurs voix.

Lorsque j'étois ainsi dans la joie de me trouver éloignée quand une telle action se passeroit, Notre-Seigneur me dit : *de ne pas manquer de partir ; que puisque je désirois des croix, j'y en trouverois une bien pesante ; mais que je prisse courage, qu'il m'assisteroit, et que je ne tardasse pas davantage.* Ce commandement me mit dans une grande tristesse, et je ne faisois que pleurer, parce que je croyois que cette croix qui m'étoit préparée étoit la charge de Prieure, et que je ne pouvois, comme

je l'ai dit, me persuader qu'elle fût utile à mon salut, n'ayant pas les qualités nécessaires pour bien m'en acquitter. J'en parlai à mon Confesseur, et il m'ordonna de partir promptement, disant qu'il étoit évident que je ne pouvois mieux faire; que, néanmoins, à cause de l'extrême chaleur, il suffiroit que je me rendisse à mon monastère lors de l'élection, et qu'ainsi, je pourrois différer encore quelques jours, de peur de demeurer malade en chemin. Mais Dieu qui en avoit ordonné autrement, ne me permit pas de tarder davantage. Je me trouvois si inquiétée que je ne pouvois plus m'appliquer à l'oraison. Il me sembloit que je désobéissois à Dieu en ne faisant pas ce qu'il m'avoit commandé; que je fuyois le travail pour demeurer toujours à mon aise en un lieu où l'on me traitoit trop bien, et que toutes ces protestations que je faisois à Dieu d'être toujours prête à donner ma vie pour son service, n'étoient que des paroles sans effet, puisque je refusois de faire ce qui lui étoit le plus agréable, et que j'étois obligée d'exécuter quand il m'en devroit coûter la vie. Dieu m'ayant donc privée de toutes les consolations que je ressentois

auparavant dans l'oraison, je tombai dans une telle tristesse et un tel serrement de cœur, que ne pouvant plus souffrir un si grand tourment, et mon Confesseur qui me voyoit en cet état, et que Dieu avoit touché ainsi moi, m'ayant permis de m'en aller, je suppliai cette dame de l'avoir pour agréable. La douleur qu'elle en eut lui fut si sensible, que ce me fut encore un autre tourment ; et il est vrai qu'elle n'avoit obtenu de notre Provincial qu'avec beaucoup de peine et de très-grandes instances, la permission de m'avoir auprès d'elle.

La voyant si extrêmement touchée, j'appréhendois qu'elle ne pût se résoudre à m'accorder ma prière ; mais comme elle craignoit beaucoup Dieu, lorsque je lui eus dit, entr'autres choses, qu'il y alloit de son service, et lui eus donné quelque espérance de la revenir voir, elle se rendit enfin, quoiqu'avec beaucoup de peine. Pour moi je n'en avois point, parce que la joie de faire une chose agréable à Dieu, étoit plus forte que mon déplaisir de quitter cette dame si affligée de mon éloignement, et d'autres personnes à qui je devois beaucoup, particulièrement mon Confesseur, qui

étoit un Religieux de la compagnie de Jésus, dont je me trouvois fort bien; et plus je me voyois perdre de consolations pour l'amour de Dieu, plus mon contentement augmentoit, et je ne pouvois comprendre comment il étoit possible que je ressentisse ainsi en même temps deux mouvemens aussi contraires, que sont la joie et la douleur, et que l'une fût le sujet de l'autre. On ne passa jamais d'un plus grand repos à de plus grandes peines; car, au lieu que j'étois chez cette dame dans toute la tranquillité et avec toutes les consolations que je pouvois désirer, et que rien ne m'empêchoit d'employer plusieurs heures à l'oraison, je voyois que j'allois me jeter comme dans un feu, puisque Dieu m'avoit prédit que je trouverois de grandes croix; quoique je ne me les fusse jamais imaginées si pesantes. Je partois néanmoins contente, et brûlois d'impatience d'entrer dans ce combat où Dieu m'engageoit, parce qu'il soutenoit ma foiblesse et relevoit mon courage.

Ne pouvant, comme je l'ai dit, comprendre comment cela se pouvoit faire, cette comparaison me vint en l'esprit. Si j'avois un diamant de grand prix et

que j'aimasse extrêmement, et qu'une personne qui me seroit plus chère que moi-même en eût envie, le plaisir que j'aurois de le lui donner surpasseroit celui de le posséder. Ainsi, quoique la séparation des personnes qui témoignoient tant de douleur de mon éloignement me fût très-sensible, et que je sois de mon naturel si reconnoissante que cela m'auroit fort affligée en un autre temps, je n'aurois pu alors, quand je l'aurois voulu, en avoir aucune peine; et il étoit si important pour l'affaire de cette sainte maison que j'avois dessein d'établir, que je ne différasse pas d'un seul jour à partir, que je ne vois pas comment elle auroit pu se conclure si j'eusse tant soit peu tardé.

O grandeur incompréhensible de mon Dieu! je ne puis considérer sans étonnement l'assistance qu'il lui plut de me donner pour fonder ce petit monastère, que je ne saurois douter qu'il ne lui soit une demeure agréable, puisque lui-même me dit une fois dans l'oraison : *qu'il lui étoit un paradis de délices*, et qu'il paroît qu'il y a rassemblé des ames choisies. Elles sont si vertueuses que je ne puis sans confusion me voir en leur

compagnie : et dans le dessein que j'avois de vivre dans une très-étroite clôture et dans une très-grande pauvreté, et d'employer beaucoup de temps à l'oraison, je n'aurois osé espérer de rencontrer des personnes si parfaites. Elles sont si contentes qu'elles s'estiment indignes d'être dans cette petite maison, et particulièrement quelques-unes que Notre-Seigneur a tirées du milieu des plaisirs et de la vanité du siècle où elles pouvoient vivre heureuses, à en juger selon ses maximes. Et cet admirable maître, pour les récompenser de s'être consacrées à son service, a augmenté de telle sorte la satisfaction dont elles jouissoient auparavant, qu'elles voient clairement qu'il les a payées au centuple de ce qu'elles ont abandonné pour l'amour de lui. Quant à celles qui étoient déjà dans les exercices de la piété, il les a changées de bien en mieux. Il augmente le courage aux jeunes, et leur fait connoître qu'à ne considérer même que la vie présente, leur bonheur est beaucoup plus grand que si elles n'avoient point renoncé au monde ; et pour ce qui regarde celles qui sont déjà âgées et infirmes, il leur donne des forces

pour pouvoir supporter comme les autres les austérités de la religion.

« Seigneur, mon Dieu, qu'il paroît « bien que vous êtes tout-puissant, et « qu'il ne faut point raisonner sur les « choses que vous voulez, puisque vous « les rendez possibles, quelque impossi- « bles qu'elles paroissent, à en juger selon « la nature ! Il suffit, pour les rendre faci- « les, de vous aimer véritablement, et de « tout abandonner pour l'amour de vous. « C'est en cela que l'on peut dire que « vous feignez qu'il y ait de la peine « à accomplir votre loi ; car, en vérité, « je n'y en vois point, et je ne com- « prends pas comment on s'imagine que « le chemin qui conduit vers vous est « étroit. Je trouve, au contraire, que c'est « un chemin royal, et dans lequel ceux « qui y marchent courageusement n'ont « rien à craindre. Comme les occasions « de vous offenser en sont éloignées, « on n'y rencontre point de pierres ni « d'autres empêchemens qui nous arrê- « tent. Mais je ne saurois considérer que « comme un sentier étroit et dangereux « cet autre chemin qui est de tous côtés « environné de précipices, dans lesquels « on ne peut éviter de tomber et de se

« briser en mille pièces pour peu que « l'on manque de prendre garde où l'on « met le pied. Celui qui se donne à vous « sans réserve, ô mon Sauveur, marche « en assurance dans ce chemin royal : « s'il fait quelques faux pas, vous lui « tendez la main ; et une chûte, ni même « plusieurs, ne sont pas capables de le « perdre, s'il vous aime véritablement et « non pas le monde, et s'il conserve tou- « jours l'humilité. »

Ainsi, j'avoue ne pouvoir comprendre ce qu'appréhendent ceux qui marchent dans le chemin de la perfection ; et je prie Dieu de tout mon cœur, de leur faire connoître combien cette voie est assurée, et quels sont, au contraire, les périls qui se rencontrent dans celle du monde. Pourvu que nous tournions incessamment les yeux vers ce Soleil de justice, nous n'aurons point sujet de craindre que la nuit et les ténèbres nous surprennent ; il ne nous abandonnera jamais et nous ne courrons aucune fortune. Les gens du monde n'appréhendent point de s'engager dans le chemin des voluptés et des honneurs, à qui ils donnent le nom de contentemens et de plaisirs, quoiqu'ils soient plus redoutables

que les lions et que les autres animaux les plus farouches ; et le diable nous donne de l'aversion pour des travaux qui, en comparaison de ces cruelles bêtes, qui en flattant notre corps déchirent notre ame, ne peuvent passer que pour des souris. J'avoue que cela me touche de telle sorte, que je voudrois pouvoir verser des ruisseaux de larmes, et pousser des cris jusqu'aux extrémités de la terre, afin de faire connoître à tout le monde la grandeur de cet aveuglement, et l'obliger d'ouvrir les yeux pour profiter de mon exemple, en voyant quelles ont été en cela ma foiblesse et ma misère. Dieu veuille, par sa bonté, éclairer les autres, et ne pas permettre, s'il lui plaît, que je retourne dans un aveuglement si déplorable.



CHAPITRE XXXVI.

La Sainte, à son retour de chez cette dame, trouve toutes choses disposées pour l'établissement de son nouveau monastère dans Avila. Elle y entre et donne l'habit à quelques Religieuses. Violente tentation par laquelle le démon s'efforce de troubler sa joie. Murmures contre ce nouvel établissement. La Supérieure du monastère de l'Incarnation mande la Sainte : elle y va et se justifie. La ville d'Avila intente un procès contre la Sainte sur ce sujet, et s'en désiste peu à peu. Jésus-Christ apparoît à la Sainte, et elle croit voir qu'il lui met sur la tête une couronne d'or. La sainte Vierge lui apparoît aussi avec un manteau blanc dont il lui semble qu'elle la couvre ainsi que ses Religieuses. Manière de vivre de ce nouveau monastère.

Ayant donc pris congé de cette dame, je me mis en chemin, et très-préparée à souffrir tout ce qu'il plairoit à Dieu que j'endurasse. Le soir même que j'arrivai, arrivèrent aussi les dépêches de Rome, et le bref pour l'établissement de notre monastère. J'en fus épouvantée ; et ceux

qui apprirent de quelle sorte Dieu m'avoit pressée de venir, ne le furent pas moins de voir combien cela étoit nécessaire dans une telle conjoncture. Car, je trouvai là l'Evêque, le saint père Pierre d'Alcantara, et ce gentilhomme, si grand serviteur de Dieu, qui l'avoit logé chez lui, sa maison étant la retraite des personnes de piété. Ces deux derniers s'employèrent auprès de l'Evêque pour obtenir la permission d'établir ce monastère, et ce prélat avoit tant d'affection pour ceux qu'il voyoit résolus de servir Dieu, qu'il l'accorda, quoique ce ne fût pas une petite faveur, parce qu'il n'y avoit point de revenu. Ce fut principalement ce saint Religieux qui l'y disposa, et qui porta aussi plusieurs autres à nous assister. Que si, comme je l'ai dit, je ne fusse arrivée dans une telle conjoncture, je ne vois pas comment il eût été possible que l'affaire se fût achevée; car, ce saint Religieux ne demeura pas là plus de huit jours, durant lesquels il fut fort malade, et Dieu le retira à lui aussitôt après. Il semble que sa divine Majesté ait voulu prolonger ses jours jusqu'à l'accomplissement de notre dessein; puisqu'il y avoit déjà, s'il m'en souvient bien, plus de deux

deux ans qu'il n'avoit plus du tout de santé.

Tout ce que je viens de dire se passa avec un grand secret, et il auroit autrement été impossible de rien faire, tant la ville y étoit opposée, comme la suite le fit voir.

Notre-Seigneur permit qu'un de mes beaux-frères tombât alors si malade, sa femme étant absente, que l'on me permit de sortir pour l'aller assister; ainsi, on ne sut rien de l'affaire, et quelques personnes qui s'en doutoient ne la croyoient pas. C'est une chose admirable que cette maladie ne dura qu'autant qu'il en fût besoin pour notre dessein, et qu'il recouvra la santé dans le moment qu'il importoit que je pusse le quitter, et que la maison fût libre; cette guérison ayant été si prompte que lui-même ne pouvoit assez s'en étonner.

Je n'eus pas peu de peine, tant dans l'assistance que je lui rendis, qu'à gagner l'esprit des uns et des autres, pour les faire consentir à l'établissement de cette maison, et à presser les ouvriers de la mettre en état d'avoir quelque apparence d'un monastère. Ma compagne étoit absente, et nous l'avions jugé à propos,

pour mieux couvrir notre dessein. Diverses raisons nous obligeoient à nous hâter, dont l'une étoit que j'avois sujet d'appréhender à toute heure que l'on me commandât de retourner dans mon ancien monastère. Ainsi, je pensois en moi-même si ce n'étoit point là cette croix dont Notre-Seigneur m'avoit parlé; mais me l'ayant représentée si pesante, elle ne me paroissoit pas l'être assez pour croire que cela fût.

Tout ayant donc été conduit si heureusement, le monastère de notre glorieux Père saint Joseph fut achevé le jour de saint Barthelemy de l'année 1562. On y mit le saint Sacrement avec les cérémonies accoutumées, et quelques-unes prirent l'habit, que deux Religieuses de notre ancien monastère, qui se trouvèrent par hasard en être alors sorties pour quelques besoins, m'aidèrent à leur donner.

Comme la maison où ce petit monastère venoit d'être établi avoit été achetée sous le nom de mon beau-frère, afin de tenir l'affaire secrète, il y demeuroit auparavant, et j'y avois demeuré aussi, mais avec la permission de mes supérieurs; et comme je ne voulois manquer

en aucune chose à l'obéissance, je ne faisois rien que par l'avis de savans théologiens, qui m'assuroient que la conduite que je tenois étoit, pour diverses raisons, si avantageuse à tout mon ordre, que je pouvois, en conscience, garder le secret en cela, sans en parler à mes supérieurs; et, si ces théologiens m'eussent dit qu'il y avoit en cela la moindre imperfection, j'aurois abandonné non-seulement ce monastère, mais mille monastères. Car, encore que je désirasse cet établissement pour être beaucoup plus retirée, afin de mieux accomplir tous les devoirs de ma profession, et pour vivre dans une clôture plus étroite, je le désirois de telle sorte, que si j'eusse cru que Notre-Seigneur eût préféré que j'abandonnasse ce dessein, je m'y serois portée avec la même facilité, et sans m'en inquiéter davantage, comme je l'avois déjà fait une autre fois. Mais nulles paroles ne peuvent exprimer quelle fut ma joie de voir cette petite maison honorée de la présence du très-saint Sacrement, et la grace que recevoient quatre orphelines, grandes servantes de Dieu, d'y être reçues sans aucune dot. C'est ce que j'avois souhaité

avec ardeur dès le commencement, pour établir, sur ce fondement, l'édifice spirituel d'une grande perfection, accompagnée de beaucoup d'oraison, et pour exécuter ainsi une entreprise que Dieu m'avoit fait connoître lui être agréable, et être avantageuse à celles qui portoient l'habit de sa glorieuse Mère. Ce m'étoit aussi une grande consolation d'avoir exécuté ce que Notre-Seigneur m'avoit si particulièrement recommandé, de fonder dans cette ville une église à mon glorieux père saint Joseph, qui n'y en avoit point auparavant; non que je fusse persuadée d'y avoir en rien contribué, étant incapable de le croire, parce que je sais très-certainement que c'est toujours Dieu qui fait tout, et que je n'agis jamais qu'avec tant d'imperfection, qu'il y a plutôt sujet de blâmer que de louer ma conduite. Mais je ne pouvois ne pas sentir une grande joie de ce qu'encore que je sois si imparfaite, sa divine Majesté avoit bien voulu se servir de moi pour travailler à une si bonne œuvre; et cette joie étoit si grande, que je me trouvai, dans l'oraison, comme hors de moi-même.

Trois ou quatre heures après ce que

je viens de rapporter, le diable me livra un grand combat de la manière que je vais dire. Il commença par me mettre devant les yeux le sujet que j'avois de craindre d'avoir manqué à l'obéissance, en établissant cette maison sans en avoir reçu l'ordre de mon Provincial ; que je ne pouvois douter qu'il ne fût mécontent de ce que je l'avois soumise à l'Ordinaire sans lui en avoir rien dit ; en quoi néanmoins je ne croyois pas avoir tant failli, parce qu'ayant refusé d'approuver cet établissement, je me persuadois qu'il n'en seroit pas fâché. Il me représenta ensuite si j'étois assurée que les Religieuses que j'avois reçues pourroient supporter une si étroite clôture ; si le nécessaire ne leur manqueroit point ; s'il n'y avoit pas eu de la folie à former un tel dessein, sans que rien m'y obligeât, puisque je n'avois qu'à demeurer dans mon monastère ; si je prétendois m'enfermer dans une maison si petite et si mal-saine ; si je pourrois soutenir de si grandes pénitences, après avoir été dans un monastère si spacieux, si agréable, où j'avois toujours été si contente, et où j'avois tant d'amies ; que l'humeur de celles que j'avois reçues dans cette nou-

velle maison n'auroit peut-être point de rapport avec la mienne ; que m'étant engagée à des choses si pénibles, la difficulté de les accomplir pourroit me jeter dans le désespoir ; que c'étoit peut-être le démon qui m'avoit poussée à entreprendre ce qui surpassoit mes forces, afin de me faire perdre la paix et le repos dont je jouissois auparavant, et me rendre incapable de faire oraison dans un aussi grand trouble que seroit le mien ; ce qui causeroit enfin la perte de mon salut.

Tout cela joint ensemble remplit mon esprit d'affliction et de ténèbres ; et les ordres que j'avois reçus de Dieu, les prières presque continuelles qu'on lui avoit adressées pour ce sujet, et les consultations que j'avois faites, s'effacèrent tellement de ma mémoire, qu'il ne m'en restoit pas la moindre idée. Je me souvenois seulement des pensées que j'avois eues par moi-même ; toutes les vertus, et même la foi, étoient tellement obscurcies et comme suspendues en moi, qu'il ne me restoit aucune force pour me défendre contre tant d'attaques de ce dangereux ennemi, et je n'osois en parler à personne, parce que je n'avois point

encore de Confesseur arrêté. Me trouvant réduite en cet état, j'eus recours au très-saint Sacrement, mais sans le pouvoir prier; une personne qui est à l'agonie n'étant pas dans une plus grande extrémité qu'étoit la mienne.

Qu'y a-t-il, mon Dieu, de comparable à la misère de cette vie? Nul plaisir n'y est assuré, mais tout y est sujet au changement. Je me trouvois, un peu auparavant, si contente, que je n'aurois pas voulu changer mon bonheur contre toutes les félicités de la terre; et ce qui faisoit, en ce temps-là, le sujet de ma joie, me causoit alors un tel tourment que je ne savois que devenir. Que si nous faisions attention à ce qui se passe dans la vie, nous connoîtrions, par notre propre expérience, le peu de raison qu'il y a de se réjouir ou de s'affliger. Je n'ai jamais, sans doute, plus souffert que je fis dans cette rencontre; il sembloit que ce me fût un présage de tant de travaux qui me restoient encore à endurer, dont nul, toutefois, n'eût égalé celui-là, s'il eût continué davantage. Mais Notre-Seigneur, qui n'a jamais manqué de m'assister dans mes peines, vint au secours de sa servante; un rayon de sa

divine lumière dissipa les ténèbres de mon ame, et me fit connoître que c'étoit un effet de l'artifice du démon, qui vouloit m'épouvanter par tant de vaines terreurs : ainsi, me souvenant de la ferme résolution que j'avois faite de servir Dieu, et de mon désir de souffrir pour lui, je considérai que ce n'étoit pas le moyen de les accomplir que de chercher du repos; que les travaux endurés pour son amour étoient la matière du mérite, et tenoient lieu de purgatoire; que, puisque je les désirois, je devois donc croire qu'ils m'étoient avantageux, et ne devois point les appréhender; que plus le combat étoit grand, plus grande seroit la victoire, et plus je devois témoigner de courage pour le service de celui à qui j'étois redevable de tant de bienfaits.

Ensuite de ces considérations, et après m'être fait une grande violence, je promis, en présence du très-saint Sacrement, de faire tout ce qui seroit en mon pouvoir sans blesser ma conscience, pour obtenir la permission de venir dans cette nouvelle maison, et y faire vœu de clôture. A peine avois-je achevé de proférer ces paroles, que le démon s'enfuit et me laissa dans un repos et un conten-

tement qui ont toujours depuis continué. Tout ce qui se pratique en cette maison, de retraite, de pénitence et choses semblables, me paroît si doux, que je ne saurois m'imaginer de contentement dans le monde qui soit plus grand que le mien. Je ne sais s'il est la cause de ce que j'ai plus de santé que je n'en avois auparavant, ou si c'est Notre-Seigneur qui me la donne pour me faire recevoir la consolation de pouvoir, quoiqu'avec peine, supporter les mêmes austérités que les autres, et toutes les personnes qui savent quelles étoient mes infirmités et mes maladies, ne le sauroient voir sans étonnement. Béni soit celui qui est la source de tous les biens, et par la puissance duquel on peut tout.

Je vis donc clairement que le démon avoit été l'auteur de ce combat que je venois de soutenir, et dont il me restoit une grande lassitude : je me moquai de ses vains efforts, et crus que Notre-Seigneur lui avoit permis de me tenter de la sorte, ne m'étant de ma vie venu en l'esprit, depuis plus de ving-huit ans que je suis religieuse, d'avoir le moindre regret de l'être ; et il a sans doute voulu par-là me faire connoître

et priai mon père saint Joseph de me ramener à la maison d'où l'obéissance me contraignoit de sortir. Je lui offris ce que j'avois à endurer, et me tenois heureuse de le souffrir pour son service. Ainsi je partis contente dans la créance que l'on me mettroit en prison, et regardois cette punition comme un sujet de joie pour moi, par le plaisir que ce me seroit de ne parler à personne, et de me délasser un peu dans la solitude dont j'avois grand besoin, après la fatigue que ce m'avoit été de tant converser avec le monde.

Lorsque je fus arrivée, je rendis compte à la Prieure, et elle s'adoucit un peu : on remit toute l'affaire au jugement du Provincial. Il vint, et je me présentai devant lui avec la joie de penser que je souffrirois quelque chose pour l'amour de Dieu, sans néanmoins l'avoir offensé, ainsi que mon ordre en cette occasion. Je désirois, au contraire, avec tant d'ardeur de procurer de tout mon pouvoir sa perfection et ses avantages, que j'aurois donné de bon cœur ma vie pour ce sujet. Je me représentai le jugement prononcé contre Jésus-Christ, et trouvai que celui que l'on vouloit faire de moi

étoit moins que rien en comparaison de celui-là. Je m'accusai comme si j'eusse été fort coupable, et je paroissois l'être à ceux qui ne savoient pas comment les choses s'étoient passées. Le Provincial me fit une grande réprimande, et non pas telle toutefois que la faute sembloit le mériter, vu les rapports qu'on lui avoit faits. Mais comme j'étois résolue à tout souffrir, je ne voulus point me justifier. Je le priai de n'être point fâché contre moi, et lui demandai pardon et pénitence.

Je voyois bien qu'en certaines choses on me condamnoit injustement, comme en ce que l'on disoit que je n'avois formé ce dessein que pour m'élever au dessus des autres, pour faire parler de moi, et choses semblables. Mais je sentois parfaitement qu'en d'autres ils disoient la vérité, lorsqu'ils m'accusoient de n'être pas si bonne que les autres, et je me demandois sur quoi je me fondois pour croire que m'étant si mal acquittée des observances qui se gardoient en cette maison, je pusse accomplir ailleurs, avec beaucoup plus de rigueur, tous les devoirs de la religion : à quoi ils ajoutoient que j'avois scandalisé toute

la ville, et que je ne pensois qu'à introduire des nouveautés. Ces reproches ne me faisoient aucune peine, et je témoignois néanmoins d'en avoir, afin de ne pas donner sujet de croire que je méprisois ce qu'on me disoit.

Enfin, le père Provincial me commanda de dire mes raisons en présence de toute la communauté; et je le fis de telle sorte, et avec une si grande tranquillité d'esprit, parce que Notre-Seigneur m'assistoit, que ce Père, non plus que les Religieuses, ne trouvèrent point sujet de me condamner. Je lui parlai ensuite encore plus clairement en particulier; et il demeura si satisfait de moi, qu'il me promit que si le trouble que cette affaire avoit excité dans la ville, et qui étoit si grand, comme on le verra dans la suite, venoit à cesser, il me permettroit de retourner dans cette nouvelle maison.

Deux ou trois jours après, le maire, les échevins, et quelques-uns du chapitre s'assemblèrent, et résolurent de ne point souffrir ce nouvel établissement, parce qu'il étoit évident, disoient-ils, qu'il ne pouvoit être que préjudiciable, et

qu'ainsi il falloit ôter le saint Sacrement de cette maison.

On fit ensuite une autre assemblée, composée de deux députés des plus capables de chacun de tous les ordres : les uns me condamnoient, les autres ne disoient mot, et la conclusion fut qu'il falloit remettre la maison en son premier état. Il n'y en eut qu'un de l'ordre de saint Dominique, qui, ne trouvant rien à redire à l'établissement du monastère, mais seulement à la pauvreté qu'on y vouloit garder, remontra que l'affaire méritoit bien d'être considérée à loisir ; qu'il n'y avoit rien qui pressât si fort, qu'elle regardoit l'Evêque, et choses semblables ; ce qui nous fut très-avantageux, parce que leur furie étoit si grande, qu'ils auroient, sans cela, exécuté à l'heure même leur résolution ; mais la véritable cause qui les retint fut que Dieu vouloit que cet établissement s'exécutât, et que rien ne peut résister à sa volonté. Je veux croire qu'ils ne l'offensoient point en cela, parce qu'ils étoient sans doute poussés d'un bon zèle, et croyoient avoir de bonnes raisons. Ils me firent beaucoup souffrir, ainsi que toutes les personnes qui favorisoient mon dessein, dont

quelques-unes furent extrêmement persécutées.

L'émotion du peuple étoit si grande, que l'on ne s'entretenoit d'autre chose : tous me condamnoient et parloient contre moi à notre Provincial et à nos mères. Je m'en réjouissois au lieu de m'en attrister ; mais j'appréhendois beaucoup que l'on ne renversât ce que j'avois fait, et je ne pouvois, sans douleur, voir décréditer et souffrir les personnes qui m'assistoient dans mon dessein. Que si j'avois eu davantage de foi, je ne m'en serois point émue ; mais il suffit de manquer à une vertu pour rendre toutes les autres languissantes et comme endormies. Je me trouvai donc fort abattue durant les deux jours que ces assemblées se tinrent ; et lorsque j'étois dans cette tristesse, Notre-Seigneur me dit : *Ne savez-vous pas que je suis tout-puissant ? Que craignez-vous ?* et il m'assura que l'on ne toucheroit point à la maison. Ainsi, je demeurai très-consolée.

La ville porta ses plaintes au conseil du Roi, qui ordonna que l'on en informeroit. Voilà ensuite un grand procès commencé ; et elle envoya des gens à la cour pour le poursuivre. Notre monas-

tère devoit aussi en envoyer ; mais nous n'avions point d'argent, et je ne savois que faire. Dieu ne nous abandonna pas ; car notre Provincial ne me commanda point de me désister de mon entreprise, parce qu'il étoit si porté au bien qu'encore qu'il ne nous assistât pas, il ne vouloit point nous traverser, et il différa seulement de me permettre de retourner dans la nouvelle maison, jusqu'à ce qu'il eût vu quelle seroit l'issue de l'affaire.

Cependant ces servantes de Dieu, qui étoient demeurées seules dans ce petit monastère, faisoient plus, par leurs oraisons, que moi par toutes les peines que je prenois, quelque grandes qu'elles fussent. Il sembloit quelquefois que tout fût perdu, et particulièrement le jour qui précéda l'arrivée du Provincial, la Prieure m'ayant défendu de ne me plus mêler de rien ; ce qui étoit tout ruiner. J'eus alors recours à Dieu, et je lui dis : « Seigneur, cette maison n'est pas à moi ; « on ne l'a faite que pour vous, et per- « sonne ne la défend ; protégez-la, s'il « vous plaît. » A peine eus-je achevé ces paroles, que je me trouvai dans une aussi grande tranquillité que si j'eusse vu tout le monde ensemble s'employer

en ma faveur, et je ne doutai plus du succès de cette affaire.

Un Prêtre très-vertueux alla solliciter pour nous à la cour, avec une très-grande affection. D'un autre côté, ce saint gentilhomme, que j'ai toujours considéré et que je considère encore comme mon père, s'y employa avec une bonté incroyable, et souffrit, pour ce sujet, de grandes persécutions; car Dieu donnoit tant de zèle à tous ceux qui nous assistoient, qu'ils n'auroient pu faire davantage quand il auroit été question de leur honneur et de leur vie, parce qu'ils étoient persuadés qu'il s'agissoit de son service. Il parut clairement aussi qu'il animoit, dans cette affaire, cet excellent ecclésiastique dont j'ai parlé, et qui a été l'un de ceux qui nous a toujours le plus secouru. L'Evêque l'envoya pour assister, de sa part, à une grande assemblée qui se tint sur cette affaire, et lui seul se trouva opposé à tous les autres. Après de grandes contestations, enfin, il les adoucit par quelques propositions qui ne les empêchèrent pas de poursuivre bientôt, avec autant de chaleur que jamais, la ruine de ce nouvel établissement, mais qui servirent

au moins à gagner du temps. C'étoit ce serviteur de Dieu qui avoit mis le très-saint Sacrement dans cette maison, et donné l'habit à ces filles, ce qui lui attira de grandes persécutions; et nous eûmes tant à souffrir, durant près de six mois que ce trouble dura, que je me rendrois ennuyeuse, si j'entreprenois d'en rapporter toutes les particularités.

Je ne pouvois assez m'étonner que le démon fît jouer tant de machines, et comment on pouvoit s'imaginer que douze pauvres filles et une Prieure, car il ne pouvoit y en avoir davantage, fussent capables d'apporter un si grand préjudice à la ville, puisque, outre leur petit nombre, leur vie étoit si austère, que s'il y eût eu quelque chose à craindre, ce n'auroit été que pour elles-mêmes. Ceux qui s'opposoient à leur établissement, y trouvoient néanmoins tant d'inconvéniens, que je veux croire qu'ils n'agissoient pas contre leur conscience. Enfin, ils demeurèrent d'accord de souffrir cette fondation, pourvu que nous eussions du revenu. J'étois si lasse de la peine que cette affaire donnoit à ceux qui m'y assistoient, que cette considération, plutôt que le désir de me sou-

lager de celle que j'en avois, me persuadoit qu'il n'y avoit pas grand mal d'avoir du revenu, afin d'appaiser un si grand trouble, et d'y renoncer après qu'il seroit cessé; et j'étois si imparfaite que de penser même que Dieu le vouloit ainsi, puisqu'autrement notre dessein ne pouvoit s'exécuter; tellement que j'étois prête d'en demeurer d'accord.

Lorsque les choses étoient en ces termes, et se devoient terminer le lendemain, Notre-Seigneur me dit la nuit dans l'oraison : *que je me gardasse bien de passer outre. Que si nous acceptions une fois du revenu, on ne nous permettroit pas d'y renoncer*, et autres choses semblables.

La même nuit, le saint père Pierre d'Alcantara m'apparut aussi, et me confirma ce qu'il m'avoit écrit avant sa mort; qu'ayant appris les oppositions que l'on faisoit à notre établissement, il s'en réjouissoit, parce que les efforts du diable pour l'empêcher étoient une marque que Dieu y seroit fidellement servi, et que je ne devois en nulle sorte accepter du revenu; ce qu'il me répétoit deux ou trois fois dans la même lettre, et m'assuroit que si je suivois ce conseil, tout

réussiroit en la manière que je pouvois le désirer. Comme il m'étoit déjà apparu deux autres fois depuis sa mort et toujours dans un état de gloire, non seulement cette vision ne m'effraya point, mais j'en ressentis une grande joie. Il me souvient que la première fois, en me parlant de l'extrême bonheur dont il jouissoit, il me dit, entr'autres choses : que bienheureuse étoit la pénitence dont il recevoit une telle récompense. Je ne répéterai point ce que je crois avoir déjà écrit ailleurs de ceci, et me contenterai d'ajouter qu'il me parla cette troisième fois d'une manière sévère, et disparut après m'avoir dit seulement : gardez-vous bien d'accepter du revenu, et quelle difficulté peut-il y avoir de suivre ce conseil ? Je demeurai fort étonnée, et après l'avoir raconté le lendemain à ce saint gentilhomme qui s'employoit pour nous plus que nul autre, je lui dis qu'il ne falloit donc en aucune manière consentir d'avoir du revenu ; mais plutôt continuer à poursuivre le procès. Il en eut une grande joie, parce qu'il étoit en cela encore plus ferme et plus résolu que moi, et il m'a avoué depuis qu'il n'avoit pu qu'avec une extrême répu-

gnance, consentir au traité qui avoit été fait.

L'affaire étant en cet état, une personne de vertu et poussée d'un bon zèle, proposa de la mettre en arbitrage, et de prendre pour arbitres des hommes savans; et quelques-uns de ceux qui m'assistoient approuvoient cet avis. Je puis dire avec vérité que de tous les artifices dont le démon s'est servi pour traverser mon dessein, nul autre ne m'a donné plus d'inquiétude et plus de peine; mais Notre-Seigneur m'aida; et je n'aurois jamais fait, si je voulois rapporter particulièrement ce qui se passa dans les deux années que cette affaire dura, depuis son commencement jusqu'à sa consommation, dont les six premiers mois et les six derniers furent les plus pénibles de tous.

L'émotion de la ville étant un peu ralentie, le père Présenté, Dominicain, quoiqu'absent, ne laissoit pas de nous assister; et il arriva depuis si à propos, qu'il semble que Dieu ne l'amenât que pour ce sujet : car il m'a avoué qu'il n'étoit venu que par hasard et sans en connoître le besoin. Il fit en sorte que, contre toute espérance, le père Provincial

me permît d'aller, avec quelques autres, dans le nouveau monastère pour aider à faire l'office et instruire celles qui y étoient. Quelle consolation ne me fut-ce point! Et lorsqu'avant que d'entrer je priois Dieu à l'église et étois presque dans un ravissement, Notre-Seigneur Jésus-Christ m'apparût, et il me sembla que m'ayant reçue avec de grandes marques d'affection, il me mit une couronne sur la tête, et témoigna me savoir gré de ce que j'avois fait en l'honneur de sa sainte Mère.

Une autre fois, lorsque, après complies, nous étions toutes en oraison dans le chœur, cette Reine des Anges m'apparut toute éclatante de gloire, et avec un manteau blanc, dont il me sembla qu'elle nous couvroit toutes. Je connus par-là quel seroit le bonheur de celles qui serviroient Dieu dans cette maison; et quand nous commençâmes à réciter l'office tout haut, la dévotion du peuple commença aussi. Nous reçûmes ensuite davantage de Religieuses; et Notre-Seigneur changea tellement les cœurs de ceux qui nous avoient persécutées, qu'ils nous faisoient même l'aumône. Ils approuvèrent ce qu'ils avoient condamné, se désistèrent

peu à peu de la poursuite qu'ils avoient intentée contre nous, reconnurent qu'il falloit que l'établissement de ce monastère fût une œuvre de Dieu, puisque tant de contradictions n'avoient pu empêcher qu'il ne s'avançât, et personne ne croit maintenant qu'il fallût abandonner ce dessein. Sa divine Majesté les porte même à nous faire de si grandes charités, qu'encore que nous ne demandions point, il ne nous manque rien du nécessaire; et comme nous sommes en petit nombre et tâchons à le servir, je ne doute point qu'il ne continue à nous assister sans que nous soyons à charge à personne. Ainsi, j'avoue que ce m'est une grande consolation de me trouver en la compagnie de tant de bonnes ames, et si détachées de tout intérêt. Elles n'ont pas d'autre soin que de s'efforcer de plaire à leur saint Epoux : elles trouvent leurs délices dans la solitude, et leur amour pour le silence est si grand; qu'elles ne parlent qu'avec peine à leurs plus proches parens, si elles ne croient que cela leur puisse servir pour les exciter à aimer Dieu. Il n'y a donc pas sujet de s'étonner qu'ils ne viennent point pour y parler d'autre chose, puisqu'ils

ne pourroient entendre notre langage ni nous le leur, ni nous donner de la satisfaction et en recevoir, s'ils choisissoient un autre sujet de leurs entretiens.

Nous observons la règle de Notre-Dame du mont Carmel, sans aucune mitigation, telle que le religieux Hugues, Cardinal de sainte Sabine, l'a ordonnée, et qu'elle a été confirmée en l'an mil deux cent quarante-huit, par le Pape Innocent IV, en la cinquième année de son pontificat.

Il me semble que les travaux que nous avons soufferts pour en venir là, ne pouvoient être mieux employés ; et quoique cette observation à la rigueur de la première règle, paroisse fort austère, à cause que nous ne mangeons jamais de viande sans nécessité, que nous jeûnons huit mois de l'année, et que nous pratiquons tant d'autres choses qu'elle nous ordonne, les Sœurs comptent tout cela pour si peu,, qu'elles y ajoutent d'autres austérités qui nous ont paru nécessaires pour observer notre règle avec plus de perfection, et j'espère de l'assistance de Notre-Seigneur que cela continuera, puisqu'il lui a plu de me le promettre.

L'autre

L'autre maison, que j'ai dit que cette bienheureuse femme tâchoit d'établir, l'a aussi été dans Alcala, avec l'assistance de Dieu, après de grandes contradictions et de grands travaux. L'on y vit dans l'entière observance de la première règle, et je prie Dieu que l'une et l'autre de nos deux maisons, ne pensent qu'à publier les louanges et à procurer la gloire de sa divine Majesté, et de la très-sainte Vierge, dont nous avons l'honneur de porter l'habit.

Je crains, mon Père, de vous avoir ennuyé par une si longue narration de ce qui s'est passé touchant ce monastère. Elle est néanmoins fort brève, en comparaison des travaux que l'on a soufferts et des merveilles que Dieu a faites pour l'établir. Plusieurs personnes qui en ont été témoins peuvent l'assurer avec serment; et je vous conjure, au nom de Dieu, de supprimer ce que vous trouverez ici de superflu, et de conserver seulement ce qui regarde cette maison, pour le mettre après ma mort entre les mains des Religieuses qui me survivront, afin de les encourager de plus en plus à servir Dieu, et à ne pas se contenter de maintenir ce qui est commencé, mais

d'y ajouter encore, en considérant ce qu'il a plu à Notre-Seigneur de faire par l'entremise d'une créature aussi misérable que je suis.

Dieu ayant montré si clairement, par les faveurs qu'il a faites à cette maison, combien cet établissement lui a été agréable, quel mal ne feroient point, et quels châtimens ne mériteroient pas celles qui commenceroient à se relâcher de la perfection qu'il a voulu y établir, et qui est accompagnée de tant de douceur et de paix, que les austérités qui s'y pratiquent, seront toujours supportables aux ames qui ne désirent, comme elles y sont obligées, que de jouir dans la solitude de la présence de leur divin Epoux, principalement n'étant que treize, qui est un nombre que je sais par expérience et par l'avis de plusieurs personnes fort instruites, être très-propre pour conserver l'esprit de la règle et vivre d'aumônes; de sorte que quand on ne seroit pas obligé d'ajouter foi à celle qui a procuré avec tant de travail et l'assistance de tant de prières, ce qu'elle a cru le plus parfait et le plus utile, on en devroit être persuadé par la douceur et le contentement dont nous jouis-

sons toutes, et parce que notre santé est beaucoup meilleure qu'elle n'étoit auparavant. Ainsi, si cette vie paroît trop austère à quelques-unes, elles ne le doivent attribuer qu'à elles-mêmes, et non pas à la rigueur d'une règle, que des personnes délicates et mal-saines observent avec tant de satisfaction ; mais elles peuvent s'en aller en d'autres monastères, et s'y sauver en vivant conformément à leur institut.



CHAPITRE XXXVII.

Différentes sortes de visions et de ravissemens, et effets qu'ils produisent. Dieu nous permet de lui parler avec plus de liberté que ne font les grands du monde. Que les personnes religieuses devroient au moins être exemptes de s'instruire de ces complimens et de ces civilités dont on use dans le siècle.

J'ai peine à parler des graces que Dieu m'a faites, outre celles que j'ai déjà rapportées, parce qu'elles sont si extraordinaires, que l'on croira difficilement qu'il en ait favorisé une créature aussi

imparfaite que je suis. Mais pour obéir, mon Père, au commandement qui m'en a été fait, j'en dirai quelque chose, afin de donner à sa divine Majesté la gloire qui lui est dûe; et je le prie que cela profite à quelques ames, en considérant que puisqu'elle m'a tant favorisée, il n'y a rien que ne doivent attendre de sa bonté ceux qui le servent véritablement; et qu'ainsi chacun s'empresse à contenter ce souverain Maître de l'univers dont on peut espérer de si grandes récompenses, même dès cette vie.

La première chose qu'on doit remarquer est qu'il y a des visions et des ravissemens, dans lesquels le plaisir, la consolation et la gloire dont on jouit, surpasse de telle sorte ce que l'on éprouve en d'autres, que je ne puis voir sans étonnement qu'il se rencontre, même dès ici-bas, une si grande différence entre des choses d'une même nature; car, cette différence est telle, qu'encore que l'on se trouve, dans les uns, comblé de tant de bonheur, que l'on ne souhaite et que l'on ne croit ne pouvoir rien souhaiter davantage; depuis que Notre-Seigneur m'a fait connoître celle qui se trouve entre les Saints dans le ciel, je

n'ai plus de peine à comprendre qu'il s'en rencontre aussi une telle sur la terre, qu'il n'y a aucune proportion. Je désirerois donc qu'on ne mît point de bornes au service qu'on lui rend, et j'emploierois de bon cœur pour ce sujet toutes mes forces, ma santé et ma vie, afin de ne pas perdre la moindre petite partie de cet inestimable bonheur. C'est pourquoi si l'on me proposoit, ou de souffrir jusqu'à la fin du monde tous les travaux imaginables pour arriver ensuite à un degré de gloire tant soit peu plus élevé, ou d'en posséder sans aucun travail un qui fût un peu moindre, je choisirois de tout mon cœur le premier, qui me donneroit le moyen de comprendre encore mieux l'infinie grandeur de Dieu, parce que plus on la connoît, plus on l'aime et on le loue. Mais cela n'empêche pas qu'ayant mérité par mes péchés d'être précipitée dans l'enfer, je m'estime trop heureuse de tenir la dernière place dans le ciel; que je ne reconnoisse que Dieu me feroit en cela une très-grande miséricorde, et que je le prie de me l'accorder sans avoir égard à l'excès de mes offenses. Je dis donc seulement, que si Notre-Seigneur m'offroit des occasions de souffrir de

très-grands travaux pour son service, je les embrasserois avec joie pour ne point perdre, par ma faute, le bonheur qu'ils pourroient me faire acquérir, et dont je suis si misérable que de m'être rendue indigne par mes pêchés.

Je dois aussi remarquer que Dieu ne me favorise d'aucune vision ou révélation, qu'elle n'opère de grands effets dans mon ame, et quelques-uns de tout extraordinaires. L'ineffable beauté de Jésus-Christ m'a fait une telle impression qu'elle m'est toujours présente ; et il n'y a pas sujet de s'en étonner, puisque suffisant pour cela de l'avoir vu une seule fois, que ne doit point opérer dans mon ame le bonheur d'avoir tant d'autres fois été honorée d'une si extrême faveur ! J'en tirai un merveilleux avantage, parce que cela remédia à un très-grand défaut que j'avois, et qui m'étoit très-nuisible. C'est qu'aussitôt que je connoissois qu'une personne que j'estimois et que j'aimois, avoit de l'affection pour moi, je m'y attachois de telle sorte, que je pensois presque à toute heure à elle ; je me représentois avec plaisir les bonnes qualités que j'y remarquois, et j'avois une grande envie de lui parler, sans avoir en tout

cela aucun dessein d'offenser Dieu. Mais depuis que j'eus le bonheur de voir cette suprême beauté de Jésus-Christ, tout ce qui est ici-bas me paroît si méprisable en comparaison de ses perfections infinies, que nul autre objet ne me touche; et si une seule de ses paroles peut donner du dégoût des plus grands plaisirs d'ici-bas, quel doit être le mien d'avoir entendu tant de paroles sorties de sa divine bouche! Ainsi, je ne crois pas possible, à moins que Dieu pour punition de mes péchés, effaçât ce souvenir de mon esprit, que rien soit capable de m'occuper de telle sorte, que je ne me trouve aussitôt dans la liberté de ne penser qu'à lui seul. La même chose m'est arrivée avec quelques-uns de mes Confesseurs, parce que regardant ceux qui prennent soin de mon ame comme tenant, à mon égard, la place de Dieu, je m'affectionne extrêmement à eux; ce qui fait que dans la créance que j'ai de ne rien hasarder en leur parlant avec une entière ouverture de cœur, je ne fais point difficulté de leur rendre compte des graces dont Notre-Seigneur me favorise; mais comme ils sont éminens en vertu, la crainte qu'ils ont que je m'attache trop à eux, quoique

d'une affection sainte, les porte à me traiter assez durement. Cela n'est arrivé que depuis que je leur suis extrêmement soumise ; car, auparavant, mon affection pour eux n'étoit pas si grande ; je me riois en moi-même de voir combien ils étoient trompés, et ne leur disois pas toujours le peu d'attache que j'avois aux créatures, je me contentois de les rassurer ; et ce ne fut que dans la suite des communications que j'avois avec eux qu'ils perdirent cette crainte.

A mesure que Notre-Seigneur se montroit à moi, mon amour pour lui et ma confiance en sa bonté augmentoit toujours ; et dans les fréquens entretiens dont il m'honoroit, je connoissois qu'étant Dieu et homme tout ensemble, il ne s'étonnoit pas de mes foiblesses, parce qu'il sait à combien de chûtes le péché de nos premiers parens, qu'il est venu réparer, rend notre misérable nature sujette. Je voyois que je pouvois traiter comme avec mon ami avec ce Souverain des souverains, puisqu'il ne ressemble pas à ceux de la terre, qui établissent leur grandeur sur une vaine autorité. On ne leur parle qu'à certaines heures ; il n'y a que des personnes qualifiées qui

les approchent ; et si des gens de petite condition se trouvent obligés d'implorer leur assistance, que de peine leur faut-il prendre, et de combien de faveurs ont-ils besoin pour en avoir audience ! Que si c'est au Roi même qu'ils ont affaire, quel moyen de l'aborder ? il faut qu'ils aient recours aux favoris ; et ces favoris sont-ils assez désintéressés pour ne penser qu'à appuyer la justice ? Ceux qui ne craignent et ne doivent point craindre de dire la vérité, ne sont pas propres pour la cour ; il faut dissimuler le mal ; et à peine ose-t-on seulement penser à y trouver à redire, de peur d'être disgracié.

« O glorieux Monarque, et le Roi des « rois, votre empire n'est pas établi sur « des fondemens fragiles, sa durée est « éternelle, et l'on n'a pas besoin d'in- « tercesseur auprès de vous. Il suffit de « vous voir pour connoître que vous seul « méritez de porter le nom de Seigneur ; « et vous éclatez d'une telle majesté, « que vous n'avez pas besoin de suite « et de gardes pour vous faire révérer, « ainsi que les princes en ont besoin « pour les faire distinguer des autres « hommes, parce que la nature ne leur

« ayant donné aucunes qualités diffé-
« rentes des autres qui marquent leur
« autorité, il faut qu'ils les tirent d'ail-
« leurs. Mais qui pourroit, mon Dieu
« et mon Créateur, représenter l'éclat
« de la gloire qui vous environne? Elle
« est telle, qu'il est impossible de ne
« pas voir que la source de cette suprême
« puissance qui vous fait régner sur tout
« l'univers est dans vous-même, et quoi-
« que l'excès de cette gloire m'épou-
« vante, j'avoue que votre humilité et
« votre amour, qui permettent à une
« créature aussi misérable que je suis
« de vous parler, m'étonnent encore
« davantage. Mais après être revenue de
« cette frayeur que donne d'abord une
« si grande majesté, ma crainte de vous
« offenser s'augmente, et ce n'est pas
« par l'appréhension du châtiment; car,
« on ne le considère point en comparai-
« son de celle de tomber dans votre
« disgrace. »

Voilà les avantages, entre tant d'autres, que l'on tire de ces visions, et les effets font connoître qu'elles viennent de Dieu, lorsqu'il lui plaît d'éclairer l'ame; mais souvent, comme je l'ai dit, il la laisse dans l'obscurcissement et les

ténèbres, et ainsi, on ne doit pas trouver étrange qu'une créature aussi imparfaite que moi soit dans la crainte.

Il n'y a pas encore long-temps qu'il m'est arrivé de demeurer, durant huit jours, avec si peu de lumière de ce que je dois à Dieu, et un tel oubli des graces que j'en ai reçues, que j'étois comme stupide et toute imbécille. Je n'avois, néanmoins, aucune mauvaise pensée; mais je me trouvois si incapable d'en avoir de bonnes, que je me moquois de moi-même, non sans quelque plaisir de voir combien grande est la misère de la créature si Dieu ne l'assiste sans cesse. L'ame connoît, toutefois, qu'il ne l'abandonne pas; car, ce n'est pas comme dans ces grands travaux dont j'ai parlé et que je souffre quelquefois; mais c'est qu'encore qu'elle mette du bois dans le feu de son amour, qu'elle l'attise, qu'elle le souffle, et qu'elle fasse ce qu'elle peut pour le faire brûler, elle ne sauroit en venir à bout, et il semble que cela ne serve qu'à l'étouffer davantage. Elle s'estime alors trop heureuse de voir par la fumée qui en sort, qu'il n'est pas entièrement éteint, et qu'elle peut espérer que Dieu le rallu-

mera. Le mieux qu'elle puisse faire en cet état est de s'abandonner à sa conduite, de reconnoître qu'elle ne peut rien par elle-même, et de s'appliquer, comme je l'ai dit ailleurs, à de bonnes œuvres, puisque Dieu ne la prive peut-être de la douceur de l'oraison que pour lui donner le temps de les pratiquer, et lui apprendre, par sa propre expérience, quelle est sa foiblesse.

Ce n'a été qu'aujourd'hui que Notre-Seigneur m'a consolée, et que j'ai pris la hardiesse de lui faire cette plainte : « Ne suffit-il pas, mon Dieu, que vous « me laissiez dans cette misérable vie? « ne suffit-il pas que je souffre pour « votre amour d'y demeurer au milieu « de tant d'embarras, tels que sont ceux « de manger, de dormir, et de m'em- « ployer à des occupations temporelles, « qui m'empêchent de jouir pleinement « de vous, et qui me sont si pénibles? « Faut-il encore que vous vous cachiez « aux yeux de mon ame durant ces mo- « mens que vous vous montrez à moi? Com- « ment cela peut-il s'accorder avec votre « bonté et l'amour que vous me portez? « et si je pouvois me cacher de vous « comme vous vous cachez de moi, le

« souffririez-vous, mon Sauveur ? non « certes, puisque je vous suis tou« jours présente et que vous me voyez « toujours. Je vous conjure, Seigneur, « de ne pas traiter avec une si grande « rigueur une personne qui vous aime « tant. »

Voilà quelles sont mes plaintes après avoir considéré, comme je l'ai dit ailleurs, que la peine que j'aurois dû souffrir dans l'enfer, quelque rude qu'elle fût, eût été encore trop douce en comparaison de mes offenses ; et quelquefois mon amour pour Dieu me fait extravaguer de telle sorte, que je ne sais ce que je dis. Il est néanmoins si bon, qu'il l'endure, et je ne saurois trop lui en rendre graces. Oserions-nous parler avec cette hardiesse aux Rois de la terre ? Je ne m'étonne pas qu'on les craigne ; et que l'on révère cette puissance qui les élève si fort au-dessus du reste des hommes ; mais les choses en sont venues à un tel point, qu'à peine la plus longue vie suffiroit pour apprendre toutes les déférences, toutes les soumissions et tous les respects que l'usage a voulu qu'on leur rende, et trouver avec cela quelque temps pour servir Dieu. J'avoue

ne pouvoir y faire attention sans étonnement, et que je ne savois pour cette raison comment traiter avec les Grands. Pour peu que l'on rende à d'autres, sans y penser, plus d'honneur qu'ils ne croient qu'on leur en doit, ils s'en offensent tellement, qu'il faut s'en justifier et leur en faire satisfaction, et encore Dieu veuille qu'ils s'en contentent! Ainsi, une personne qui veut servir Dieu, ne sait comment faire et est gênée de toutes parts; car, on lui dit, d'un côté, que pour se délivrer des périls qui l'environnent, elle doit continuellement élever ses pensées vers Dieu, et on veut, de l'autre, qu'elle ne manque à aucun de ces devoirs de civilité qui se pratiquent dans le monde, afin de ne point mécontenter ceux qui font un point d'honneur de ces bagatelles. Cela étoit cause que je me trouvois sans cesse obligée à faire des satisfactions, parce que quelque soin que j'y apportasse, je ne pouvois m'empêcher de tomber dans ces fautes, qui passent pour si considérables dans le monde. Il me semble que l'on devroit au moins, dans les religions, n'avoir point à se justifier de semblables choses; mais on n'en demeure pas d'accord, et l'on m'a

dit, au contraire, que les monastères doivent être des maisons de civilité. Je confesse ne pouvoir comprendre de telles maximes; et si quelque Saint a dit que la religion doit être une cour, je crois qu'il faut qu'il ait entendu pour former des courtisans pour le ciel, et non pas des courtisans pour la terre; car, comment ceux qui sont obligés de ne penser continuellement qu'à plaire à Dieu, et à renoncer à tous les contentemens du monde, peuvent-ils s'occuper avec tant de soin à contenter les gens du monde en des choses si sujettes à changer? encore si pour en entendre parler une seule fois on pouvoit les apprendre, patience; mais il faudroit faire une étude toute particulière pour savoir quelle distance on doit laisser après le nom de ceux à qui on écrit; et si, au lieu que l'on ne donnoit auparavant que le titre de magnifique, il faut donner celui d'illustre. Je ne sais, à la fin, où on en viendra; car, bien que je n'aie pas encore cinquante ans, j'ai vu changer cela tant de fois, que je ne sais plus où j'en suis.

Que feront donc ceux qui ne viennent que de naître, et à qui Dieu donnera

une longue vie ? En vérité j'ai compassion des personnes de piété, qui ayant à demeurer long-temps au monde pour servir Dieu, se trouvent obligées de porter une si pesante croix, et elles se délivreroient d'une grande peine si elles se résolvoient, d'un commun accord, à vouloir bien passer pour ignorantes dans une science si frivole, et d'être bien aises que le monde les tînt pour telles. Mais à quelles niaiseries et à quelles bagatelles me suis-je laissée emporter ! Je suis tombée insensiblement, en parlant des grandeurs de Dieu, dans le discours des bassesses dont le monde est plein, et dans lesquelles je ne dois jamais rentrer, après que Notre-Seigneur, par un effet de sa miséricorde, m'en a retirée. Il les faut laisser à ceux qui se donnent tant de peine pour des choses si méprisables ; et Dieu veuille qu'ils n'en soient pas punis dans cette autre vie où il n'y aura plus de changement !

CHAPITRE XXXVIII.

Secrets que Dieu découvre à la Sainte dans ses visions et ses révélations, et effets qu'elles produisent. Graces accordées de Dieu aux prières de la Sainte.

ETANT une nuit dans un oratoire et assez recueillie, mais si malade que je croyois ne pouvoir faire oraison, je me contentai de prendre mon chapelet pour prier vocalement. Il parut bien alors que nos pensées sont fort inutiles, quand Dieu veut opérer quelque chose en nous, car je tombai dans un si grand ravissement, que je me trouvai comme hors de moi-même. Il me sembla que j'étois dans le ciel, et que les premières personnes que j'y rencontrai furent mon père et ma mère. J'y vis aussi des choses merveilleuses dans le peu de temps que dura cette faveur, qui ne fut pas, à mon avis, plus d'un *Ave Maria.* Lorsque je fus revenue à moi, j'appréhendai que ce ne fût une illusion, quoiqu'il ne me parût pas que c'en étoit une, et je ne savois que faire, tant j'avois de honte d'en parler à mon confesseur, non pas,

ce me semble, par humilité, mais de peur qu'il ne se moquât de moi, et ne me demandât si j'étois saint Paul ou saint Jérôme, pour savoir ce qui se passe dans le ciel : car les visions qu'ont eu ces grands Saints augmentoient encore ma crainte, parce que je me trouvois indigne de recevoir de telles faveurs, et je ne faisois que pleurer. Enfin, malgré ma répugnance, la crainte d'être trompée me fit aller trouver mon confesseur à qui je n'osois rien cacher. Il fut touché de me voir si affligée, me consola beaucoup, et me mit l'esprit en repos.

Il m'est arrivé depuis, et il m'arrive encore quelquefois, que Notre-Seigneur me montre de grands secrets sans que je puisse en voir davantage que ce qui lui plaît de m'en découvrir. Le moindre suffit pour ravir l'ame en admiration et lui donner du mépris de toutes les choses de la terre, et je voudrois pouvoir rapporter quelque partie de ce qu'il lui a plu de me faire voir ; mais cela est impossible, parce qu'il y a tant de différence entre ces célestes lumières qui sont comme des rayons de la lumière éternelle, et les lumières d'ici-bas, que

celle du soleil leur étant comparée ne peut passer que pour des ténèbres. Notre imagination, quelque vive et pénétrante qu'elle soit, est incapable de s'en figurer l'éclat, ni de se représenter aucune des choses que Notre-Seigneur me faisoit alors connoître avec un tel excès de plaisir, que tous mes sens en étoient ravis. Et ainsi je suis contrainte de garder le silence sur cela.

Je passai une fois plus d'une heure en cet état, Notre-Seigneur me montrant toujours, sans s'éloigner de moi, des choses merveilleuses et inconcevables, et il me dit : *Considérez, ma fille, ce que perdent ceux qui ne se conforment pas à mes volontés, et ne manquez pas de le leur dire.* « Hélas ! mon « Dieu, que servira que je parle à ces « aveugles, s'il ne vous plaît d'ouvrir « leurs yeux pour leur faire voir la « lumière ? Vous l'avez donnée à quel- « ques-uns qui ont employé utilement, « pour l'avantage des autres, cette con- « noissance de vos grandeurs. Mais pourra- « t-on croire que vous en ayez favorisé « une personne aussi méchante et aussi « misérable que je suis ? Que vous soyez « béni à jamais, et que je ne cesse point

« de vous rendre graces de la miséri-
« corde que je ne puis ignorer que vous
« m'avez faite, parce que je sens le
« changement qu'elle a opéré dans mon
« ame. » Je voudrois, depuis ce temps-là, ne vous perdre jamais de vue, et j'ai peine à souffrir la vie, à cause qu'il m'est resté un si grand mépris de tout ce qu'il y a sur la terre, que j'ai honte de voir que des choses si basses soient capables de nous occuper.

Lorsque j'étois avec cette dame dont j'ai parlé, il arriva que, me trouvant travaillée de ce grand mal de cœur auquel j'étois si sujette, et qui est maintenant fort tolérable, son affection pour moi fit qu'elle m'apporta quantité de pierreries, et, entr'autres, un diamant de fort grand prix, croyant que cela me réjouiroit. Alors, me représentant les richesses infinies que Dieu nous réserve dans le ciel, je ne pus m'empêcher de rire en moi-même, et de voir, avec compassion, que les hommes fassent tant de cas de semblables choses, dont il me seroit impossible d'avoir la moindre estime, à moins que Dieu n'eût effacé de ma mémoire le souvenir de celles qui sont véritablement dignes d'être admirées.

Mais, pour connoître quel est le bonheur de cet entier détachement qui fait que l'ame, sans avoir besoin de faire aucun effort, s'élève au-dessus de toutes les choses créées, il faut l'éprouver et le posséder. En cela, c'est Dieu qui fait tout; c'est lui qui nous découvre ces vérités; c'est lui qui les imprime dans notre esprit; et c'est lui qui nous fait connoître qu'il nous seroit impossible par nous-mêmes, d'arriver si promptement à un état si sublime.

Je perdis aussi la crainte de la mort que j'avois auparavant tant appréhendée; et il me semble que ceux qui servent Dieu n'ont, pour s'y résoudre sans peine, qu'à considérer qu'elle les délivre, en un moment, de la prison de ce corps, pour les faire jouir, avec leur Sauveur, d'un repos éternel et inconcevable. Ces ravissemens dans lesquels Dieu fait voir à l'ame tant de choses merveilleuses, me paroissent avoir un grand rapport avec sa séparation d'avec le corps, quand elle est en grace, parce que, dans l'un et dans l'autre, elle voit en un instant ce qui lui étoit auparavant incompréhensible : et quand les douleurs de la mort ne seroient pas beaucoup plus

faciles à souffrir pour ceux qui ont renoncé à tous les plaisirs de la vie que pour les autres, leur amour pour Dieu ne doit-il pas les leur rendre méprisables ?

Ces ravissemens servirent aussi beaucoup à me faire connoître les beautés et les richesses de notre véritable patrie, et que nous devons ne nous considérer sur la terre que comme des voyageurs, rien ne pouvant nous faire souffrir avec plus de patience les travaux d'un long voyage, que d'être assurés de jouir d'un profond repos dans le lieu où nous allons. Ces mêmes ravissemens, qui sont des graces surnaturelles, font aussi, par la connoissance qu'ils nous donnent des choses divines, que nous y attachons notre cœur avec plaisir, et que l'on peut dire, en certaine manière, que, dès cette vie, notre conversation est dans le ciel; car, ceux à qui Dieu a fait la faveur de montrer quelque chose de ce qui se passe dans ce séjour éternel de félicité et de gloire, ne sauroient regarder seulement le ciel, sans se recueillir, pour n'envisager que cet objet; et il m'arrive quelquefois de m'imaginer d'être avec les saints habitans de cette heureuse

patrie, que je considère seuls comme véritablement vivans, tous ceux qui sont encore engagés dans les liens de cette misérable vie ne me paroissant que des morts dont je ne puis tirer nulle compagnie; et lorsque ces ravissemens sont grands, tout ce monde et tout ce que je vois des yeux du corps ne me paroît être qu'une illusion et un songe. Mais, au contraire, ce que je vois des yeux de l'ame est le but où tendent tous mes souhaits, et je ne puis penser qu'avec une sensible douleur que j'en suis encore si éloignée.

Enfin, outre les avantages que reçoivent de ces visions et de ces ravissemens ceux que Dieu en favorise, ils leur aident aussi à soutenir une croix aussi pesante que celle de ne trouver que du dégoût dans toutes les choses d'ici-bas; puisque, s'il ne les leur faisoit quelquefois oublier par ce moyen, quoiqu'ils ne s'en souviennent ensuite que trop, je ne sais comment la vie pourroit être supportable. Qu'il soit béni et loué à jamais; et je le conjure, par le sang que son Fils a répandu pour moi, de ne pas permettre qu'après m'avoir fait la grace de me donner quelque connoissance de ces biens

infinis, je tombe comme Lucifer, et les perde par ma faute. « Ne le souffrez pas, « s'il vous plaît, mon Dieu, je vous en « conjure encore par vous-même : car je « tremble quelquefois, je l'avoue ; mais « votre miséricorde me rassure, lorsque « je considère qu'après m'avoir tirée d'un « abîme de malheur, en me pardonnant « tant de péchés, il n'y a point d'appa- « rence que vous m'abandonniez pour « me laisser courir à ma perte. » Je vous prie, mon Père, de joindre, pour ce sujet, vos prières aux miennes.

Bien que les faveurs que j'ai dit avoir reçues de Dieu soient très-grandes, celles dont je vais parler me paroissent les surpasser encore par diverses raisons, et particulièrement à cause de la force qu'elles m'ont donnée, quoiqu'à les considérer chacune en particulier, elles soient toutes d'un tel prix qu'il ne faut point les comparer ensemble.

Après avoir entendu la messe, une veille de Pentecôte, m'étant retirée dans un lieu fort écarté, où j'allois prier souvent, je me mis à lire un traité fait par un Chartreux, sur le mystère de cette fête. Il traite des marques auxquelles ceux qui commencent à marcher dans le

le chemin de la vertu, qui s'y avancent et qui y font un grand progrès, peuvent connoître si le Saint-Esprit est avec eux; et ayant attentivement considéré ces trois états, il me sembla que, par la miséricorde de Dieu, il étoit avec moi. Je lui en rendis de grandes actions de graces, et, me souvenant d'avoir lu autrefois les mêmes choses dans ce livre, je vis que j'étois, en ce temps-là, bien éloignée de l'état où je me trouvois alors. Ainsi, je connus l'extrême obligation que j'avois à Dieu, et je me représentai le châtiment que mes péchés m'avoient fait mériter de recevoir dans l'enfer : je remerciai Dieu de tout mon cœur d'avoir opéré en moi un tel changement.

Comme j'étois dans ces pensées, je tombai dans un si grand ravissement, que mon ame n'étant pas capable de supporter, dans un corps mortel, l'excès d'une telle faveur, elle sembloit en vouloir sortir; car, ce ravissement étoit si différent des autres, que je ne savois du tout ni ce que je faisois, ni ce que je voulois; toutes les forces me manquant, et ne pouvant me soutenir, quoique je fusse assise, je m'appuyai contre la muraille : alors, je vis, au-dessus de ma

tête, une colombe plus grande qu'à l'ordinaire, et fort différente de celles d'ici-bas; car ses ailes, au lieu de plumes, n'étoient formées que de petites écailles tout éclatantes de lumière. J'entendis le bruit qu'elles faisoient; et après qu'elle eût volé à l'entour de moi durant l'espace d'un *Ave Maria*, mon ame, qui se trouvoit comme perdue dans l'étonnement que lui donnoit une vision si admirable, perdit de vue cette colombe.

Une faveur si merveilleuse me persuada que je devois me mettre l'esprit en repos, et ce ravissement, accompagné de tant de gloire continuant encore, la tranquillité et la joie succédèrent à mes appréhensions et à mes craintes. Mais je demeurai si interdite durant la plus grande partie des fêtes, que j'étois comme hors de moi-même; je ne voyois et n'entendois presque rien, et j'ai reconnu, depuis ce jour-là, que Dieu m'a élevée à un beaucoup plus haut degré d'amour pour lui, et a accru de beaucoup les vertus qu'il m'avoit données. Qu'il soit béni éternellement. Ainsi soit-il.

Une autre fois je vis sur la tête d'un Père de l'ordre de saint Dominique, la même colombe; mais il me sembla que

l'éclat des rayons de ses ailes s'étendoit beaucoup plus loin ; et il me fut dit que c'étoit parce que ce Religieux devoit attirer un grand nombre d'ames au service de Dieu.

Une autre fois je vis la sainte Vierge qui couvroit d'un manteau blanc le Père Présenté, Religieux de ce même ordre, dont j'ai déjà parlé. Elle me dit que c'étoit pour le récompenser de l'assistance que nous avions reçue de lui dans l'établissement de cette maison, et une marque du soin qu'elle prendroit de conserver son ame pure. Je ne puis douter qu'elle ne l'ait fait, car, étant mort peu d'années après, il passa tout ce temps dans une grande pénitence, une grande sainteté, et finit sa vie avec une grande joie de sortir de cet exil. Un Religieux qui se trouva à sa mort, m'a assuré qu'il avoit dit, un peu avant de rendre l'esprit, qu'il alloit tenir compagnie à saint Thomas. Il m'a depuis apparu diverses fois plein de gloire, et m'a dit des choses fort particulières. C'étoit un homme si appliqué à l'oraison, qu'encore que dans l'extrémité de sa maladie il tâchât de s'en distraire, à cause de sa foiblesse, il ne le pouvoit, tant ses ravissemens étoient

fréquens ; et il m'écrivit un peu auparavant pour me demander de quel remède il pourroit se servir dans ces rencontres, parce qu'il lui arrivoit, en achevant de dire la messe, de demeurer long-temps en cet état, sans pouvoir s'en empêcher. Mais enfin, Notre-Seigneur le récompensa des services qu'il lui avoit rendus avec tant de fidélité.

Quant au Recteur de la Compagnie de Jésus, dont j'ai souvent fait mention, j'ai vu quelque chose des graces extraordinaires que Notre-Seigneur lui faisoit, dont, pour ne pas m'étendre davantage, je ne parlerai point ici.

Etant une fois extrêmement touchée d'une grande persécution qu'on lui faisoit, je vis, en entendant sa messe, lorsqu'il leva la sainte hostie, Jésus-Christ m'y paroître crucifié, et me dire, entr'autres choses, pour les lui rapporter, quelques paroles de consolation, afin de le préparer à souffrir ce qui devoit encore arriver. Cela le consola et l'encouragea beaucoup, et les effets en confirmèrent la vérité.

J'ai vu des choses admirables des Religieux d'un certain ordre, qui me paroissoient, sans parler du reste, porter en

leurs mains dans le ciel des étendards blancs ; et comme j'ai une grande communication avec ceux de cet ordre, et que je reconnois que leur vie est conforme à ce que Notre-Seigneur m'a dit d'eux, j'ai une grande vénération pour cette sainte Compagnie.

Etant une nuit en oraison, Notre-Seigneur me représenta toutes les fautes de ma vie passée. Ma frayeur fut très-grande, parce qu'encore qu'il ne me parlât pas avec sévérité, cette vue me fit une si forte impression que je ne savois que devenir ; mais une seule de ces paroles nous profite plus que des journées entières que nous emploirions à pleurer notre misère, parce qu'elles portent avec elles un certain caractère de vérité qui nous convainc de telle sorte que nous ne savons que répondre. Ce divin Sauveur me représenta alors toutes mes vanités passées, et me dit : *Que je ne pouvois assez reconnoître l'obligation que je lui avois d'avoir bien voulu recevoir une volonté dont j'avois fait un mauvais usage.* Il me dit une autrefois : *de me souvenir du temps où il sembloit que je fisse gloire de ne pas lui rendre l'honneur qu'on lui doit ;* et une autre fois

il me commanda *de me remettre devant les yeux les graces qu'il m'avoit faites, lors même que je l'offensois davantage.* Il exposoit aussi à ma vue tous mes défauts, avec une telle évidence, que je ne savois où me mettre; et, comme le nombre en est si grand, cela arrive souvent. Ainsi, voulant me consoler dans l'oraison des fautes dont mon Confesseur me reprenoit, je m'y trouvois encore plus sévèrement traitée qu'il ne me traitoit.

Ce souvenir de mes péchés, que Dieu rappeloit à ma mémoire, me faisoit répandre quantité de larmes, dans la créance que je n'avois point encore commencé à le servir. Mais, au milieu de ma douleur, il me vint en la pensée qu'il vouloit peut-être me préparer par-là à recevoir quelque grande grace, parce qu'il en use d'ordinaire de la sorte, pour me faire connoître plus clairement combien je suis indigne qu'il m'en accorde. Un peu après, je tombai dans un tel ravissement, qu'il me sembloit que si mon ame n'avoit pas entièrement abandonné mon corps, au moins ne vivoit-elle plus en lui; et je vis alors la très-sainte humanité de Jésus-Christ, dans un excès

de majesté et de gloire où je ne l'avois point encore vue; car, je l'aperçus clairement et d'une manière admirable dans le sein de son Père éternel, sans pouvoir néanmoins dire de quelle sorte il y est. Il me parut seulement que, perdant toute connoissance de moi-même, je me trouvois devant cette suprême Divinité. Je demeurai si épouvantée, qu'il se passa quelques jours sans que je revinsse à moi. Il me sembloit que je continuois d'être sans cesse en la présence de ce Fils unique de Dieu; mais non pas comme la première fois; car, je connoissois bien que c'étoit seulement par l'impression qui en étoit demeurée si forte dans mon esprit, qu'encore que cela se fût passé très-promptement, la vue m'en étoit toujours présente, et ne me donnoit pas seulement beaucoup de consolation, mais elle m'étoit aussi très-utile.

J'ai eu trois autres fois une semblable vision, et c'est, à mon avis, la plus sublime de toutes celles dont Notre-Seigneur m'a favorisée, tant on en tire de grands avantages. Elle purifie tellement l'ame, qu'elle amortit presque toute la cupidité; c'est comme un grand feu qui

consume tous les vains désirs que l'on peut avoir en cette vie; et ainsi, quoique je n'en eusse plus alors pour les choses vaines, je connus beaucoup plus clairement que je n'avois pas encore eu le mépris que l'on doit avoir de toutes les grandeurs et les richesses d'ici-bas, pour n'aspirer qu'à la connoissance de l'éternelle vérité. Cela m'imprima un respect si extraordinaire pour Dieu, que tout ce que j'en puis dire, est qu'il est fort différent de celui que nous pouvons avoir par nous-mêmes, et que je ne pus voir sans un étrange étonnement, que l'on ait la hardiesse d'offenser une si puissante et si redoutable Majesté.

J'ai déjà dit, en parlant des effets de ces visions, que l'on retire de plus grands avantages des unes que des autres, et j'ai éprouvé que celles-ci en produisent de merveilleux; car, lorsque j'allois communier, me souvenant d'avoir vu cette suprême Majesté toute éclatante de gloire, et considérant qu'elle étoit toute entière dans la sainte hostie où Notre-Seigneur m'a souvent fait la faveur de le voir, les cheveux me dressoient à la tête, et je me trouvois toute anéantie. « O mon Sauveur et mon Dieu! si

« vous ne voiliez point votre grandeur
« dans cet adorable Sacrement, qui ose-
« roit si souvent s'en approcher, pour
« recevoir dans une ame impure celui
« qui est la pureté même ? Que les Anges
« et toutes les créatures vous louent à
« jamais, Seigneur, de ce que vous
« voulez bien vous accommoder ainsi à
« notre foiblesse, pour nous faire de si
« extrêmes faveurs, puisque si vous vous
« montriez à nous dans toute l'étendue
« de votre infini pouvoir, notre étonne-
« ment ne pourroit nous permettre d'ap-
« procher de vous. »

Il peut nous arriver en cela ce qui arriva à un laboureur, qui ayant trouvé un trésor qui le rendit beaucoup plus riche qu'il n'avoit osé l'espérer, ni même le souhaiter, conçut tant de tristesse et de chagrin que lui donna le soin de le garder et de ne savoir à quoi l'employer, qu'il en mourut. Que s'il n'eût trouvé que peu à peu, tantôt une partie de ce trésor et tantôt une autre, il se seroit estimé heureux, et ne lui auroit pas coûté la vie. « Mais vous, Seigneur, qui êtes « le trésor et la richesse des pauvres, « vous savez admirablement leur faire « sentir les effets de votre libéralité, en

« ne leur découvrant que peu à peu le « prix de ces graces sans prix, dont il « vous plaît de les enrichir. » Mon étonnement est si grand de voir un Dieu tout-puissant et infini, se cacher par un effet de son admirable sagesse, dans une chose aussi petite qu'est la sainte hostie, que je n'aurois jamais la hardiesse de m'en approcher s'il ne me la donnoit; et tout ce que je puis faire, est de m'empêcher de publier à haute voix de si grandes merveilles.

Quels doivent être les sentimens d'une misérable créature comme moi, coupable de tant de péchés, et qui a passé sa vie avec si peu de crainte de Dieu, de se trouver en la présence de sa souveraine Majesté, lorsque par une faveur si particulière il se rend visible à mon ame? Comment osai-je, avec une bouche qui a proféré tant de paroles qui l'ont offensé, toucher son corps glorieux qui est la pureté et la bonté même? et l'amour et la tendresse qu'il me témoigne ne doit-il pas rendre ma douleur de l'avoir si mal si servi, plus grande que l'appréhension du châtiment que méritent mes péchés?

Que dirai-je davantage sur le sujet de

ces deux visions dont je viens de parler? oserai-je, ô mon Sauveur, qui êtes toute ma gloire, assurer comme j'en suis presque tentée, que je vous ai témoigné en quelque manière ma fidélité et mon respect pour votre souveraine grandeur, par les sentimens si douloureux qu'elles me causèrent? Mais, hélas! que dis-je? j'écris ceci sans savoir ce que je fais, parce que je ne puis rappeler le souvenir de ces visions, sans me trouver toute troublée et comme hors de moi-même. J'aurois néanmoins raison de parler de la sorte, puisque j'aurois, mon Dieu, fait en cela quelque chose pour vous, si ces sentimens venoient de moi; au lieu que ne pouvant avoir seulement une bonne pensée, si vous ne me la donnez je ne puis rien m'en attribuer. Vous êtes l'offensé, Seigneur, et je suis le coupable.

Une fois lorsque j'allois communier, je vis des yeux de l'ame plus clairement que je ne l'aurois pu voir des yeux du corps, deux démons d'une figure horrible, qui enfermoient avec leurs cornes la gorge du prêtre, et je vis en même temps dans ses mains Jésus-Christ tout éclatant de la gloire dont j'ai parlé; ce qui me fit connoître que ce misérable

étoit en péché mortel. Quel spectacle, ô mon Sauveur ! de voir votre souveraine bonté au milieu de ces épouvantables figures, et votre divine présence remplir ces démons d'un tel effroi, qu'ils ne cherchoient qu'à s'enfuir si vous le leur eussiez permis. Je demeurai si troublée, que je ne sais comment j'eus la force de communier, parce qu'il me sembloit que si cette vision venoit de Dieu, il n'auroit pas permis que j'eusse connu le péché de ce prêtre. Mais Notre-Seigneur me dit *de prier pour lui, et qu'il avoit permis que je l'aie vu, pour m'apprendre quelle est la force des paroles de la consécration qui le rendent présent dans ce grand Sacrement, quelque méchant que soit le prêtre qui les profère, et nous obligent d'admirer l'extrême bonté qui le porte à se mettre ainsi pour l'amour de nous entre les mains de son ennemi.*

Cette vision me fit comprendre l'obligation qu'ont les Prêtres d'être plus vertueux que ceux qui ne sont pas honorés de ce sacré caractère ; quel horrible péché c'est de recevoir indignement cet adorable Sacrement ; que les démons règnent dans les ames qui sont en péché

mortel, et elle augmenta encore en moi la connoissance de ce que je dois à Dieu. Qu'il soit béni à jamais.

Il m'arriva une autre fois une chose qui m'épouvanta d'une étrange sorte. Il mourut sans confession au lieu où j'étois, une personne qui avoit, durant plusieurs années, fort mal vécu, mais qui ayant depuis deux ans toujours été malade, étoit changée en quelque sorte; et ainsi, je ne croyois pas qu'elle dût être damnée. Mais lorsqu'on l'ensevelissoit, je vis une grande multitude de démons qui prirent ce corps, qui s'en jouoient, et qui le tiroient deçà et delà avec de grands crocs. Lorsqu'on le portoit en terre avec les cérémonies accoutumées, je considérois en moi-même quelle est la bonté de Dieu, de n'avoir pas voulu déshonorer devant le monde cette personne, quoiqu'elle fût son ennemie; et ce que j'avois vu me rendit toute interdite. Je ne vis aucun démon durant l'office; mais quand on mit le corps dans la fosse, j'en aperçus une grande multitude qui y étoient pour le recevoir, et la frayeur que j'en eus fut telle, que je ne pus la dissimuler sans me faire beaucoup de violence. Je con-

sidérois en moi-même de quelle manière ces malheureux esprits traiteroient l'ame dont ils traitoient ainsi le corps ; et plût à Dieu que ceux qui sont en mauvais état pussent voir, comme je l'ai vu, une chose si épouvantable, puisqu'elle pourroit, à mon avis, servir à les convertir !

Je connus alors de plus en plus l'obligation que j'ai à Dieu de m'avoir délivrée des peines que j'avois si justement méritées. Ma frayeur continua jusqu'à ce que j'en eusse parlé à mon Confesseur. Je songeois en moi-même si ce n'étoit point une illusion du diable pour déshonorer cette personne, quoiqu'elle ne passât pas pour être trop bonne, et quand ce n'auroit pas été une illusion, je ne saurois m'en souvenir sans en être encore épouvantée.

Puisque je me suis engagée à parler de quelques visions touchant les morts, je rapporterai certaines choses que Dieu a voulu me faire voir de quelques ames ; mais j'en dirai peu, tant pour abréger, qu'à cause que cela n'étant pas nécessaire, il ne pourroit être fort utile.

Ayant appris la mort d'un père Provincial, qui l'avoit été de cette province, et l'étoit alors d'une autre, à qui j'avois

de l'obligation, j'en fus troublée, parce qu'encore qu'il fût vertueux, j'appréhendois pour son salut, à cause qu'il avoit, durant vingt ans, exercé cette charge, et que je crains toujours beaucoup pour ceux qui ont à répondre de la conduite des ames. Je courus à l'oratoire, et priai Notre-Seigneur que si j'avois en toute ma vie fait quelque bien, de le lui vouloir imputer, et de suppléer au reste par le mérite de sa passion, afin de tirer son ame du purgatoire.

Lorsque je demandois cela à Dieu avec une grande affection, il me sembla que je voyois à mon côté droit sortir cette ame du fond de la terre et monter au ciel avec une grande joie; et quoique ce Père fût fort âgé, il me parut sous la figure d'un homme qui n'avoit pas encore trente ans, et avec un visage resplendissant de lumière. Cette vision passa fort vîte; mais elle me consola de telle sorte, parce que je ne pouvois douter de la vérité de ce que j'avois vu, que je n'ai jamais su depuis être affligée de sa mort, comme l'étoient plusieurs autres personnes dont il étoit beaucoup aimé. Il n'y avoit pas alors quinze jours qu'il étoit mort, et je ne laissois pas de demander

des prières pour lui et d'en offrir aussi à Dieu ; mais non pas avec la même chaleur que si je n'eusse point vu ce que j'avois vu, parce que lorsqu'il a plu à Dieu de me faire connoître de semblables choses, il me paroît que de prier pour les ames qui sont dans la gloire, c'est comme vouloir donner l'aumône à un riche. Celui-ci finit ses jours en un lieu fort éloigné d'ici ; et j'appris depuis que sa mort a été accompagnée de tant de larmes, d'une si profonde humilité, et d'une telle connoissance de ses obligations envers Dieu, qu'elle édifia extrêmement tous ceux qui y assistèrent.

Une Religieuse de cette maison, grande servante de Dieu, étant morte il n'y avoit pas encore deux jours, et l'une de nos Sœurs à qui j'aidois à dire pour elle l'office des morts dans le cœur, étant à la moitié d'une leçon, je vis l'ame de cette bonne Religieuse sortir comme celle dont je viens de parler du fond de la terre, et s'en aller dans le ciel. Cette vision ne se passa pas dans mon imagination comme la précédente ; mais comme d'autres que j'ai rapportées, et qui sont égalcment assurées.

Une autre Religieuse de cette même

maison, âgée de dix-huit ou vingt ans, très-vertueuse, très-exacte dans ses devoirs, et qui étoit continuellement malade, étant aussi morte, je crus qu'ayant mené une vie si sainte, elle ne passeroit point par le purgatoire. Mais quatre heures après sa mort, assistant à l'office avant qu'on la portât en terre, je vis son ame, comme les autres dont j'ai parlé, sortir de la terre et aller au ciel.

Etant dans un collége de la compagnie de Jésus, et souffrant de grands travaux de corps et d'esprit, comme j'en souffre encore quelquefois, je me trouvois réduite à ne pouvoir, ce me sembloit, avoir seulement la moindre bonne pensée. Un Frère de cette maison mourut la même nuit, et je priois pour lui comme je pouvois; mais lorsque j'entendois une messe que l'on disoit aussi pour le repos de son ame, je me trouvois dans un fort grand recueillement, et je vis Notre-Seigneur le conduire dans le ciel avec beaucoup de gloire.

Un très-vertueux Religieux de notre Ordre étant malade, et me trouvant fort recueillie durant la messe, je le vis rendre l'esprit et monter dans le ciel sans entrer dans le purgatoire; et j'ai appris

depuis qu'il étoit mort à la même heure que j'avois eu cette vision. Sur quoi m'étonnant de ce qu'il n'avoit point passé par le purgatoire, il me fut dit que c'étoit parce qu'ayant exactement observé sa règle, il avoit joui de la grace accordée à l'Ordre par des bulles particulières, touchant les peines du purgatoire. Je ne sais pourquoi cela me fut dit, si ce n'est pour me faire connoître que pour tirer de l'avantage d'avoir embrassé une sainte profession, il ne suffit par de porter l'habit de religieux, mais qu'il faut que la vertu y réponde.

Je pourrois rapporter plusieurs visions semblables dont Dieu m'a favorisée; mais en voilà assez, et je me contenterai d'ajouter que je n'ai vu nulle de ces ames avoir été exemptes de passer par le purgatoire, sinon celles de ces deux Religieux dont je viens de parler, et du saint père Pierre d'Alcantara. Notre-Seigneur m'a fait aussi la faveur de voir les degrés de gloire que quelques-unes de ces ames possèdent dans le ciel, et dont la différence est fort grande.

CHAPITRE XXXIX.

La Sainte continue à parler des graces accordées par Dieu à ses prières. Qu'il ne faut pas mesurer son avancement spirituel par le temps qu'il y a que l'on s'occupe à l'oraison, mais par les effets. Qu'on doit adorer avec humilité la grace que Dieu fait à d'autres de s'avancer plus que nous. Le bref de Rome arrive pour fonder le monastère sans revenu. Admirables visions qu'eut la Sainte.

Une personne à qui j'avois beaucoup d'obligation, ayant presque entièrement perdu la vue, j'en fus si affligée que je priai Dieu avec ardeur de la lui rendre, et j'appréhendois extrêmement que mes péchés ne me rendissent indigne d'être exaucée. Alors, Notre-Seigneur m'apparut, comme il avoit fait autrefois, me montra la plaie de sa main gauche, et en tira, avec sa main droite, un clou dont elle étoit percée, et la chair qui y tenoit. Il est facile de juger combien grande étoit cette douleur, et de quelle sorte j'en étois touchée. Il me dit *que puisqu'il avoit bien voulu la souffrir pour*

l'amour de moi, je ne devois point douter qu'il ne m'accordât ce que je lui demanderois, étant assuré que je ne lui demanderois rien qui ne fût pour sa gloire, et qu'ayant plus fait pour moi que je n'avois désiré de lui, dans les temps même que je ne le servois pas encore, je pouvois m'assurer qu'il n'y auroit rien qu'il ne m'accordât maintenant qu'il savoit que je l'aimois. A peine huit jours étoient passés, que cette personne recouvra entièrement la vue, et mon Confesseur eut connoissance de tout ce que je viens de rapporter. Il peut se faire que cette guérison n'ait pas été un effet de mes prières, et ne doit point leur être attribuée ; mais cette vision ne laissa pas de me faire croire avec certitude que c'étoit une grace que Notre-Seigneur m'avoit faite, et je l'en remerciai de tout mon cœur.

Une autre personne étant très-malade d'un mal que je ne spécifie point ici, parce que je n'y connoissois rien, et qui lui causa, durant deux mois, des douleurs si insupportables, qu'elle se déchiroit elle-même, le père Recteur dont j'ai parlé, et qui me confessoit alors, en eut tant de compassion, qu'il me commanda

d'aller la voir, et je le pouvois à cause qu'elle m'étoit parente. J'y fus donc, et je demeurai si touchée de la voir en cet état, que je demandai instamment à Dieu de vouloir lui rendre la santé. En quoi je ne pus douter qu'il ne m'eût exaucée, puisque, dès le lendemain, elle ne sentit plus aucune douleur.

Une personne de qui j'avois reçu de très-bons offices, s'étant résolue de faire une chose fort contraire au service de Dieu, et qui lui auroit été très-préjudiciable à elle-même, j'en fus d'autant plus affligée que je n'y voyois point de remède. J'eus recours à Dieu, je le priai, avec grande instance, d'y en vouloir apporter, et je me retirai dans un ermitage de ce monastère, fort reculé des autres, où il y avoit une image de Jésus-Christ attaché à la colonne. Là, lui demandant avec ardeur de m'accorder cette grace, j'entendis une voix fort douce, mais qui n'étoit pas distincte, et qui dura peu. Je fus d'abord fort effrayée, et je me trouvai aussitôt après dans un tel repos et une telle joie, que je ne pouvois assez admirer qu'une voix, que j'étois assurée d'avoir ouïe de mes oreilles corporelles, mais sans pouvoir en enten-

dre une seule parole, eût été capable de produire en moi un si grand effet. Je connus par-là que ma prière étoit exaucée, et ainsi, je fus délivrée de la peine que me donnoit cette affaire. Elle fut rompue sur le point qu'elle passoit pour faite, et j'en rendis compte à mes Confesseurs; car alors j'en avois deux, tous deux fort savans et grands serviteurs de Dieu.

Une personne qui étoit résolue à servir Dieu fidellement, et qui, durant quelque temps qu'elle s'étoit appliquée à l'oraison, avoit reçu de grandes graces, la quitta par de certaines occasions dont elle ne travailloit point à se dégager, quoiqu'elles fussent fort périlleuses. J'en fus très-affligée, parce que je l'aimois beaucoup et lui avois de obligations particulières. Je demandai à Dieu, durant plus d'un mois, de vouloir remettre cette ame dans le chemin où je l'avois vue; et, étant un jour en oraison, je vis un diable auprès de moi, qui déchiroit, avec grand dépit, des papiers qu'il avoit entre les mains. Je jugeai par-là que Dieu m'avoit accordé ma demande, et j'en eus une extrême joie. L'effet fit voir que je ne me trompois pas; car, j'appris ensuite

que cet homme, après s'être confessé avec beaucoup de contrition, s'étoit converti véritablement à Dieu, et j'espère de son infinie bonté qu'il lui fera la grace de s'avancer toujours de plus en plus dans son service. Qu'il soit béni à jamais. Ainsi soit-il.

Les graces que Dieu m'a faites de délivrer, à ma prière, des ames des péchés où elles étoient engagées, d'en faire avancer d'autres dans le chemin de la perfection, d'en tirer du purgatoire, et les autres faveurs signalées que j'ai reçues de lui sont en si grand nombre, que je n'aurois jamais fait et ennuierois ceux qui liront ceci, si je les rapportois toutes. Elles ont été encore plus grandes à l'égard du salut des ames, que dans la guérison des corps, et c'est une chose si connue, que plusieurs personnes peuvent en rendre témoignage. Cèla n'arrivoit jamais sans que j'en eusse beaucoup de scrupule, parce qu'encore qu'il soit certain que la seule bonté de Dieu en étoit la principale cause, je ne pouvois m'empêcher de croire qu'il accordoit ces faveurs à mes prières. Mais maintenant tant de personnes en sont persuadées comme moi, que cela ne me donne plus de

peine ; et, dans la confusion que j'ai de voir que sa divine Majesté me rend, de plus en plus, redevable envers elle, je la loue, mon désir de la servir s'augmente, et mon amour redouble. Mais ce qui m'étonne le plus, c'est que lorsque je veux demander à Dieu des choses qui ne me seroient pas avantageuses, il m'est impossible, quelque violence que je me fasse, de le prier que très-foiblement et très-lâchement ; et qu'au contraire, celles qui lui sont agréables et que je puis lui demander avec instance, sans craindre de l'importuner, se présentent à moi comme d'elles-mêmes, sans qu'il soit besoin que je travaille pour m'en souvenir. La différence qui se rencontre entre ces deux manières de demander est si grande, que je ne sais comment l'exprimer. Car, quand je demande les unes, quoiqu'elles me touchent beaucoup et que j'y emploie tous mes efforts, ce n'est point avec ferveur, mais comme une personne qui, ayant la langue liée, ne peut parler, encore qu'elle le désire, ou qui parle de telle sorte qu'elle connoît bien qu'on ne l'entend pas : au lieu que, dans les autres, on parle si nettement que l'on n'a point

de

de peine à juger que l'on est entendu de celui à qui l'on parle. L'une de ces manières peut se comparer à l'oraison vocale, et l'autre, à cette contemplation si élevée, dans laquelle Dieu fait connoître qu'il nous entend et qu'il prend plaisir à nous accorder ce que nous lui demandons. Qu'il soit béni éternellement, lui, qui me donne tant, et à qui je donne si peu. « Car, que vous donne, Seigneur, « une personne qui ne renonce pas à « tout pour l'amour de vous? et ne suis-« je pas infiniment éloignée de l'avoir « fait? Quand je n'aurois point d'autre « raison de haïr la vie, celle-là seule « suffiroit, puisque je m'acquitte si mal « de ce que je vous dois. Je ne vois en « moi qu'imperfection; je n'y vois que « lâcheté pour votre service; et je vou-« drois quelquefois avoir perdu le senti-« ment, afin de ne point connoître jus-« qu'à quel excès va ma misère. Vous « seul êtes capable, Seigneur, d'y appor-« ter le remède, et je vous conjure de « ne pas me refuser cette grace. »

Lorsque j'étois chez cette dame dont j'ai parlé, j'avois besoin de me tenir continuellement sur mes gardes, pour remarquer la vanité qui se rencontre dans

toutes les choses de cette vie, parce que l'estime que l'on témoignoit avoir pour moi, et les louanges que l'on me donnoit, m'étoient de grands sujets de complaisance, si je me fusse seulement regardée moi-même. Mais je considérois celui dont la vue, qui ne peut être trompée, pénètre la vérité de toutes choses, et je le priois de me soutenir de sa main toute-puissante. Cela me fait souvenir des peines que ceux à qui Dieu fait connoître la vérité souffrent à traiter des choses d'ici-bas, dans lesquelles elle est si cachée. Lui-même me l'a dit, ainsi que la plupart de ce que j'écris et que j'ai appris de ce divin maître. Sur quoi il faut remarquer que, toutes les fois que je dis : J'entendis cela, ou, Notre-Seigneur me dit ceci, je ferois un très-grand scrupule d'y ajouter ou d'en retrancher une seule syllabe. Mais, lorsque je ne me souviens pas précisément de ce qu'il m'a dit, je parle comme de moi-même, parce qu'il peut y avoir quelque chose du mien; quoique dans la vérité il n'y a rien de bon que je doive appeler mien, puisque j'en suis redevable à la seule bonté de Dieu, sans l'avoir pu mériter : j'appelle donc mien ce qui ne m'a pas été révélé

Hélas ! il n'arrive que trop souvent, dans les choses spirituelles aussi bien que dans les temporelles, que nous en jugeons selon notre peu de lumières, et tout au contraire de la vérité, et qu'ainsi nous mesurons notre avancement spirituel par le temps qu'il y a que nous nous occupons à l'oraison, comme si nous voulions renfermer dans certaines bornes le pouvoir et la libéralité de celui qui peut répandre ses faveurs en la manière qu'il lui plaît, et faire faire, en six mois, à une ame plus de progrès dans la vertu, qu'à une autre en plusieurs années. J'en ai vu des preuves en tant de personnes, que je ne comprends pas comment on peut en douter. Ceux qui ont reçu de Dieu le don du discernement des esprits et une humilité véritable, n'ont pas de peine à le connoître, parce qu'ils jugent de cet avancement des ames, par les effets, par leur résolution de servir Dieu, et par leur amour pour lui, qui peuvent, comme je l'ai dit, leur faire faire plus de chemin en six mois, qu'à d'autres en vingt années, cela dépendant de sa pure volonté et des bonnes dispositions qu'il leur donne. Ainsi, je vois venir dans ce monastère des jeunes filles de qua-

lité, qui, étant appelées de Dieu, n'ont pas plutôt été éclairées de sa lumière, et touchées de son amour, que, sans différer davantage, elles ont tout abandonné pour s'enfermer pour toujours dans une maison sans revenu, que l'on peut considérer comme une étroite prison; qu'elles ont méprisé leur vie pour l'amour de cet Epoux éternel, dont elles savent qu'elles sont aimées; qu'elles ont renoncé à leur propre volonté; et qu'enfin elles lui ont sacrifié toutes choses. Quelle confusion n'ai-je point, mon Dieu, quand je pense à l'extrême avantage qu'elles ont sur moi de s'être plus avancées en trois mois, et quelqu'une même en trois jours, que je n'ai fait depuis plusieurs années que j'ai commencé de m'exercer à l'oraison, quoique, encore que vous les ayez si libéralement récompensées de leur fidélité pour vous, vous m'ayez fait plus de graces qu'à elles? Et comment pourroient-elles donc avoir regret d'avoir tout abandonné pour ne penser qu'à vous servir et à vous plaire?

Je désirerois que nous nous missions devant les yeux le nombre des années qui se sont passées depuis le jour de notre profession, et le temps qu'il y a

que quelques-unes de nous s'exercent à l'oraison; non pour inquiéter celles qui y ont fait en peu de temps un grand progrès, en les obligeant de retourner en arrière, pour ne pas avancer plus que nous, ni prétendre que ces ames, que les faveurs qu'elles reçoivent de Dieu font voler comme des aigles, n'aillent pas plus vîte qu'un petit oiseau qui auroit les pieds liés. Mais je voudrois qu'en adorant avec humilité la manière dont Dieu les conduit, nous les vissions aller à tire-d'aile, où leur amour les emporte, sans craindre que celui qui leur fait tant de graces les laisse tomber dans le précipice. La confiance que leur donnent les vérités que la foi leur fait connoître les soutient; et comment, n'ayant pas cette même confiance, prétendrions-nous de pouvoir les suivre, et de comparer notre foiblesse à leur force? On ne peut, sans se tromper, se flatter de cette pensée. Il faudroit, pour juger d'un état si élevé que celui où il a plu à Dieu de les mettre, avoir un aussi grand zèle pour son service, et un aussi grand amour que celui dont elles brûlent pour lui. Nous devons nous humilier, au lieu de les condamner, et considérer que, tant s'en faut que

leur avantage nous porte du préjudice, c'est, au contraire, une occasion que Dieu nous présente pour reconnoître nos défauts, en considérant combien des ames à qui il fait tant de graces, sont plus que nous attachées à lui, et plus détachées de l'affection de toutes les choses du monde.

Comme il n'y a qu'un violent amour de Dieu qui soit capable de nous faire tout abandonner pour nous consacrer entièrement à son service, et que l'oraison dont je viens de parler produit cet effet, j'en préférerois une de cette sorte, quoiqu'elle durât fort peu, à celles de plusieurs années, qui ne nous portent à faire pour lui que des actions si peu considérables, que, quand même elles seroient en grand nombre, on ne pourroit les comparer qu'à des pailles qu'un petit oiseau emporte, et que l'on doit aussi avoir honte de considérer et de leur donner, comme font quelques-uns, le nom de mortifications. Hélas! je suis de ce nombre, puisque j'oublie à tout moment les faveurs que j'ai reçues de Dieu. Je sais néanmoins que sa bonté est si grande, qu'il compte pour beaucoup le bien que sa grace me fait faire; mais je voudrois

que la connoissance de mon néant m'empêchât d'en porter un semblable jugement, et me fît même ignorer que j'y aie part. « Pardonnez-moi, s'il vous plaît, « Seigneur, et ne m'imputez pas à péché « que je me console un peu par-là de la « douleur de ne pas vous servir en des « occasions importantes, dans lesquelles « il ne faut point de meilleure preuve de « mon incapacité que de voir que de si « petites tiennent lieu de quelque chose « dans mon esprit. Que les personnes qui « vous rendent des services considérables « sont heureuses ! Si, pour leur ressem- « bler, il suffisoit de le désirer avec ardeur « et de leur porter envie, je marcherois « sur leurs pas ; mais je suis inutile à « tout. Ayez compassion de moi, mon « Sauveur ; et, puisque vous m'aimez « tant, rendez-moi propre à des actions « qui puissent vous être agréables. »

En ce même temps le bref de Rome pour établir notre monastère sans revenu étant arrivé, on l'acheva ; et lorsque dans la joie que j'en eus, je pensois aux travaux que j'ai soufferts pour ce sujet, et remercioix Dieu de la grace qu'il m'avoit faite de daigner en cela se servir de moi, je me remis devant les yeux

tout ce qui s'étoit passé dans cette affaire; et trouvai que ce que je paroissois y avoir fait de bien, étoit mêlé de beaucoup d'imperfection par mon peu de courage et mon peu de foi; car, jusqu'à cette heure que je la vois entièrement terminée, quoique Notre-Seigneur m'eût dit que cela seroit, et qu'ainsi je n'en pusse douter, je ne l'avois jamais cru avec une certitude pleine et entière, et je ne sais comment allier ces deux contraires de tenir une chose impossible, et de s'assurer en même temps qu'elle réussira. Mais considérant que tout ce qu'il y avoit eu en cela de bon venoit de Dieu, et que tout ce qu'il y avoit eu de mal venoit de moi, je n'y pensai pas davantage, et je serai bien aise de ne m'en souvenir jamais, afin que tant de fautes que j'ai commises, ne soient pas comme autant de pierres d'achoppement qui m'en fassent commettre de nouvelles. Beni soit celui qui tire quand il lui plaît du bien de tout.

Je reviens à ce que je disois, qu'il est dangereux de compter les années qu'il y a que l'on s'occupe à l'oraison, parce qu'encore que l'on soit humble, il y a toujours sujet de craindre que l'on ne se

flatte de la créance d'avoir mérité quelque chose. Ce n'est pas que je veuille dire que l'on n'ait rien mérité, et que l'on n'en soit bien récompensé ; mais quelque spirituel qu'il soit, quiconque s'imaginera que plusieurs années d'oraison lui ont fait mériter les faveurs dont j'ai parlé, je tiens pour certain qu'il n'arrivera point au comble de la perfection. Ne lui suffit-il pas de s'être rendu digne que Dieu le tienne par la main pour l'empêcher de tomber dans les péchés qu'il commettoit avant qu'il se fût appliqué à faire oraison, sans vouloir, comme je l'ai dit, lui faire un procès pour le payer de ce qu'il prétend lui être dû ? Il peut se faire que cela n'est pas incompatible avec une grande humilité ; mais j'avoue ne le pas comprendre, et ne pouvoir, au contraire, le considérer que comme une grande hardiesse, parce qu'encore que j'aie peu d'humilité, je n'ai jamais osé en venir là ; mais c'est peut-être à cause que je n'ai rendu à Dieu aucun service, et que si je lui en avois rendu, j'aurois cru possible, plus que nulle autre, en devoir être payée.

Je ne dis pas aussi qu'une ame ne s'avance, et que Dieu ne lui accorde

des faveurs, si son oraison a été humble ; je dis seulement qu'elle ne doit point se souvenir du nombre des années qu'il y a qu'elle s'y exerce, puisque tout ce que nous pouvons faire pour Dieu est plutôt digne d'horreur que d'estime, en comparaison de la moindre des gouttes du sang qu'il a répandu pour nous sur la croix, et que, plus nous le servons, plus nous lui sommes redevables. Quelle folie peut égaler celle d'entrer en compte avec lui, puisque sa libéralité est si grande, que pour une obole que nous lui donnons il nous paye mille ducats ? Laissons-là, je vous prie, ce calcul qu'il n'appartient qu'à lui de faire ; les comparaisons sont odieuses, même dans les choses d'ici-bas ; et à combien plus forte raison dans celles dont lui seul peut-être juge ? ne l'a-t-il pas assez fait connoître par cette parabole de l'Evangile, qui nous apprend qu'il traite de la même sorte ceux qui sont venus à la dernière heure, que ceux qui ont travaillé dès le matin et porté le poids de la plus grande chaleur du jour ?

J'ai écrit ces trois feuillets en tant de jours différens et de diverses reprises, à cause de mon peu de loisir, que j'ai

perdu la suite de ce que j'avois commencé à dire de cette vision. Il me sembla qu'étant seule dans une vaste campagne, je me trouvai environnée d'une grande multitude de gens armés de lances, d'épées, de poignards, et quelques-uns d'estocs fort larges, sans que je pusse ni m'enfuir pour éviter la mort qu'ils se préparoient à me donner, ni espérer aucun secours; qu'alors ne sachant que devenir, je levai les yeux vers le ciel et vis Jésus-Christ élevé bien haut dans l'air au-dessus de moi, qui me tendoit la main et me rassuroit de telle sorte, que je ne pouvois plus rien appréhender. Encore que cette vision paroisse d'abord assez inutile, elle me fut très-avantageuse, en ce qu'elle me fit connoître ce qui me devoit arriver. Car, m'étant ensuite presque vue en cet état, ce me fut une image de ce qui se passe dans le monde où tout semble être armé contre mon ame, puisque sans parler de ceux qui ne sont pas fidelles à Dieu, ni des honneurs, des biens, des plaisirs et autres choses semblables, qui sont comme autant de pièges où l'on ne peut éviter de tomber si l'on ne se tient extrêmement sur ses gardes, nous avons sujet de crain-

dre du côté de nos parens et de nos amis, et ce qui est encore beaucoup plus étrange, des personnes même de piété, comme je l'ai éprouvé, m'étant trouvée par eux en tel état, quoiqu'ils ne crussent pas mal faire, que je ne savois comment m'en défendre, ni que devenir.

Que si je rapportois en particulier tout ce que j'endurai, quelle horreur, mon Dieu, cela ne devroit-il point donner du monde, puisque tous les travaux que j'ai déjà dit avoir soufferts, n'étoient point comparables à cette dernière persécution? Elle me réduisit en tel état, que je n'y trouvois point d'autre remède que d'appeler Dieu à mon secours, en me souvenant de la vision dont je viens de parler, qui m'avoit fait connoître que devant me défier de tout ce qui est dans le monde, je ne pouvois en espérer que de lui, qui est le seul immuable et toujours le même. Il me fit bien voir que j'avois raison; car, il suscitoit de temps en temps quelqu'un, qui en la manière qu'il me l'avoit montré dans cette vision, venoit comme de sa part me donner la main pour m'aider, me soutenir, et me fortifier dans la résolution de ne m'appuyer sur aucune créature, et de ne penser qu'à employer

pour le servir ce peu de vertu qu'il lui a plu de me donner. Qu'il soit béni éternellement.

Etant un jour si troublée et dans une telle inquiétude, qu'au lieu de me trouver dans mon détachement ordinaire, je ne pouvois me recueillir; il me vint durant ce combat qui se passoit en moi-même mille pensées extravagantes; et dans cet obscurcissement de mon esprit, j'appréhendois que les faveurs que j'avois reçues de Dieu ne fussent des illusions. Lorsque j'étois en cette peine, Notre-Seigneur me dit: *de ne me point affliger, que je devois connoître par là combien grand seroit mon malheur s'il s'éloignoit de moi, et que nous ne pouvons être en assurance, tant que nous vivons dans un corps mortel.* Ces paroles me firent voir qu'heureux sont les combats qui font mériter de si grandes récompenses, que ce divin Sauveur a compassion de nous dans tant de périls où nous nous trouvons exposés durant cette vie, et qu'il ne manque jamais de m'assister; mais qu'il veut que je fasse de mon côté tout ce qui peut dépendre de moi.

Notre-Seigneur me parla dans cet entretien avec une si extrême bonté, tant

de douceur et tant de tendresse, que je n'entreprends pas de le rapporter. Il me dit aussi quelquefois ces propres mots : *vous êtes à moi, et je suis à vous :* et je lui dis presque toujours avec vérité, ce me semble : « C'est de vous seul, mon « Dieu, et non pas de moi que je me « soucie. » Mais lorsque je me représente quel est mon néant, des faveurs aussi extraordinaires que celles dont je viens de parler me donnent tant de confusion, que comme je l'ai déjà remarqué et le dis quelquefois à mon Confesseur, il me paroît que l'on a besoin, en les recevant, de plus de force que pour souffrir les plus grands travaux. Si j'ai fait quelque chose de bon, je l'oublie alors ; il ne se présente à moi que le souvenir de mes péchés ; mon esprit n'agit plus, et il me semble seulement que tout ce qui se passe en cela est surnaturel.

Il me prenoit quelquefois un si violent désir de communier, que nulles paroles ne sont capables de l'exprimer. Ainsi, un jour qu'il tomboit une pluie si extraordinaire, que l'eau avoit comme assiégé la maison, n'ayant pas laissé de sortir, je me trouvois tellement hors de moi-même, que quand on m'auroit porté le

poignard à la gorge, l'appréhension de la mort n'auroit pu m'empêcher de passer outre. Je ne fus pas plutôt dans l'Eglise que j'entrai dans un grand ravissement. Il me sembla que je vis les cieux ouverts, non-seulement comme autrefois par une petite ouverture, mais par une fort grande, et qu'en même temps j'aperçus le trône dont j'ai parlé à votre Révérence, et au-dessus de ce trône encore un autre, où par une connoissance que je ne puis expliquer, je compris que Dieu y étoit, quoique je ne le visse point. Ce trône étoit soutenu par des animaux, et je m'imaginai que c'étoient les Evangélistes; mais je ne pus voir ni comment il étoit fait, ni qui étoit assis dessus. J'aperçus seulement une grande multitude d'Anges, qui me parurent incomparablement plus beaux que ceux que j'avois auparavant vus dans le ciel; et je crus que c'étoient des Chérubins et des Séraphins, parce que leur gloire, comme je l'ai dit, est fort différente de celle des autres, et qu'ils paroissoient tous enflammés. Je me sentis moi-même remplie d'une telle gloire, qu'on ne sauroit ni la représenter ni se la figurer, à moins que de l'avoir éprouvée, et

je connus bien, quoique sans rien voir, que tout ce que l'on sauroit souhaiter se rencontroit là. Il me fut dit, je ne sais par qui, qu'il me seroit impossible d'y rien comprendre, et que tout le reste lui étant comparé étoit moins que rien; et il est vrai que je n'ai pu voir depuis qu'avec étonnement et confusion, que l'on soit capable de s'arrêter et encore moins de s'affectionner à quelque chose de créé, le monde ne me paroissant qu'une fourmilière. J'entendis la messe, je communiai, et je ne saurois dire comment je fus durant ce temps. Il me sembla si court, que je fus surprise de voir quand l'horloge sonna, qu'il avoit duré deux heures. Je n'ai su depuis trop admirer, que me trouvant si proche de ce feu, qui ne peut procéder que d'un véritable amour de Dieu, il m'est impossible, quelques efforts que je fasse, d'en tirer une seule étincelle, si lui-même ne me fait cette grace; et ce feu merveilleux consume de telle sorte le vieil homme avec toutes ses imperfections et ses misères, qu'il semble, comme je l'ai lu du phénix, qu'il renaît de ses cendres un nouvel homme, tant l'ame change de désirs et acquiert une telle force, que ne

paroissant plus la même, elle commence à marcher dans le chemin du ciel avec une pureté toute nouvelle. Je prie sa divine Majesté que cela se trouve véritable en moi, et que je profite de ces paroles qu'elle me dit : *Vous avez vu la différence qui se trouve entre les choses du ciel et celles de la terre : ne l'oubliez jamais, et efforcez-vous de plus en plus d'être meilleure.*

Etant une fois dans le même doute, dont j'ai parlé, si ces visions venoient de Dieu, Notre-Seigneur m'apparut, et me dit d'un ton de voix fort sévère : *enfans des hommes, jusqu'à quand aurez-vous le cœur endurci?* Il ajouta : *que si après m'être bien examinée, je trouvois que je m'étois entièrement donnée à lui, je ne devois point appréhender qu'il m'abandonnât.* Cette exclamation par laquelle il avoit commencé à me parler, m'ayant extrêmement touchée, il me dit avec beaucoup de douceur et de bonté, *de ne me point affliger ; qu'il savoit qu'il n'y avoit rien que je ne fusse disposée à faire pour son service, et qu'il m'accorderoit tout ce que je lui demanderois ; que je n'avois qu'à considérer que mon amour pour lui augmentoit toujours,*

pour connoître que cela ne pouvoit venir du démon ; que je ne devois pas croire qu'il donnât tant de puissance sur ses serviteurs à ces esprits de ténèbres, ni que je tinsse d'eux la lumière dont mon esprit étoit éclairé, et la tranquillité dont je jouissois ; mais que tant de personnes considérables m'ayant assurée que ces faveurs venoient de Dieu, j'étois obligée de les croire.

Récitant un jour le symbole de saint Athanase, qui commence par ces mots : *quicumque vult salvus esse :* Notre-Seigneur me fit comprendre en quelle manière un seul Dieu est en trois personnes, et me le fit voir si clairement, que je n'en fus pas moins étonnée que consolée. Cela me servit beaucoup pour mieux connoître sa grandeur et ses merveilles ; et lorsque je pense à ce mystère ou que j'en entends parler, il me semble que je conçois bien la manière dont cela se fait, et j'en ai une grande joie.

Un jour de l'Assomption de la très-sainte Vierge, Dieu me fit la faveur dans un ravissement de me représenter sa glorieuse entrée dans le ciel, avec quelle joie et quelle solennité elle y avoit été reçue, et la place qu'elle y tient : mais

de pouvoir exprimer cela en particulier c'est ce qui m'est impossible. Tout ce que j'en puis dire, est que la vue d'une telle gloire en répandit une dans mon ame qui opéra de grands effets, et augmenta avec mon désir de souffrir de grands travaux, ma passion pour le service de cette Reine des Anges, que l'on ne peut trop révérer.

Etant dans l'Eglise d'un collége de la compagnie de JÉSUS, je vis deux fois un fort riche dais paroître sur la tête des Religieux lorsqu'ils communioient, et je ne le voyois point sur celle des autres.



CHAPITRE XL.

Suite des admirables visions et révélations dont Dieu favorise la Sainte, et sentimens qu'elle avoit dans ces occasions.

UN jour faisant oraison, je me trouvai dans un tel plaisir et une telle joie, que me reconnoissant indigne d'une si grande faveur, je me représentai le lieu que Dieu m'avoit fait voir autrefois, que j'avois mérité par mes péchés d'avoir dans l'enfer, et qui ne s'est jamais depuis

effacé de ma mémoire. Cette pensée me fit une impression incroyable, et j'entrai ensuite dans un plus grand ravissement, que je ne le saurois exprimer. Il me sembla que j'étois comme abîmée dans cette suprême Majesté que j'avois vu autrefois, et qu'elle me fit connoître une vérité qui enferme toutes les autres. Je ne saurois dire comment cela se fit; car je ne vis personne. J'entendis seulement que l'on me parloit et que c'étoit la vérité même qui me disoit : *la faveur que je vous fais maintenant est l'une des plus grandes dont vous m'êtes redevable, parce que tous les malheurs qui arrivent dans le monde viennent de ce que l'on n'y connoît que confusément les vérités de l'Ecriture, qui jusqu'au moindre iota ne manqueront pas de s'accomplir.* Et sur ce qu'il me sembla que j'avois toujours cru cela, et que l'on ne peut être fidelle sans le croire, il me fut encore dit : *Ah! ma fille, qu'il y en a peu qui m'aiment véritablement, et s'ils m'aimoient autant qu'ils doivent, je ne leur cacherois pas mes secrets. Mais, savez-vous ce que c'est qu'aimer véritablement? c'est de croire que tout ce qui ne m'est pas agréable n'est que men-*

songe. Que si vous ne le comprenez pas à cette heure, vous le connoîtrez clairement un jour par l'avantage que vous recevrez d'en être bien persuadée.

Les effets m'ont confirmé la vérité de ces paroles ; et je ne saurois trop en rendre graces à Dieu. Car, depuis ce temps, tout ce qui n'a point de rapport à son service, me paroît si évidemment n'être que vanité et que mensonge, que je ne puis exprimer jusqu'à quel point il me semble digne de mépris ; et quelle est ma compassion de ceux qui ignorent cette vérité. J'en ai tiré d'autres avantages dont il y en a que je dirai, et d'autres que je ne saurois dire. Notre-Seigneur me dit aussi une certaine parole très-favorable, et je ne sais non plus comment cela se passa, car je ne vis rien ; mais elle fit d'une manière inexplicable un tel effet dans mon ame et me donna tant de force, que je me trouvai dans une ferme résolution de n'épargner aucun travail pour accomplir de tout mon pouvoir jusqu'aux moindre choses de ce que l'Ecriture nous ordonne, et il me semble qu'il n'y a rien au monde que je ne sois prête de faire pour n'y pas manquer.

Une véritable connoissance de cette divine vérité qui me fut représentée, sans savoir de quelle manière, fit une si forte impression dans mon ame, qu'elle me donna un nouveau respect pour Dieu, par une vue si claire de sa Majesté et de son pouvoir, qu'elle ne se peut exprimer, et que l'on comprend seulement que c'est une chose merveilleuse. Je demeurai dans un grand désir de ne plus parler que de ces vérités si élevées au-dessus de ce qui se passe dans le monde pour des vérités : je commençai à souffrir avec peine de continuer à vivre ici-bas, quoique je m'estimasse heureuse de goûter avec humilité et un sentiment plein de tendresse la douceur des faveurs que Dieu me faisoit ; et quelques extraordinaires qu'elles fussent, je ne pouvois être touchée de la moindre crainte qu'il entrât de l'illusion. Je ne vis rien ; mais je compris le grand bien que c'est de ne faire cas que de ce qui nous peut approcher de Dieu, et de ce que c'est de marcher en vérité en présence de la vérité que Dieu me fit connoître être lui-même.

J'ai appris tout ce que j'ai rapporté jusqu'ici, tantôt par des paroles que j'ai

distinctement entendues, et d'autres fois d'une manière inexplicable, qui sans que l'on me parlât, me faisoit comprendre les choses plus clairement que si on me les eût dites de vive voix ; et j'ai connu de beaucoup plus grandes vérités touchant cette vérité, que je n'aurois pu en être instruite par plusieurs personnes très-savantes, puisqu'elles n'auroient su me les imprimer de telle sorte dans l'esprit, ni me faire connoître si évidemment quelle est la vanité du monde. J'appris par ces divines instructions que cette vérité dont je parle est la vérité même ; qu'elle est sans commencement et sans fin ; que toutes les autres vérités en procèdent comme de leur source, toutes les autres grandeurs comme de leur origine, et tous les autres amours comme de leur souverain principe. Sur quoi, tout ce que j'en dis ici, n'est qu'obscurité en comparaison de la clarté et de la lumière avec laquelle Dieu me le fit voir. On peut juger par là quelle est la puissance de cette suprême Majesté qui opère de si grands effets dans les ames, et les enrichit presque en un moment par une telle effusion de ses graces.

« O grandeur infinie, ô suprême Ma-
« jesté, ô Dieu tout-puissant, à quoi
« pensez-vous ? à quoi pensez-vous, mon
« Sauveur, lorsque vous me comblez de
« tant de faveurs ? Avez-vous oublié que
« j'ai été un déluge de vanité et un
« abîme de mensonge ; et cela purement
« par ma faute, puisque vous m'aviez
« donné par mon naturel tant d'aversion
« pour le mensonge ? Comment donc,
« Seigneur, avez-vous pu accorder tant
« de graces à une personne qui s'en étoit
« rendue si indigne ? »

Récitant un jour l'office dans le chœur avec les autres Religieuses, je me trouvois dans un grand recueillement, et il me sembla que mon ame étoit toute entière comme un clair miroir, et que Jésus-Christ Notre-Seigneur n'étoit pas seulement au milieu d'elle comme dans son centre, tel que j'ai coutume de le voir, mais aussi en chacune de ses parties, et que toutes ces mêmes parties étoient aussi imprimées en lui par une communication pleine d'amour et de tendresse que je ne saurois exprimer. Ce que j'en puis dire est que cette vision me fut très-avantageuse, et me l'est encore toutes les fois que je m'en souviens, principalement

principalement après la communion. On m'y fit entendre que commettre un péché mortel est couvrir ce miroir d'un obscur nuage qui empêche de voir Notre-Seigneur, quoiqu'il soit toujours présent et le conservateur de notre être; et que tomber dans l'hérésie n'est pas seulement obscurcir ce miroir par un nuage, c'est le casser et le mettre en pièces. Mais il y a tant de différence entre avoir vu cela et le rapporter, que l'on ne doit pas s'étonner que je l'explique si mal. J'en ai tiré un grand profit, quoique je ne puisse me souvenir sans douleur que mes offenses m'ont tant de fois empêchée de voir mon Sauveur par ces nuages dont ils ont obscurci mon ame.

Cette vision peut apprendre à des personnes de recueillement, l'avantage qu'il y a de considérer Notre-Seigneur dans la partie la plus intérieure de notre ame, en leur faisant voir qu'on en peut tirer beaucoup plus d'utilité que de le considérer hors de nous-mêmes. Je l'ai déjà dit ailleurs, et on le peut remarquer en des livres d'oraison qui traitent de la manière de chercher Dieu, et particulièrement en ce qu'en a écrit le glorieux saint Augustin, qui rapporte en quelque lieu,

que cherchant Dieu, il ne pouvoit si bien le trouver que dans lui-même. Cette vérité est si évidente, que c'est se tourmenter en vain et lasser inutilement notre esprit, que d'aller chercher dans le ciel ou ailleurs ce que nous pouvons trouver dans nous-mêmes.

Je veux donner ici un avis à ceux qui peuvent en avoir besoin. C'est qu'il arrive dans les grands ravissemens, qu'ensuite de cette union avec Dieu qui dure peu, et dans laquelle toutes les puissances sont suspendues et comme absorbées, l'ame demeure dans un tel recueillement, même à l'extérieur, qu'elle a peine de retourner à ses fonctions ordinaires; et la mémoire et l'entendement sont si égarés, qu'ils sont presque en frénésie; ce qui arrive principalement dans les commencemens. J'ai quelquefois considéré en moi-même si cela ne procède point de ce que la foiblesse de notre nature ne pouvant soutenir de si grands efforts d'esprit, notre imagination en est troublée, ainsi que je sais que cela est arrivé à plusieurs personnes. J'estimerois à propos dans ces occasions de se faire violence pour cesser, durant quelques temps, de faire oraison, avec dessein de

la reprendre après, parce qu'autrement la santé pourroit en être altérée, et que j'ai éprouvé combien il importe de la ménager en n'allant pas au-delà de nos forces.

Mais on a besoin en cela d'expérience et de conduite, à cause que lorsqu'on est arrivé en cet état, il se rencontre diverses choses que l'on est obligé de communiquer à un Directeur. Que si après en avoir cherché un bon avec grand soin on n'en trouve point, Notre-Seigneur ne manquera pas de suppléer à ce défaut, puisque quelqu'imparfaite que je sois, il n'a pas laissé de m'assister en de semblables occasions. Il est vrai que je suis persuadée qu'il se trouvera peu de directeurs qui connoissent par leur propre expérience, des choses si élevées, et qui n'inquiètent et n'affligent plutôt les ames que de leur donner des remèdes pour les soulager ; mais Dieu leur tiendra sans doute compte de ce surcroît de leurs peines. Ainsi le meilleur, à mon avis, est de les leur communiquer. Quoique je pense l'avoir déjà dit ailleurs, je n'ai point craint, à tout hasard, de le répéter, parce que cela est fort important, principalement pour des femmes, dont le

nombre est plus grand que des hommes, à qui Dieu fait de semblables faveurs. Je le sais par expérience, et le saint père Pierre d'Alcantara m'a confirmé par des raisons très-fortes qu'il seroit inutile de rapporter, qu'elles avancent plus qu'eux dans ce chemin.

Etant une fois en oraison, Dieu me fit comprendre comme en un instant et par une vue très-claire, quoique sans apercevoir aucune forme ni figure, de quelle sorte il est en toutes choses, et toutes choses en lui. Je ne saurois bien exprimer cela, mais il est demeuré gravé dans mon ame, et c'est l'une des plus grandes graces qu'il m'ait faites, et qui me donne le plus de confusion quand je me souviens de mes péchés. Je crois que si Notre-Seigneur m'eût fait voir cela plutôt, et l'eût fait voir aussi à d'autres pécheurs, ni eux ni moi n'aurions pas eu la hardiesse de l'offenser. Il me semble, comme je l'ai dit, que je ne vis rien, et je ne voudrois pas néanmoins l'assurer, parce qu'il y a de l'apparence que je vis quelque chose, puisque j'ai pu en dire ce que j'en ai dit. Mais si l'on voit alors quelque chose, c'est d'une manière si

subtile, que l'entendement ne peut le comprendre : ou bien, c'est qu'il est difficile d'exprimer de quelle sorte se passent ces visions qui ne sont pas représentatives, parce que n'arrivant que dans un ravissement dans lequel les puissances sont suspendues, elles ne peuvent, hors de là, représenter les choses telles que Dieu a fait la grace à l'ame de les connoître.

Je dis donc que la Divinité est comme un diamant d'une beauté incomparable, et beaucoup plus grand que n'est le monde, ou comme un miroir tel que j'ai représenté que l'ame me paroissoit dans une autre vision, excepté que la matière en est plus précieuse et plus transparente qu'on ne peut se l'imaginer, et que toutes mes actions se voyent clairement dans ce miroir, parce que surpassant en grandeur, comme je l'ai dit, tout ce qui est dans le monde, nul objet ne lui sauroit être caché.

Je ne pus, sans un grand étonnement, voir en cet instant tant de choses représentées dans ce diamant admirable, et je ne saurois me souvenir, sans une extrême douleur, des horribles taches que mes péchés imprimoient dans une glace si

pure et si claire. La confusion que j'en eus me mit en tel état, que je ne savois que devenir, et je ne comprends pas comment je la pouvois supporter. O combien je souhaiterois de pouvoir faire connoître cela à ceux qui commettent des péchés infames, sans craindre de manquer de respect à cette éternelle Majesté à qui ils ne peuvent les cacher, puisqu'étant présente partout, c'est devant ses yeux qu'ils les commettent !

Je connus dans cette vision, que par la même raison du profond respect que l'on doit à Dieu, puisque l'on ne peut rien faire qu'il ne voie, un seul péché mortel mérite l'enfer; et que rien ne fait paroître davantage sa miséricorde, qu'encore qu'il sache que nous n'ignorons pas ces vérités, il ne laisse pas de nous souffrir. J'ai quelquefois considéré que si cette vision me remplit alors d'un si grand étonnement, que sera-ce dans ce dernier jour auquel Dieu se montrant à nous dans toute sa Majesté et toute sa gloire, nous verrons d'une seule vue toutes les offenses que nous aurons commises contre lui? Hélas! jusqu'à quel point, Seigneur, a donc été mon aveuglement? et faut-il s'étonner que je

tremble souvent quand j'écris ceci ? votre Révérence, mon Père, doit bien plutôt trouver étrange qu'ayant vu des choses si extraordinaires et faisant réflexion sur moi-même, je puisse être encore en vie. Que celui qui a eu la bonté de me souffrir si long-temps, soit béni dans tous les siècles.

Un jour faisant oraison avec beaucoup de recueillement, de douceur et de quiétude, il me sembla que j'étois environnée d'Anges et fort proche de Dieu. Je les priai pour les besoins de l'Eglise, et il me fut dit qu'un certain Ordre lui rendroit, dans les derniers temps, de grands services, et défendroit la foi avec beaucoup de force et de courage.

Une autre fois étant en prière, proche du très-saint Sacrement, un Saint dont l'Ordre s'étoit un peu relâché, m'apparut avec un grand livre en sa main, me dit d'y lire certaines paroles écrites en grosses lettres, et je lus ces mots : cet Ordre fleurira un jour et aura beaucoup de Martyrs.

Une autre fois étant au chœur à matines, six ou sept Religieux qui me parurent être du même Ordre, se présentèrent à moi ayant l'épée à la main ; ce qui

signifioit, à mon avis, qu'ils défendroient la foi, parce qu'un autre jour il me sembla dans un grand ravissement, que j'étois dans une campagne où se donnoit un sanglant combat, et que ceux de cet Ordre, avec un visage éclatant et qui paroissoit tout en feu, combattoient si vaillamment, qu'ils portoient plusieurs des ennemis par terre, en tuoient un grand nombre, et que ces ennemis étoient des hérétiques. Ce glorieux Saint m'est apparu diverses fois, m'a dit plusieurs choses importantes, m'a témoigné me savoir gré des prières que je faisois pour son Ordre, et m'a promis de me recommander à Notre-Seigneur. Je ne nomme point cet Ordre de peur d'offenser les autres. Dieu le fera connoître s'il veut qu'on le sache : mais je dis hardiment qu'il n'y a point d'Ordre ni de Religieux de chaque Ordre, qui ne doivent, par leurs actions et par leurs prières, tâcher d'obtenir de Dieu la grace de le servir dans un aussi grand besoin qu'est maintenant celui de l'Eglise ; et bienheureux ceux qui donneront leur vie pour un tel sujet.

Une personne m'ayant priée de demander à Dieu s'il lui seroit agréable qu'elle

acceptât un évêché, Notre-Seigneur me dit, au sortir de la communion, *que lorsque cet ecclésiastique connoîtroit très-évidemment que le seul véritable et solide bien est de ne rien posséder, il pourroit en ce cas l'accepter;* me faisant voir ainsi que ceux qui entrent dans les grandes charges de l'Eglise, doivent être très-éloignés de les désirer, ou au moins de les rechercher.

Notre-Seigneur continue de faire souvent à cette pécheresse de semblables faveurs, qu'il ne me paroît point nécessaire de rapporter, puisque ce que j'en ai dit suffit pour faire connoître ce qu'il lui a plu d'opérer en moi. Qu'il soit béni à jamais d'avoir pris tant de soin de mon ame.

Une fois, pour me consoler, il me dit, avec de grands témoignages d'affection: *que je ne m'affligeasse point; que nous ne pouvons, dans cette vie, être toujours en même état; et qu'ainsi, au lieu de m'étonner de voir que le découragement succède à la ferveur, le trouble à la quiétude, et la tentation au repos, je devois espérer en lui, et ne rien craindre.*

Pensant un jour en moi-même s'il n'y avoit point de l'attache dans le plaisir et

la consolation que je recevois de communiquer avec les personnes à qui je rendois compte de ce qui se passoit en moi, et de les aimer ainsi que ceux que je voyois servir Dieu fidellement, Notre-Seigneur me dit, *que si un malade, en péril de mort, connoissoit qu'un médecin pût lui rendre la santé, ce ne seroit pas en lui une vertu que de ne point l'aimer et de ne pas lui témoigner sa reconnoissance: que je considérasse ce que j'aurois fait, si je n'avois été assistée par de semblables personnes: que la conversation des bons, au lieu de me nuire, ne pouvoit que me profiter; et qu'ainsi je ne craignisse point de traiter avec eux; mais que je prisse garde à régler de telle sorte mes paroles et mes discours, qu'il n'y entrât rien que de saint et d'utile.* Cet éclaircissement qu'il plut à Notre-Seigneur de me donner, me consola beaucoup, parce que l'appréhension d'une attache qui auroit pu lui être désagréable, me causoit quelquefois tant de peine, que j'aurois voulu ne plus communiquer avec personne. C'est ainsi que Notre-Seigneur m'assistoit en toutes rencontres, et jusqu'à me dire de quelle sorte je devois me conduire envers les foibles et quelques

autres personnes. Il n'a jamais manqué de prendre soin de moi; mais il y a des temps où je ne puis, sans douleur, me voir si inutile pour son service, et contrainte de prendre plus de soin que je ne voudrois de ce misérable corps.

Un jour que j'étois en oraison, l'heure d'aller dormir étant venue, je me trouvai travaillée de grandes douleurs, et le temps de mon vomissement ordinaire s'approchoit. Me voyant dans une telle foiblesse de corps, et mon esprit, d'un autre côté, voulant s'occuper de Dieu, je sentis, dans ce combat, une telle affliction, que je me mis à pleurer. Cela m'est arrivé diverses fois, et me donne tant de tourmens, qu'il me semble que je me hais alors moi-même, quoiqu'il me paroisse, quand cela est passé, que je ne me hais pas trop, ni ne manque guère à prendre soin de ce qui m'est nécessaire; et Dieu veuille même que je n'aille pas au-delà de mes besoins. Etant donc dans la peine que je viens de dire, Notre-Seigneur m'apparut et me consola beaucoup, en me disant: *que je souffrisse, pour l'amour de lui, ces infirmités attachées à la fragilité humaine, parce que la conservation de ma vie étoit encore nécessaire*

pour son service. Cela fit en moi un si grand effet, que depuis que je me fus ensuite résolue de m'employer de tout mon pouvoir à servir Dieu, je ne me suis plus trouvée en de semblables peines ; car, encore qu'il me laisse un peu souffrir, il me console après de telle sorte, que je ne mérite pas beaucoup lorsque je désire d'endurer pour l'amour de lui ; ce qui est tout ce que je crois devoir faire désormais en ce monde, et dont je le prie le plus ardemment, en lui disant quelquefois de tout mon cœur : Seigneur, ou mourir, ou souffrir. C'est la seule chose que je vous demande. Et je n'entends point sonner l'horloge que je n'en aie de la joie, parce qu'il me semble que cette heure de ma vie qui est passée, m'approche un peu de ce temps heureux auquel j'espère que Dieu me fera la grace de le voir, sans pouvoir plus être séparée de lui.

D'autres fois je ne me sens ni envie de mourir, ni désir de vivre ; mais je me trouve dans une certaine tiédeur et un obscurcissement si général à l'égard de toutes choses, que cela me fait beaucoup souffrir. J'ai aussi une grande peine de ce que Notre-Seigneur a voulu que les faveurs qu'il me fait fussent connues

de tout le monde, comme il m'avoit dit, il y a quelques années, qu'elles le seroient. Et votre Révérence sait combien je l'appréhendois, à cause que chacun en juge selon sa fantaisie. Mais ma consolation est qu'il n'y a point eu du tout de ma faute; car, je n'en ai parlé qu'à mes Confesseurs, ou à ceux à qui eux-mêmes l'avoient dit; et l'on ne peut être plus retenue que je l'ai été en cela, non pas tant par humilité que par la répugnance que j'y avois, et qui étoit telle que j'avois peine à me résoudre d'en parler, même à mes Confesseurs. Maintenant, graces à Dieu, quoique quelques-uns murmurent contre moi par un bon zèle, que d'autres appréhendent de me parler, d'autres de me confesser, et que d'autres disent mille choses de moi, néanmoins, voyant très-clairement que Notre-Seigneur veut se servir de ce moyen pour l'avantage de plusieurs ames, et, me représentant ce qu'il a souffert pour chacune d'elles, je me mets fort peu en peine de tout ce que l'on peut dire et penser sur ce sujet. Lorsqu'il lui plut de me renfermer dans ce petit coin de terre si étroit et si resserré, j'avois cru qu'y étant comme morte, on ne se souvien-

droit plus de moi ; mais j'ai été contrainte, contre mon désir, de parler à quelques personnes. Toutefois, comme elles ne me voient point, et que j'y suis si retirée, avec une si petite et si sainte compagnie, j'espère que Notre-Seigneur me fera la grace d'y trouver un port assuré, et que considérant, ainsi que d'un lieu élevé, ce qui se passe dans le monde, je ne serai point touchée de l'opinion qu'on aura de moi. Mais je le serai toujours extrêmement du moindre petit avantage que je pourrai procurer à une ame, et c'est le but où tendent tous mes désirs depuis que je suis dans cette maison. Cette disposition où je me trouve me fait comme songer en veillant ; tout ce que je vois ne me paroissant qu'un songe, et ne me donnant ni plaisir ni peine. Que si j'en ai dans quelques rencontres, cela passe si promptement que j'en suis toute étonnée ; et il ne m'en reste d'autre impression que comme d'une chose que j'aurois seulement songée ; ce qui est si vrai, que si je voulois après me réjouir du plaisir que j'aurois eu, ou m'attrister de la peine que j'aurois ressentie, il ne seroit pas en mon pouvoir, non plus qu'une personne sage ne pour-

roit se réjouir ou s'affliger d'un songe qu'elle auroit eu, parce qu'il a plu à Dieu de réveiller mon ame de ce songe, qu'elle n'avoit fait qu'à cause qu'elle n'étoit pas morte à toutes les choses d'ici-bas; et je le prie de tout mon cœur de ne pas permettre qu'elle retombe dans un pareil assoupissement.

Voilà, mon Père, l'état où je suis, et je vous prie de demander à Dieu pour moi, ou qu'il me retire à lui, ou qu'il me fasse la grace de le servir. Je souhaite que ce que j'ai écrit vous soit utile en quelque chose : je ne l'ai pas fait sans peine, à cause de mon peu de loisir; mais j'estimerai cette peine heureuse, et je me tiendrai bien récompensée, si j'ai rencontré à dire quelque chose qui donne sujet de louer Dieu, quand même vous jeteriez cet écrit dans le feu aussitôt après l'avoir lu. Je serois néanmoins bien aise que vous l'eussiez montré auparavant aux trois personnes que vous savez, parce qu'étant ou ayant été mes Confesseurs, s'ils n'en sont pas satisfaits, il leur fera perdre la bonne opinion qu'ils ont de moi; et que, s'ils en sont contens, ils sont trop éclairés pour ne pas connoître que tout ce qu'il y a de bon vient de

Dieu, et trop charitables pour ne pas lui rendre graces de ce qu'il lui a plu de se servir de moi pour le dire. Je prie sa divine Majesté de vous conduire toujours par la main, et de vous rendre un si grand Saint, que vous puissiez soutenir par votre vertu, et éclairer par votre lumière cette misérable créature qui a osé entreprendre d'écrire des choses si élevées. Que si je me suis trompée en beaucoup de choses, au moins n'ai-je eu d'autre dessein que de dire la vérité, d'obéir à ce qui m'a été commandé, et de tâcher de porter ceux qui le liront à louer Dieu. Je lui demande cette grace depuis plusieurs années; et comme les œuvres me manquent, c'est ce qui m'a fait prendre la hardiesse de rapporter, le mieux que j'ai pu, les particularités d'une vie aussi imparfaite qu'a été la mienne. Je n'y ai employé qu'autant de temps et d'application qu'il en a fallu pour l'écrire avec une entière sincérité. Dieu, qui peut faire tout ce qu'il lui plaît, veuille me donner, par son assistance, une si ferme résolution d'accomplir sa volonté en toutes choses, qu'après avoir, par tant d'effets de son amour et en tant de diverses manières, retiré mon ame du péril d'être

précipitée dans l'enfer, il ne permette pas qu'elle se perde. Ainsi soit-il.

Le Saint-Esprit soit toujours avec vous. Amen.

Je crois, mon Père, ne devoir point faire difficulté de témoigner à votre Révérence la peine que j'ai eue à écrire cette relation de ma vie, afin de vous engager à me recommander à Dieu avec encore plus d'affection, quand vous saurez combien j'ai souffert en me remettant ainsi devant les yeux toutes mes misères, quoique je puisse dire avec vérité que j'ai été plus touchée du souvenir des faveurs que j'ai reçues de Dieu, que des offenses que j'ai commises contre lui. J'ai obéi à ce que vous m'avez commandé en m'étendant assez sur les divers sujets que j'ai traités ; et vous me tiendrez, s'il vous plaît, la parole que vous m'avez donnée d'en retrancher tout ce que vous y trouverez à redire. Je n'avois pas achevé de relire cette relation, lorsque votre Révérence l'a envoyée chercher ; ainsi, il pourra se faire qu'il y aura des choses mal expliquées, et d'autres répétées, parce que j'ai eu si peu de temps à employer à ce travail, que je n'avois pas

le loisir de revoir ce que j'écrivois. Je vous supplie de le corriger et de le faire transcrire, si vous voulez l'envoyer au Père Maître Avila, à cause qu'il pourroit reconnoître mon écriture. Comme, lorsque j'ai commencé cette relation, dans laquelle je me suis acquittée de tout ce qui peut dépendre de moi, j'ai eu intention qu'il la vît, je souhaite qu'on la lui montre, parce que ce me sera une grande consolation s'il en est content. Vous en userez néanmoins, mon Père, comme il vous plaira, et j'espère que vous me saurez quelque gré de ce que je vous confie ainsi sans réserve les plus intimes sentimens de mon ame. Je recommanderai la vôtre à Notre-Seigneur durant tout le reste de ma vie ; et je désire de tout mon cœur que vous ne perdiez pas un moment pour vous avancer de plus en plus dans son service, et vous rendre encore plus capable de m'assister. Cette relation vous fera voir combien il importe de se donner tout entier, comme vous avez commencé de faire, à ce divin Rédempteur qui s'est donné tout entier pour nous. Qu'il soit béni à jamais. J'espère de sa miséricorde, mon Père, que nous nous trouverons ensemble dans cette

heureuse éternité où, toutes les ombres étant dissipées, et tous les voiles levés, nous connoîtrons clairement combien grandes sont les graces qu'il nous a faites, et ne cesserons jamais de le louer. Ainsi soit-il.

Ce livre fut achevé par la Sainte au mois de juin 1562, *sans distinction de chapitres; mais l'ayant ensuite transcrit, elle le divisa par chapitres, et y ajouta diverses choses arrivées depuis, dont l'une est la fondation du monastère de saint Joseph.*

Le Père Maitre LOUIS DE LÉON, au Lecteur.

M'étant tombé entre les mains avec l'original de ce livre, quelques mémoires de la Sainte, dans lesquels, soit pour s'en souvenir, ou pour en rendre compte à ses Confesseurs, elle a écrit des choses que Dieu lui a dites, et des faveurs qu'il lui a faites, dont elle n'avoit point parlé dans sa vie, je les ai trouvées si pleines d'édification, que j'ai cru les y devoir ajouter sans y rien changer. Les voici donc mot à mot.

Notre-Seigneur me dit un jour : *Pensez-vous, ma fille, que le mérite soit dans la jouissance du bonheur que donnent mes graces et mes faveurs? nullement : mais il consiste à agir, à souffrir, et à aimer. Ne savez-vous pas que saint Paul ayant tant souffert, il n'a goûté qu'une seule fois la douceur de ces joies ineffables qui ne se rencontrent que dans le ciel? n'avez-vous pas remarqué qu'ayant passé ma vie dans des souffrances continuelles, mon bonheur n'a paru que sur la montagne de Thabor? et ne*

considérez-vous point de combien de peines et de travaux a été traversée la joie que ma Mère a eue de me tenir entre ses bras ? Siméon ne les lui eut pas plutôt prédits, que mon Père lui fit clairement connoître ce que j'avois à endurer ; et ces grands Saints qui étant conduits par lui dans les déserts et les solitudes, ont passé leur vie en des austérités et des pénitences continuelles, et qui ont soutenu tant de combats contre le démon et contre eux-mêmes, n'ont-ils pas été quelquefois durant un fort long-temps, sans recevoir aucune consolation spirituelle ? croyez-moi, ma fille, ceux que mon Père aime le plus sont ceux qu'il fait souffrir davantage, quand il voit que leur amour est égal à leur souffrance. En quoi puis-je mieux témoigner que je vous aime, qu'en vous désirant ce que j'ai désiré pour moi-même? Considérez mes plaies, et voyez si vos douleurs peuvent jamais approcher de celles que j'ai endurées pour l'amour de vous. C'est là le chemin de la vérité ; et lorsque vous l'aurez bien connu, vous m'aiderez à pleurer la perte de ceux qui n'ont pour but de tous leurs désirs, de tous leurs soins, de toutes

leurs pensées , que de suivre une voie toute contraire.

Quand je commençai ce jour-là à faire oraison, j'avois un si furieux mal de tête, qu'il me paroissoit presque impossible de m'y occuper. Alors Notre-Seigneur me dit : *vous connoîtrez par là l'avantage qu'il y a de souffrir , puisqu'en l'état où vous êtes, ne pouvant rien me dire , je veux bien pour vous consoler vous faire la faveur de vous parler.* Je demeurai près d'une heure et demie très-recueillie , et ce fut durant une partie de ce temps que Notre-Seigneur me dit ce que je viens de rapporter. Je n'eus donc point de distraction : mais sans savoir où j'étois, je me trouvois dans un contentement indicible ; je vis avec étonnement que mon mal de tête se passa, et je demeurai dans un grand désir de souffrir. Notre-Seigneur me dit aussi de graver dans ma mémoire ces paroles qu'il avoit dites à ses Apôtres : *qu'il n'étoit pas juste que les serviteurs fussent mieux traités que leurs maîtres.*

Un jour d'un dimanche des Rameaux, après avoir communié , je me trouvai dans une si grande suspension d'esprit, que je ne pouvois avaler la sainte hostie ;

et lorsque je fus un peu revenue à moi, il me sembla que j'avois la bouche toute pleine de sang ; que ce sang couloit sur mon visage et sur mon corps avec la chaleur qu'il devoit avoir quand Notre-Seigneur le répandit au milieu de ses douleurs, et que dans la joie que je ressentois il me dit : *ma fille, je veux que mon sang vous profite, et ne craignez point que ma miséricorde vous manque. J'ai souffert, en le répandant, d'extrêmes douleurs, vous en recevez avec joie maintenant le fruit, et voyez de quelle sorte je vous récompense du plaisir que vous m'avez fait aujourd'hui.* Ce qui le faisoit parler de la sorte étoit, qu'il y a plus de trente ans que je n'ai jamais manqué, quand je l'ai pu, de communier ce jour-là, et de tâcher à me préparer de le loger dans mon ame après l'y avoir reçu, parce que je ne pouvois souffrir que les juifs, après lui avoir fait une entrée si magnifique, l'eussent laissé aller si loin chercher à manger, et qu'ainsi je désirois de l'avoir pour hôte, quoique dans une demeure que je connois maintenant être si indigne de lui. Telles étoient ces grossières considérations qui me venoient dans l'esprit ; et il parut néanmoins que Notre-Seigneur

les eut pour agréables, puisque cette vision est l'une de celles que je tiens la plus assurée, et qu'elle m'a servi pour me mieux préparer à la sainte communion.

Ayant lu dans un certain livre qu'il y a de l'imperfection à garder des images curieuses, et croyant dès auparavant que la pauvreté obligeoit à n'en avoir que de papier, cela m'avoit confirmé dans cette opinion, et j'en voulois ôter une qui étoit dans ma cellule. Mais Notre-Seigneur me dit, lorsque je ne pensois point à cela : *que cette mortification n'étoit pas bonne, parce que l'amour de Dieu étant préférable à la pauvreté, je ne devois point me priver, ni mes Religieuses, de ce qui pouvoit nous y exciter : que ce livre que j'avois lu n'entendoit parler, par ces mots de choses curieuses, que des ornemens dont on enrichit des images, et non pas des images : que ç'avoit été un artifice du démon d'inspirer aux luthériens pour leur perte, de retrancher tous les moyens qui peuvent porter à la piété : ma fille*, ajouta-t-il, *ceux qui me sont demeurés fidelles, doivent maintenant plus que jamais, s'efforcer de faire le contraire de ce qu'ils font.*

Considérant la différence que j'éprouve entre

entre vivre séparée des affaires et des occupations temporelles, ou de m'y trouver engagée; l'un conservant mon ame beaucoup plus tranquille et plus pure, et l'autre me faisant commettre plusieurs fautes, j'entendis une voix qui me dit : *il faut de nécessité, ma fille, que cela soit ainsi. C'est pourquoi efforcez-vous en toutes choses d'avoir une intention droite, de vous détacher de tout, et de jeter continuellement les yeux sur moi, afin de rendre vos actions conformes aux miennes.*

Pensant une autre fois d'où pouvoit venir que je n'avois plus de ravissemens en public, j'entendis encore une voix qui me dit : *cela n'est plus nécessaire, la bonne opinion que je voulois que l'on eût de vous est assez établie, et il faut maintenant avoir égard à la foiblesse de ceux qui jugent mal des choses les plus parfaites.*

Me trouvant un jour touchée de crainte dans l'incertitude de savoir si j'étois en grace, Notre-Seigneur me dit : *ma fille, la lumière est bien différente des ténèbres; je suis fidelle en mes promesses, et personne ne se perd sans le connoître. C'est se tromper que de s'assurer sur des*

douceurs spirituelles. La véritable assurance consiste dans le témoignage que rend à chacun sa propre conscience. Nul ne peut pas plus par lui-même demeurer dans la lumière que d'empêcher la nuit de venir, parce que cela dépend de ma grace. Ainsi le meilleur moyen de demeurer dans la lumière, est de connoître que l'on n'y sauroit rien contribuer, mais qu'elle procède de moi seul, et qu'encore que l'on y soit, la nuit vient aussitôt que je me retire, et l'on se trouve dans les ténèbres. Ce qui montre que la véritable humilité d'une ame consiste à connoître qu'elle ne peut rien et que je puis tout. Ecrivez ces avis que je vous donne comme vous écrivez ceux que vous recevez des hommes, afin de ne les point oublier.

En la première année que je fus Prieure du monastère de l'Incarnation, lorsque la veille de saint Sébastien on commençoit à chanter le *Salve, Regina*, je vis la très-sainte Vierge accompagnée d'une grande multitude d'Anges descendre et se mettre sur le siège destiné pour la Prieure, au-dessus duquel il y avoit une image de cette glorieuse Mère de Dieu. Il me sembla que je ne vis plus alors

l'image, mais seulement elle-même, qui me parut avoir quelque ressemblance avec l'image que la comtesse m'avoit donnée ; et cela se passa si promptement, que je n'en saurois parler avec certitude, parce que j'entrai aussitôt en suspension. Il me sembla que je voyois plus haut et sur les bras des siéges plusieurs Anges, quoique ce ne fût pas sous une forme corporelle, à cause que cette vision étoit intellectuelle. Cela dura pendant tout le *Salve*, et la sainte Vierge me dit : *Vous avez bien fait de mettre ici mon image ; je serai présente aux louanges que vous donnerez à mon Fils, et je les lui offrirai.*

Mon Confesseur s'étant un soir retiré fort promptement, à cause que des occupations plus pressées l'appeloient ailleurs, cela m'attrista un peu ; et comme il me semble que je ne suis attachée à aucune créature, l'appréhension de perdre cette liberté d'esprit me donna quelque scrupule. Le lendemain au matin, Notre-Seigneur répondant à ma pensée me dit : *Que je ne devois pas m'étonner si de même que les hommes désirent de trouver avec qui s'entretenir des plaisirs et des joies sensibles qu'ils goûtent, l'ame désire de*

rencontrer quelqu'un qui entende son langage, à qui elle puisse communiquer ses contentemens et ses peines, et s'attriste de n'en point trouver. Notre-Seigneur étant demeuré quelque temps avec moi, il me souvint que j'avois dit à mon Confesseur que ces visions passoient bien vîte; et alors ce divin Sauveur me dit: *qu'il y avoit de la différence entre ces visions et celles qui ne sont que représentatives, et qu'il n'y a point de règle certaine dans ces faveurs, parce qu'il importe qu'elles ne soient pas toutes semblables.*

Un jour après avoir communié, il me parut très-clairement que Notre-Seigneur se mit auprès de moi pour me consoler, et qu'il me dit, entr'autres choses, avec beaucoup de tendresse: *Me voilà, ma fille, c'est moi-même:* qu'ensuite il me prit les mains, les porta sur son côté, et ajouta: *considérez mes plaies: cette vie passe; mais je ne vous abandonnerai point.* (*) Je compris par certaines paroles

(*) La Sainte ne dit pas ici, comme quelques-uns l'ont mal entendu, que l'humanité de Jésus-Christ soit alors descendue du ciel pour parler à elle, ce qu'il n'avoit point fait depuis l'Ascension. Mais comme elle venoit

qu'il me dit aussi, que depuis qu'il est monté dans le ciel, il n'est descendu sur la terre pour se communiquer aux hommes que dans le très-saint Sacrement. Il me dit aussi : *qu'après être ressuscité il s'étoit montré à sa sainte Mère, et avoit demeuré assez long-temps avec elle pour la consoler dans l'extrême affliction où elle étoit; sa douleur étant si grande, qu'elle avoit eu besoin de temps pour reprendre ses esprits, afin d'être capable de goûter une telle joie.*

Un matin étant en oraison j'eus un grand ravissement, et il me sembla que Notre-Seigneur m'enlevant en esprit, m'approcha de son père et lui dit : *Voici celle que vous m'avez donnée, je vous la rends :* et je vis qu'il me reçut. Ce ne fut point une imagination, mais une

---

de communier, JÉSUS-CHRIST qui étoit présent dans les espèces sacramentales, lui dit ce qu'elle rapporte en ce lieu. Ce qu'elle dit aussi, que JÉSUS-CHRIST n'est point descendu en terre depuis son Ascension dans le ciel, n'empêche pas qu'il ne se soit montré à plusieurs de ses serviteurs, et qu'il n'ait parlé à eux, non en descendant sur la terre, mais en élevant leurs ames à lui pour le voir et pour l'entendre, comme les Actes des Apôtres nous apprennent qu'il est arrivé à saint Etienne et à saint Paul.

chose très-réelle, et si spirituelle qu'elle ne peut s'exprimer. Il me dit certaines paroles dont je ne me souviens pas. Je sais seulement qu'elles étoient d'affection et de tendresse, et que Dieu me tint durant quelques temps auprès de lui.

Le second jour de carême, après avoir communié dans le monastère de saint Joseph de Malagon, Notre-Seigneur se présenta à moi, ainsi qu'il a accoutumé dans les visions qui se passent en mon esprit; et en le considérant, je vis qu'au lieu d'une couronne d'épines il en avoit une resplendissante, et qui brilloit d'autant de rayons que les pointes de ces cruelles épines, dont cette autre couronne étoit formée, lui avoient autrefois fait de plaies. Comme j'ai une dévotion particulière pour ce mystère, cela me consola beaucoup. Mais me représentant en même temps ce que tant de blessures lui avoient fait souffrir, je sentis mon cœur percé de douleur. Sur quoi il me dit : *que ce n'étoit pas ces blessures qui me devoient affliger, mais celles qu'on lui faisoit présentement.* Je lui demandai ce que je pouvois faire pour y apporter quelque remède, n'y ayant rien à quoi je ne fusse résolue, et il me répondit : *qu'il*

n'étoit pas temps de se reposer, mais de se hâter de travailler à fonder des monastères : qu'il se plaisoit avec ces ames qui lui étoient consacrées ; que j'en reçusse autant qu'il s'en présenteroit, parce qu'il y en avoit plusieurs qui ne manquoient à le servir qu'à cause qu'ils n'étoient pas en lieu propre pour cela : que ceux que j'établirois dans de petites villes devoient être semblables à celui où j'étois alors, et que l'on y pouvoit autant mériter que dans les grands, pourvu que l'on y portât le même zèle : que je fisse en sorte que toutes ces maisons n'eussent qu'un même Supérieur : que je prisse bien garde d'empêcher que le soin du temporel ne troublât la paix intérieure des ames : qu'il nous assisteroit afin que le nécessaire ne pût nous manquer : que l'on eût un soin particulier des malades, puisque la Prieure qui manque de les soulager en tout ce qui lui est possible, ressemble aux amis de Job qui le mettoient en danger de perdre la patience, s'il ne l'eût soutenu dans une si grande épreuve de sa vertu ; et que j'écrivisse de quelle sorte se seroient passées les fondations de ces monastères. Sur quoi, pensant en moi-même que je n'avois rien

remarqué d'extraordinaire dans celle de Médine qui méritât d'être écrit, il me demanda : *ce que j'y désirois davantage que de savoir qu'elle avoit été miraculeuse*, et qu'il étoit vrai que lui seul l'avoit fait réussir contre toute sorte d'apparence. Ainsi, je me résolus à écrire ces fondations.

Le mardi d'après l'Ascension, étant en oraison après avoir communié, je me trouvai si distraite, que mon esprit passoit continuellement d'une chose à une autre sans pouvoir s'arrêter à aucune ; et dans la peine que j'en avois, je me plaignois à Notre-Seigneur de la misère de notre nature ; mais je sentis alors mon esprit s'échauffer ; il me sembla voir clairement que la très-sainte Trinité étoit présente, et cela dans une vision intellectuelle, qui me fit connoître par une manière de représentation qui étoit comme une figure de la vérité, qu'elle n'auroit pas été capable de voir à découvert et sans cet espèce de voile, de quelle sorte un seul Dieu est en trois personnes. Il me parut ensuite que ces trois personnes se représentoient distinctement à moi dans le fond de mon ame, qu'elles me parloient, et qu'elles me dirent : *qu'à*

commencer dès ce jour, chacune d'elles me feroit une faveur particulière ; que ma charité s'augmenteroit ; que je m'en sentirois toute embrasée ; et que je souffrirois avec plaisir. Je compris aussi le sens de ces paroles de Notre-Seigneur, que les trois personnes divines sont en l'ame qui est en grace. En le remerciant d'une si grande faveur, et dont j'étois si indigne, je lui demandai avec beaucoup de sentiment, comment il se pouvoit faire que dans le même temps qu'il m'accordoit des graces si particulières, il sembloit m'abandonner, en permettant que je fusse si mauvaise; je parlois ainsi, parce que le jour précédent m'étant représenté le grand nombre de mes péchés, j'en avois été toute troublée. Je vis clairement les extrêmes obligations que j'avois à Dieu, d'avoir employé tant de divers moyens pour m'attirer dès mon enfance à son service, sans que j'en eusse profité. Je connus quel est l'excès de son amour de nous pardonner tant de péchés, lorsque nous voulons nous convertir à lui, et comme, par diverses raisons, il m'en a plus pardonné qu'à nulle autre. Ces trois divines Personnes que je compris n'être qu'un seul Dieu, demeurèrent

si imprimées dans mon ame, que si cela continuoit, il me seroit impossible de n'être pas toujours recueillie.

Etant, un peu auparavant, dans le monastère de saint Joseph d'Avila, et allant communier, je vis, avant que d'avoir reçu la sainte Hostie qui étoit dans le ciboire, une colombe qui battoit des ailes avec bruit, et j'en fus si troublée, que je pus à peine recevoir la sainte Hostie.

En l'année 1571, j'entendis dans ce monastère une voix qui me dit : *un temps viendra où il se fera plusieurs miracles dans cette église, et on la nommera l'église sainte.*

Pensant un jour en moi-même si c'étoit avec raison que quelques-uns me blâmoient de sortir de mon couvent pour fonder des monastères, et disoient que je ferois mieux de m'occuper à l'oraison, j'entendis une voix qui me dit : *la perfection ne consiste pas en cette vie à jouir du bonheur de ma présence, mais à faire ma volonté.*

Ce que l'on m'avoit rapporté autrefois de saint Paul, touchant l'esprit de retraite dans lequel les femmes doivent être, et que l'on m'avoit répété encore depuis peu, me faisant croire que Dieu

vouloit que je le pratiquasse, il me dit : *dites-leur qu'ils ne s'arrêtent pas à un seul passage de l'Ecriture, mais qu'ils considèrent les autres, et voient s'ils peuvent me lier les mains.*

Un jour, après l'octave de la Visitation de la sainte Vierge, recommandant à Dieu un de mes frères qui étoit dans un ermitage du mont Carmel, je lui dis : « Seigneur, pourquoi permettez-vous « que mon frère soit en un lieu où il « court fortune de se perdre? il me sem- « ble que si un de vos frères se trouvoit « dans un semblable péril, il n'y auroit « rien que je ne fisse pour tâcher à l'en « tirer ; » et alors il me dit : *ma fille, ma fille, ce sont les Religieuses de l'Incarnation qui sont mes sœurs. A quoi vous arrêtez-vous? prenez courage, et ne pensez qu'à accomplir ma volonté; cela n'est pas si difficile qu'il vous semble; et ce que vous vous imaginez devoir causer la perte des autres maisons, tournera à leur avantage et à celui des vôtres. Mon pouvoir est grand, n'y résistez point.*

Considérant un jour la grande pénitence que faisoit une Religieuse, et que j'aurois pu en faire davantage que je n'en

faisois, si j'eusse suivi le désir que Dieu m'en donnoit quelquefois, sans m'arrêter à ce que mes Confesseurs m'ordonnoient, je pensai en moi-même, s'il ne vaudroit pas mieux, peut-être, ne pas leur obéir en cela. Notre-Seigneur me dit : *non, ma fille, vous ne sauriez vous égarer dans le chemin que vous tenez, marchez-y en assurance. Quelque grandes que soient les pénitences que vous voyez faire à cette personne, j'estime davantage votre obéissance.*

Etant un jour en oraison, Dieu me fit voir par une vision intellectuelle, que l'ame qui est en grace se trouve en la compagnie de la très-sainte Trinité, qui l'élève au-dessus de tout ce qui est sur la terre ; et l'on me fit comprendre ces paroles du cantique : *dilectus meus descendit in hortum suum.* Je vis aussi qu'au contraire, l'ame engagée dans le péché est comme une personne qui étant liée, et ayant les yeux bandés et les oreilles bouchées, ne peut ni marcher, ni voir, ni entendre, mais se trouve toute environnée de ténèbres et dans une grande obscurité ; ce qui me donna une telle compassion des ames qui sont en cet état, que je souffrirois toutes choses avec

joie pour en délivrer une seule. Je ne saurois bien représenter cette vision ; mais je suis persuadée qu'il seroit impossible à ceux qui la verroient telle que je la vis, de se résoudre à perdre un si grand bonheur pour tomber dans un si grand malheur.

En la seconde année que je fus Prieure du monastère de l'Incarnation, le Père Jean de la Croix, me communiant un jour de l'octave de saint Martin, il partagea la sainte Hostie pour en donner une moitié à une de mes sœurs. Je crus que ce n'étoit pas qu'il en manquât, mais qu'il le faisoit pour me mortifier, à cause que je lui avois dit que j'étois bien aise de recevoir de grandes hosties, quoique je susse que cela n'importe pas, puisque Jésus-Christ est tout entier dans la moindre particule ; et alors Notre-Seigneur, pour me faire connoître qu'en effet cela n'importe pas, me dit : *ne craignez pas, ma fille, que qui que ce soit puisse vous séparer de moi.* Il se montra ensuite à moi comme il avoit fait autrefois, par une vision représentative mais très-intérieure, et me dit en me montrant sa main droite : *la marque du clou qui perça cette main, vous en sera une, qu'à com-*

mencer dès ce moment, je vous prends pour mon épouse : vous n'aviez pas été digne jusqu'ici de recevoir une si grande faveur ; mais désormais vous ne me regarderez plus seulement comme votre Créateur, votre Roi et votre Dieu, vous me considérerez aussi comme votre véritable Epoux. Mon honneur sera le vôtre, et le vôtre sera le mien.

Ces paroles firent une telle impression dans mon ame, qu'elle étoit hors d'elle-même et comme toute égarée ; et dans ce transport je priai Notre-Seigneur, ou de relever ma bassesse pour me rendre capable de recevoir une si excessive faveur, ou de ne pas me l'accorder, parce que n'y ayant point de proportion entre l'infirmité de la nature et l'éminence d'une telle grace, je ne pouvois la supporter s'il ne m'en donnoit la force. Je passai le reste du jour de la sorte, et j'ai reçu depuis de grands avantages de cette vision, mais avec beaucoup de confusion et avec douleur, de voir que je travaille si peu pour les mériter.

Lorsque j'étois dans le monastère de Tolède, on me conseilla de n'en permettre l'entrée qu'à des personnes de qualité, et alors Notre-Seigneur me dit :

ce seroit bien vous abuser, ma fille, de vous arrêter aux lois du monde, au lieu de considérer que j'y ai été pauvre et méprisé. Croyez-vous donc que ceux qui y passent pour grands se trouveront grands devant mes yeux, et que la noblesse soit plus estimable que la vertu ?

Environ le quatorzième jour de février de l'an 1571, Notre-Seigneur me dit : *vous désirez les travaux, et en même temps vous les appréhendez. Mais je dispose les choses selon que la partie supérieure de votre ame le souhaite, et non pas selon l'infirmité et la foiblesse de l'inférieure. Efforcez-vous donc de vous rendre digne de mon assistance, qui veut vous rendre victorieuse de vous-même. Vous ne mourrez point que vous ne voyiez l'ordre de ma sainte Mère faire un grand progrès.*

Lorsqu'en l'année 1579, j'étois dans le monastère de saint Joseph d'Avila, la veille de la Pentecôte, et dans l'ermitage de Nazareth, me souvenant d'une très-grande grace que Dieu m'avoit faite à pareil jour, il y avoit environ vingt ans, j'entrai dans une telle ferveur d'esprit, que mes puissances demeurèrent suspendues; et dans ce grand recueillement,

Notre-Seigneur me dit : *de commander de sa part aux Pères Carmes déchaussés, d'observer quatre choses d'où dépendoit l'accroissement ou la décadence de leur Ordre. La première, que les Supérieurs s'accordassent dans leurs sentimens. La seconde, qu'ayant plusieurs maisons, il n'y eût que peu de Religieux en chacune. La troisième, d'avoir peu de communication avec les séculiers. Et la quatrième, d'enseigner plus par actions que par paroles.* Comme il n'y a rien de plus vrai, je l'ai signé de ma main.

Thérèse de Jésus.



PREMIÈRE RELATION.

Voici quelle est ma manière d'oraison, dans le temps que j'écris ceci. Il m'arrive rarement de pouvoir discourir avec l'entendement, parce qu'aussitôt que je commence à me recueillir, j'entre dans la quiétude ou le ravissement, et qu'ainsi je ne puis faire aucun usage de mes sens. J'entends seulement que l'on me parle, mais sans rien comprendre à ce que l'on me dit.

Il m'arrive souvent que quoique je ne pense point alors à Dieu, mais à d'autres choses, et qu'il me semble que, quelque désir que j'en eusse, je ne pourrois faire oraison, tant je suis dans une grande sécheresse, et travaillée de douleurs corporelles, je me trouve tout d'un coup dans un tel recueillement et une telle élévation d'esprit, que je suis comme hors de moi-même, et j'en reçois en un moment les avantages que je dirai, sans que j'aie eu néanmoins aucune vision, ni rien entendu, et sans savoir où je suis. Il me paroît seulement que mon ame est comme perdue, et qu'elle profite plus en un moment, qu'elle ne pourroit, avec tous ses efforts, faire en une année.

D'autres fois je me sens dans un tel transport et un si grand désir de mourir pour Dieu, que je ne sais que devenir. Il me semble que je vais rendre l'esprit; je jette des cris, j'ai recours à Dieu, et je le prie, avec grande ardeur, de ne pas m'abandonner. En d'autres temps, je ne puis demeurer assise, tant mes inquiétudes sont grandes; et cette peine que je sens, sans y rien contribuer, est d'une telle nature, que je ne voudrois jamais

la voir cesser. Elle procède du dégoût de la vie que me cause le désir de voir Dieu, et de ce que mon mal est sans remède, parce qu'il n'y en auroit point d'autre que la mort, et qu'il ne m'est pas permis de me la donner. Ainsi, il me paroît que les autres trouvant de la consolation dans leurs maux, il n'y a que les miens qui durent toujours ; et la douleur que j'en souffre est si grande qu'il me seroit impossible de la supporter, si Notre-Seigneur ne la soulageoit de temps en temps par ces ravissemens, qui font cesser mes inquiétudes, rendent le calme à mon ame, lui donnent quelquefois la joie de voir une partie de ce qu'elle désire, et, en d'autres temps, celle de connoître des vérités merveilleuses, qui lui paroissoient incompréhensibles.

Je me sens, d'autres fois, pressée par de si violens et de si ardens désirs de servir Dieu, et dans un si extrême déplaisir de lui être inutile, que je ne puis assez dire combien cela me fait souffrir. Il me paroît alors qu'il n'y a ni peines, ni travaux, ni martyre que je n'endurasse avec joie ; ce qui m'arrive en un moment, quoique je n'y pense point, et avec une telle impétuosité, qu'il me renverse l'es-

prit sans que j'en puisse comprendre la cause. Je voudrois jeter des cris pour faire entendre à tout le monde combien il importe de ne pas se contenter de recevoir de petites graces, et quelles sont celles que nous pouvons espérer de la bonté de Dieu, si nous nous y disposons. Ces désirs si violens, et cette douleur de ne pouvoir ce que je voudrois, m'agitent d'une manière incroyable. Il me semble que si j'étois libre je ferois des choses extraordinaires pour le service de Dieu; et je me trouve comme liée d'une telle sorte, que je lui suis entièrement inutile. Ainsi, ma peine est si grande qu'elle ne peut s'exprimer; mais enfin, Dieu la fait cesser, et le recueillement, la consolation et la joie prennent sa place.

Il m'est arrivé d'autres fois, dans ces mêmes désirs si ardens de servir Dieu, de vouloir faire des pénitences qui m'auroient sans doute beaucoup soulagée, et donné une grande joie; mais on m'en a empêchée à cause de mes infirmités corporelles, et je crois que si on me les eût permises, elles auroient pu, quoique médiocres, être excessives.

Je sens quelquefois une si grande peine d'avoir à converser avec quelqu'un, qu'elle

me fait répandre des larmes. Tout mon plaisir est d'être seule ; et lors même que je ne prie ni ne lis point, je ne laisse pas de trouver de la consolation dans la solitude. L'entretien de mes parens m'est particulièrement ennuyeux, et je n'y suis qu'avec contrainte, excepté ceux avec qui je puis traiter de l'oraison et d'autres discours de piété ; car, je suis bien aise de les voir, mais non pas toujours, y ayant des temps où leur compagnie me seroit à charge, parce que je voudrois être seule. Mais cela arrive rarement, principalement à l'égard de ceux à qui je parle des choses de ma conscience ; car ils me consolent toujours. Ce m'est aussi une grande peine de me trouver dans la nécessité de manger et de dormir, et d'y être encore plus obligée que les autres, à cause de mes infirmités. Mais le faisant dans la vue de Dieu, et à dessein de le servir, je lui offre cette peine.

Comme je ne me lasserois jamais d'être seule, le temps me paroît passer trop vîte, et que je n'en ai pas assez pour prier. J'ai aussi tant d'affection pour la lecture, que je suis dans un continuel désir de m'y occuper. Je lis peu néanmoins, parce

que je n'ai pas plutôt pris un livre que je me trouve recueillie, et qu'ainsi ma lecture se change en oraison. Cela même dure trop peu à mon gré, à cause de mes grandes occupations, qui, encore qu'elles soient bonnes, ne me donnent pas le même contentement que je recevrois dans la lecture et dans l'oraison. Ainsi, je ne puis voir, ce me semble, sans quelque déplaisir, que c'est en vain que je désire toujours d'avoir plus de temps que je n'en ai.

Dieu m'a donné ces désirs, et plus de vertus que je n'en avois, depuis qu'il m'a favorisée de l'oraison de quiétude, et de ces ravissemens dont j'ai parlé, et je me trouve si changée en mieux, que je ne puis considérer sans horreur l'état où j'étois auparavant.

Ces ravissemens et ces visions ont produit en moi les avantages dont je parlerai; et je me contente maintenant de dire que, si j'ai quelque chose de bon, ils en sont la cause.

J'ai fait une telle résolution de ne point offenser Dieu, même véniellement, que j'aimerois mieux mourir mille fois, que d'y contrevenir de propos délibéré.

Cette résolution est telle, que pour faire une chose que je croirois agréable à Dieu et tourner à sa gloire, et que mon directeur approuveroit, il n'y a point de biens que je ne méprisasse, ni point de travaux que je ne voulusse souffrir pour l'exécuter. Et si je n'étois dans ce sentiment, je n'aurois pas, ce me semble, la hardiesse de rien demander à Dieu, ni même de faire oraison. Mais je ne laisse pas d'être fort imparfaite, et de commettre beaucoup de fautes.

Dans l'obéissance que je rends, quoiqu'imparfaitement, à mon Confesseur, il me semble que je suis incapable de vouloir manquer à faire ce qu'il m'ordonne, et je me croirois en mauvais état si j'étois dans une autre disposition.

J'aime la pauvreté, quoique non pas tant que je devrois; et il me semble que quand je serois très-riche, je ne désirerois de me conserver aucun revenu, ni garder de l'argent pour mon usage particulier; mais je me contenterois du nécessaire. Je sens bien néanmoins que je ne possède qu'imparfaitement cette vertu, parce qu'encore que je ne souhaite rien pour moi, je ne serois point fâchée d'avoir du bien pour le donner.

Je n'ai presque point eu de vision qui ne m'ait servi ; et je me remets à mes Confesseurs de juger si quelques-unes ont été des illusions.

Les eaux, les campagnes, les fleurs, les excellentes odeurs, la musique, et tant d'autres objets qui passent dans le monde pour si agréables, me paroissent l'être si peu, en comparaison de ceux qui se présentent à mon esprit dans les visions que j'ai d'ordinaire, que je voudrois n'avoir point d'yeux pour les voir, ni d'oreilles pour les entendre. Ainsi, ils me touchent si peu que je ne les ai pas plutôt aperçus qu'ils s'effacent de mon imagination, tant ils me paroissent méprisables.

Lorsque je ne puis me dispenser de traiter avec quelques personnes du monde, quoique ce ne soit que des choses de piété et d'oraison, si cela dure long-temps sans nécessité, j'en ai tant de peine, qu'il faut que je me fasse violence.

Ces conversations et ces entretiens des choses du siècle qui m'étoient autrefois si agréables, me donnent maintenant tant de dégoût, que je ne saurois les souffrir.

Ces désirs que j'ai d'aimer, de servir

et de voir Dieu, ne sont plus accompagnés, comme autrefois, dans le temps que je croyois être si dévote, de méditations et de quantité de larmes ; mais de mouvemens d'amour de Dieu si vifs et si violens, que, s'il ne les tempéroit par ces ravissemens qui mettent mon ame dans la tranquillité et dans le calme, je crois qu'elle cesseroit bientôt d'animer mon corps.

Je ne saurois voir des personnes marcher à grands pas dans la piété, détachées de tout, et qui ne trouvent rien de difficile pour servir Dieu, que je ne désire de communiquer avec elles, parce qu'il me semble que leur exemple me fortifie.

Je ne puis, sans quelque douleur, en voir d'autres qui sont timides, et qui ne vont que comme à tâtons dans ce qu'elles pourroient raisonnablement entreprendre de faire pour Dieu. J'implore en leur faveur son secours et celui de ces grands Saints dont les admirables actions donnent de l'étonnement, non que je me croie capable de faire rien de bon ; mais parce que je ne doute point que Dieu n'assiste ceux qui s'engagent dans de grands desseins pour lui plaire, et ne les

les abandonne jamais lorsqu'ils mettent leur confiance en lui seul. Je souhaite de rencontrer des personnes qui me confirment dans cette opinion, et de me reposer ainsi sur son éternelle providence du soin de la nourriture et du vêtement.

Les paroles suivantes étoient ajoutées de la main de la Sainte.

Ce que je dis que nous devons laisser à Dieu le soin de nos besoins temporels, ne doit pas s'entendre de telle sorte que je prétende par-là pouvoir me dispenser de me les procurer ; mais il signifie seulement que ce doit être sans inquiétude ; et je me trouve si bien de n'en point avoir, que je tâche, autant que je puis, de m'oublier moi-même. Il me semble qu'il y a environ un an que Dieu m'a donné ce sentiment.

Pour ce qui est de la vaine gloire, Dieu me fait la grace d'être très-persuadée que je n'ai aucun sujet d'en avoir, parce que je connois clairement que je ne contribue en rien à tant de faveurs que je reçois de sa bonté. Il me fait voir, au contraire, que ma misère est si grande,

que ce que je pourrois penser en toute ma vie, ne seroit pas capable de me faire comprendre la moindre de tant de grandes vérités dont il m'instruit en un moment.

Il me sembloit autrefois que je devois avoir honte de parler ainsi des choses qui me regardent ; mais depuis quelques jours je n'en ai point, parce que je ne me trouve pas meilleure qu'auparavant que j'eusse reçu tant de graces, et au contraire, encore pire, puisque je n'en profite pas. Je trouve que, quoique je reçoive continuellement des faveurs de Dieu, les autres sont plus vertueuses que moi, et s'avancent davantage dans son service ; ce qui me fait croire qu'il leur donnera tout d'un coup les graces qu'il m'a faites à diverses fois, et je crains que, me voyant si foible et si mauvaise, il ne m'ait conduite par ce chemin. Je le prie de tout mon cœur que ce ne soit point dans cette vie qu'il me récompense.

Lorsqu'étant en oraison je me trouve dans la liberté de méditer, je ne pourrois, quoiqu'il me vînt dans la pensée, demander à Notre-Seigneur de me donner du repos, et désirer qu'il m'accordât cette

prière, parce que je vois qu'il n'en a jamais eu quand il étoit sur la terre; mais qu'il a passé sa vie en des travaux continuels. Ainsi, je le prie de ne point me les épargner, et de me faire la grace de pouvoir les supporter.

Toutes les choses de cette nature et qui sont les plus parfaites s'offrent à moi dans l'oraison, et font impression sur mon esprit. Je ne saurois, sans étonnement, voir de si grandes vérités; et elles me paroissent si claires que je trouve que tout ce qui est dans le monde, leur étant comparé, n'est que folie. Ainsi, j'aurois besoin de me contraindre pour y penser comme je faisois autrefois, tant il me semble que c'est une rêverie de compter pour quelque chose les maux et les travaux de cette vie, et de ne pas même modérer par cette considération la douleur de la mort de nos plus proches parens, de nos plus chers amis, et des autres choses qui nous sont les plus sensibles. N'ai-je donc pas raison de dire que, considérant ce que j'étois, et quels étoient alors mes sentimens, je dois veiller avec soin sur ma conduite?

Quoique je remarque en quelques personnes des choses qui paroissent visi-

blement être des péchés, je ne puis me résoudre à croire qu'elles aient offensé Dieu, parce que je suis persuadée que chacune désire, comme moi, de le servir. Il m'a fait cette grace, dont je ne saurois trop le remercier, de ne jamais m'arrêter à penser aux défauts d'autrui; et quand ils se présentent à ma mémoire, au lieu de m'y arrêter, je considère ce qu'il y a de bon en ces personnes. Ainsi, rien ne me fait de la peine que les péchés publics et les hérésies; mais j'en suis souvent fort affligée, et il me semble, presque toutes les fois que j'y pense, que cette peine est la seule que l'on doive sentir. Néanmoins, c'en est une pour moi de voir des personnes d'oraison retourner en arrière; mais non pas si grande, parce que je tâche d'en détourner mon esprit.

Je ne suis plus si curieuse que je l'étois, quoique je ne sois pas toujours en cela entièrement mortifiée, mais seulement quelquefois.

Ce que je viens de rapporter, et une attention presque continuelle à Dieu, est pour l'ordinaire, selon ce que j'en puis juger, l'état de mon ame. Ainsi, quand je ne m'occupe d'autre chose, je me

sens comme réveiller, sans savoir par qui, pour reprendre cette attention ; mais non pas toujours, et seulement assez souvent lorsque ce dont il s'agit est très-important.

Je me trouve quelquefois, durant trois ou quatre jours, non-seulement sans ferveur et sans aucune vision, mais elles sont si effacées de ma mémoire, que, quand je le voudrois, je ne pourrois me souvenir d'aucun bien que j'aie fait. Tout me paroît un songe : mes maux corporels m'accablent; mon entendement se trouble; je n'ai nulle pensée de Dieu; et je ne sais du tout où j'en suis. Si je prends un livre, je ne comprends rien à ce que je lis; je me vois pleine d'imperfections, sans amour pour la vertu, et cette grande ardeur de souffrir disparoît de telle sorte, qu'il me semble que je serois incapable de résister à la moindre tentation; que je ne me trouve propre à rien; que je ne pourrois voir sans peine que l'on me commandât quelque chose d'extraordinaire, et que je trompe tous ceux qui ont bonne opinion de moi. Je voudrois alors pouvoir me cacher en un lieu où personne ne me vît, et ce n'est pas par vertu, mais par

lâcheté que je cherche la solitude. Je me sens disposée à contester contre ceux qui voudroient me contredire, et mon seul soulagement, au milieu de tant de peines, est la grace que Dieu me fait de ne pas l'offenser plus qu'à l'ordinaire, et qu'au lieu de lui demander de me délivrer de ce tourment, je suis prête de souffrir jusqu'à la fin de ma vie, si telle est sa volonté. Je m'y soumets de tout mon cœur; je le prie seulement de m'assister, afin que je ne l'offense point, et je considère comme une très-grande grace de ne pas être toujours dans l'état que je viens de dire.

Je ne saurois voir sans étonnement qu'étant dans une si grande peine, une seule des paroles que Notre-Seigneur a accoutumé de me faire entendre, une vision, un recueillement qui ne dure pas plus qu'un *Ave, Maria*, ou une approche de la sainte table pour communier, rendent une entière tranquillité à mon ame et à mon corps, et éclairent de telle sorte mon entendement, qu'il recouvre toute sa force, et rentre dans ses dispositions ordinaires. Je l'ai éprouvé diverses fois, et toujours quand je communie. Il y a plus de six mois que je me

sens notablement soulagée de mes infirmités corporelles, particulièrement dans les ravissemens. Je me suis vue quelquefois durant plus de trois heures, et d'autres fois durant tout le jour, dans un tel amendement que cela n'est pas croyable, sans que l'on puisse dire que c'est une imagination, parce que je l'ai particulièrement remarqué. Ainsi, lorsque je suis dans ce grand recueillement, je n'appréhende rien pour ma santé, et je ne remarquois point cet amendement extraordinaire dans la manière d'oraison que je faisois auparavant.

Tout ce que je viens de rapporter me fait croire que ces paroles, ces visions et ces révélations, procèdent de Dieu, parce qu'étant en chemin de me perdre, elles m'ont mis en peu de temps dans l'état où je me trouve aujourd'hui, et donné des vertus qui m'étonnent, ne sachant comment je les ai acquises. Je ne me connois plus moi-même, et je sais que ce changement ne s'est pas fait par mon travail, mais que je le tiens d'ailleurs. En quoi je suis très-assurée que je ne me trompe point, et que Dieu ne s'est pas seulement servi de ce moyen pour m'attirer à lui, mais pour me tirer de

l'enfer ; et ceux de mes Confesseurs à qui j'ai fait des confessions générales ne l'ignorent pas.

Quand je rencontre des personnes qui savent quelques particularités de ce qui me regarde, je voudrois pouvoir leur raconter toute ma vie, parce que la seule chose que je désire, est que l'on donne à Dieu les louanges qui lui sont dues. Comme il connoît le fond de mon cœur, il sait que je parle sincèrement, et que, sans me souvenir ni des biens, ni des honneurs, ni de la vie, tous mes désirs se renferment à souhaiter ce qui regarde sa gloire. Je ne puis croire que le diable m'ait procuré tant d'avantages, pour m'attirer à lui et me perdre ensuite. Il est trop habile pour avoir recours à des moyens si contraires à son dessein ; et je ne saurois non plus me persuader que, encore que mes péchés méritassent que je fusse trompée, Dieu ait rejeté les instantes prières qu'on lui a faites durant deux ans, pour lui demander de me faire connoître si j'étois dans un bon chemin, afin que, si je m'égarois, il lui plût de me conduire par une autre voie. Quelle apparence que, si ce qui se passoit en moi ne venoit point de lui, il eût permis

que mon égarement augmentât toujours? Ces raisons et l'exemple de tant de Saints m'encouragent, lorsque ma méchanceté me fait craindre d'être dans l'illusion. Mais dans l'oraison et dans les temps où mon ame se trouve tranquille, et que je ne pense qu'à Dieu, quand tous les plus savans et les plus saints hommes du monde emploieroient tous leurs efforts pour me faire croire que le démon y avoit part, il seroit hors de leur pouvoir de me le persuader, quelque déférence que j'eusse pour eux. Je l'ai éprouvé; car, quoi que l'on ait pu me dire, et que mon estime de la vertu et de la sincérité de ceux qui me parloient, jointe à la connoissance que j'avois de ma misère, me fissent entrer dans la créance qu'il se pouvoit bien faire que je fusse trompée, une seule de ces paroles surnaturelles, ou de ces visions, ou le moindre recueillement, effaçoient de mon esprit tout ce qu'ils m'avoient dit, et je me trouvois plus confirmée que jamais dans l'opinion que cela venoit de Dieu.

Ce n'est pas que je ne croie qu'il peut s'y mêler quelque chose du démon, comme je l'ai vu arriver; mais ses illu-

sions produisent de effets si différens de ceux qui procèdent des graces que l'on reçoit de Dieu, que je ne saurois m'imaginer qu'une personne qui en a quelque expérience puisse s'y tromper.

Lors même que je serois certaine que ces choses viennent de Dieu, je ne voudrois pour rien du monde m'engager à quoi que ce soit que mon directeur n'approuvât et ne jugeât pas être de son service; et j'y ai été confirmée par ces visions, qui m'ont toujours recommandé l'obéissance que je dois à ceux qui prennent le soin de ma conduite. Je m'y trouve souvent si sévèrement reprise de mes fautes, que j'en suis pénétrée jusque dans le cœur; et d'autres fois j'y reçois des avis importans et très-utiles, touchant les affaires que j'ai à traiter.

Je me suis beaucoup étendue sur ce sujet; mais quand je pense aux avantages que je tire de l'oraison, il me semble que je n'en dis pas assez; et cela n'empêche pas que je ne me trouve ensuite fort imparfaite et fort mauvaise. Peut-être que je me trompe, faute de savoir discerner le bien du mal, et que je n'en juge que par la différence si visible

qui se rencontre dans les divers temps de ma vie.

On peut voir, dans ce que je viens de rapporter, mes véritables sentimens et les dispositions qu'il a plu à Dieu de me donner, quoique si imparfaite et si méchante. Je soumets le tout, mon Père, à votre jugement : vous connoissez tous les plis et les replis de mon ame.

Cette relation n'est pas écrite de la main de la Sainte; mais elle dit, comme on le verra ensuite, qu'elle est telle qu'elle l'a écrite ; et la relation suivante est toute écrite de sa main.

SECONDE RELATION.

Il y a, ce me semble, plus d'un an que j'écrivis ce que l'on peut voir ci-dessus ; et depuis ce temps, Dieu m'a fait la grace d'avancer au lieu de reculer dans son service. Qu'il en soit loué à jamais. Non-seulement il n'a point discontinué à me favoriser de visions et de révélations, mais il m'en donne de beaucoup plus élevées. Il m'a enseigné une manière d'oraison qui m'est encore plus utile,

qui me met dans un plus grand détachement de toutes les choses de la terre, et qui me donne plus de courage et plus de liberté d'esprit. Mes ravissemens augmentent, et sont quelquefois si extraordinaires, qu'il m'est impossible de les cacher; tout ce que je puis, est de tâcher à faire croire que ce sont ces grands maux de cœur auxquels je suis sujette, qui me font tomber en foiblesse, et je m'efforce avec grand soin d'y résister lorsqu'ils me prennent, mais quelquefois je ne le puis.

Quant à la pauvreté, il me paroît que Dieu me fait en cela beaucoup de grace, parce que non-seulement je ne voudrois pas avoir le nécessaire, s'il ne venoit d'aumône, mais je désirerois de tout mon cœur d'être en un lieu où l'on ne vécût que de charités.

Il me semble que j'ai beaucoup plus de compassion des pauvres que je n'en avois; et j'ai un si grand désir de les assister, que si je suivois mon inclination, je me dépouillerois pour les revêtir. Leur saleté ne me cause aucun dégoût, quoique je m'approche d'eux et que je les touche. En quoi je vois que Dieu me fait une grace particulière, parce qu'en-

core qu'auparavant je leur fisse l'aumône pour l'amour de lui, je n'avois pas par mon naturel cette grande compassion d'eux; et qu'ainsi, je ne puis douter qu'il ne me l'ait donnée.

Je me sens aussi moins imparfaite, à l'égard des murmures qui s'élèvent contre moi; car, bien qu'ils soient en grand nombre, il me semble que je n'en suis pas plus touchée que si j'étois insensible. Il me paroît presque toujours que l'on a raison de me blâmer, et je crois n'avoir rien en cela à offrir à Dieu, à cause que je connois par expérience que j'en profite. Ainsi, depuis le temps que j'ai commencé à faire oraison, je ne veux point de mal à ces personnes, je sens seulement d'abord, que leur injustice me choque un peu, mais sans me donner ni altération ni inquiétude; et quand je vois que l'on me plaint, je ne saurois m'empêcher d'en rire en moi-même, parce que toutes les injustices que l'on nous fait en ce monde me paroissent si méprisables, qu'elles ne méritent pas que l'on y pense; je les considère comme un songe qui s'évanouit aussitôt que l'on s'éveille.

Je me sens, par la miséricorde de Dieu,

dans un plus ardent désir de le servir ; dans le plus grand amour de la solitude, et dans un plus entier détachement, à cause que les visions dont j'ai parlé, m'ont fait connoître le néant de toutes les choses d'ici-bas. Ainsi, je compte pour peu de me séparer de mes proches et de mes amis, afin de me rendre plus agréable à Dieu lorsque son service m'y oblige, parce que m'étant à charge quand ils m'empêchent de lui rendre ce que je lui dois, je les quitte avec plaisir, et trouve ainsi du repos en toutes choses.

J'ai reçu des avis dans l'oraison, que l'expérience m'a fait voir être très-utiles, et j'ai tiré un grand profit de ces faveurs de Dieu. Mais j'ai commis en cela même de grandes fautes, parce que j'ai été trop sensible à la consolation que j'en recevois, quoique souvent le peu de pénitence que je fais, et l'honneur que l'on me rend, me donnent beaucoup de peine.

Il y avoit en cet endroit une ligne marquée comme elle est ici.

Il y a environ neuf mois que j'ai écrit ce que dessus, et depuis ce temps,

Dieu m'ayant fait la grace de ne point tourner la tête en arrière, ensuite de tant de faveurs que j'ai reçues de sa bonté, il me semble que je me trouve dans une liberté d'esprit encore plus grande. J'avois cru jusqu'ici avoir besoin de l'assistance des créatures, et m'y confiois ; mais je vois bien, maintenant, qu'on ne les doit considérer que comme des petits scions de romarin sec, qui, lorsqu'on veut s'y appuyer, plient et se rompent sous le poids du moindre murmure et de la moindre contradiction. Ainsi, je connois par expérience, que le seul moyen de ne point tomber, est de n'avoir d'autre soutien que la croix, et de se confier en celui qui a bien voulu pour notre salut y être attaché. C'est en elle que je trouve une amie très-véritable, et c'est par lui que je me vois élevée à un tel pouvoir et un tel empire, que pourvu qu'il ne m'abandonne point, je me crois capable de résister à toutes les puissances de la terre.

Quoiqu'avant de connoître clairement cette vérité, je prisse grand plaisir de voir que l'on eût de l'affection pour moi, non-seulement je ne m'en soucie plus, mais il me semble que j'en souffre

quelque peine, excepté pour les personnes à qui je parle de ce qui regarde ma conscience, ou que je crois pouvoir me servir. Car, je suis bien-aise d'être aimée des uns, afin qu'ils me souffrent; et des autres, afin qu'ils se laissent plus aisément persuader de ce que je leur dis du néant et de la vanité du monde.

Dieu m'a tellement fortifiée dans les contradictions, les persécutions et les travaux que j'ai eu à soutenir depuis quelques mois, que plus ils étoient grands, plus mon courage s'augmentoit, sans que je me sois lassée de souffrir. Non-seulement je n'ai point haï les personnes qui disoient du mal de moi, mais il me semble que je les aimois plus qu'auparavant, sans que je sache de quelle sorte Notre-Seigneur me faisoit cette grace.

Etant de mon naturel très-violente dans mes désirs, ils sont maintenant si modérés, et je me trouve si tranquille, que je ne me sens point touchée de déplaisir lorsqu'ils ne s'accomplissent pas; et excepté en ce qui regarde l'oraison, je suis si peu sensible à l'ennui et à la joie, que je parois toute stupide, et demeure durant quelques jours en cet état.

Il me prend quelquefois de si violens désirs de faire pénitence, que lorsque j'en fais quelqu'une, j'y trouve presque toujours du plaisir et des délices ; mais mes grandes infirmités corporelles sont cause que je n'en fais guères.

La nécessité de manger me donne souvent une très-grande peine. Maintenant elle est excessive, principalement quand je suis en oraison ; car alors, elle est telle, qu'elle me fait répandre quantité de larmes et témoigner ma douleur par mes plaintes, sans savoir presque ce que je dis ; et je ne me souviens point que cela me soit arrivé dans les plus grands travaux que j'aie soufferts, pouvant dire qu'en ces occasions j'ai un cœur d'homme et non pas de femme.

Je souhaite plus ardemment que jamais que Dieu ait des serviteurs qui le servent avec un entier détachement de toutes les choses d'ici-bas qui ne sont que vanité, et que ces personnes soient savantes, parce que je vois l'extrême besoin qu'en a l'Eglise, et j'en suis si vivement pénétrée, qu'il me semble que c'est se moquer de s'affliger d'autre chose. Je recommande continuellement cette affaire à Dieu, dans la créance que j'ai qu'un de

ces hommes parfaits, et véritablement touchés de son amour, fera plus qu'un grand nombre d'autres qui n'agiroient que foiblement et avec tiédeur.

Il me paroît que je suis plus ferme que jamais en ce qui regarde la foi; et il me semble que je ne craindrois point de disputer contre tous les luthériens, pour leur faire connoître leur erreur. Je ne saurois, sans en être extrêmement affligée, penser à la perte de tant d'ames.

Dieu me fait connoître clairement qu'il lui a plu de se servir de moi pour l'avancement de plusieurs ames, et qu'il fait par sa bonté que mon amour pour lui s'augmente de jour en jour.

Il me semble que quand je voudrois m'efforcer d'avoir de la vanité, je ne le pourrois, et je ne vois pas comment je pourrois non plus m'imaginer que l'on me dût attribuer aucune des vertus que j'ai, après m'être vue durant tant d'années sans en avoir une seule, et ne faisant maintenant que recevoir des faveurs de Dieu, sans que je lui rende aucun service, au lieu que je vois toutes les autres s'avancer de plus en plus. Cet aveu sincère que j'en fais ne doit pas passer pour humilité, mais pour une vérité, qui me

fait trembler quelquefois par l'appréhension d'être trompée. Ce qui me rassure, est l'avantage que je tire de ces révélations et de ces ravissemens, dans lesquels je suis assurée que je ne contribue en rien, et que je n'y ai pas plus de part que si je n'étois qu'une souche. Cela me met l'esprit en repos, je me jette entre les bras de Dieu, et me confie en la certitude que j'ai que je ne désire rien tant que de mourir pour lui, et qu'il n'y a point de contentement et de repos, que je ne lui veuille sacrifier de tout mon cœur pour lui témoigner mon amour.

Il y a des jours que ce que dit saint Paul me vient souvent dans l'esprit, quoique je ne sois pas sans doute dans une disposition approchante de la sienne. C'est, ce me semble, que je ne vis point, que je ne parle point, et que je n'ai point de volonté ; mais qu'il y a au-dedans de moi un esprit qui m'anime, me conduit et me fortifie. Ainsi, me trouvant comme hors de moi-même, la vie me devient ennuyeuse. Dans un état si pénible, le plus grand sacrifice que je puisse faire à Dieu, est de vouloir bien vivre pour l'amour de lui ; mais je souhaiterois que ce fût avec de grands travaux et de

grandes persécutions, puisqu'étant inutile à tout, je ne suis propre qu'à souffrir, et qu'il n'y a rien que je ne voulusse endurer pour mériter quelque chose en accomplissant sa volonté.

Il ne m'a rien été dit dans l'oraison que je n'aie vu s'accomplir, mais quelquefois plusieurs années après.

Ce que je connois des grandeurs de Dieu et de son adorable conduite, éclate de tant de merveilles, que je n'y pense presque jamais sans tomber dans la défaillance, et me trouver dans un grand recueillement.

Je m'étonne quelquefois du soin qu'il plaît à Dieu de prendre pour m'empêcher de l'offenser, sans que j'y contribue presque rien, n'étant par moi-même qu'une source inépuisable de péchés et un abîme de misères. Je voudrois que tout le monde le sût, afin que l'on connût encore mieux quel est le pouvoir infini de Dieu. Qu'il soit loué et glorifié à jamais. Ainsi soit-il.

La Sainte écrivit au bas de cette relation ce qui s'ensuit, après avoir mis en tête le nom de Jésus comme elle faisoit toujours.

†
IHS

La relation ci-dessus, qui n'est pas écrite de ma main, est celle que je donnai à mon Confesseur, qui l'a transcrite sans y rien ajouter ni diminuer. C'est un homme fort spirituel et grand théologien. Je ne lui cachois rien de tout ce qui se passoit en moi. Il le communiquoit à d'autres personnes fort savantes, et particulièrement au Père Mancio. Ils n'y ont rien trouvé qui ne soit conforme à l'Ecriture sainte, et cela m'a mis l'esprit en grand repos; quoique je n'ignore pas que tant qu'il plaira à Dieu de me conduire par ce chemin, je dois me défier de moi-même. C'est aussi ce que je fais toujours, et je vous prie, mon Père, de vous souvenir que tout ce que je vous ai dit a été sous le secret de la confession.

Ici finissent les paroles de la Sainte. Elle fit cette relation étant encore dans le monastère de l'Incarnation, et avant que d'en être sortie pour aller fonder ceux de la nouvelle réforme. Mais quant à la première relation, elle l'avoit faite

dès le temps qu'elle avoit commencé de se donner entiérement à Dieu, et qu'il la favorisoit de tant de graces surnaturelles.

Elle n'écrivit la seconde relation qu'un an après la première, ainsi qu'elle le dit en la commençant; et l'on y peut voir avec étonnement à quelle haute perfection elle arriva en si peu de temps. Que si elle a commencé d'une manière si admirable, qu'elle a surpassé d'abord plusieurs personnes fort parfaites; jusqu'à quel point de perfection doit-on croire qu'elle est arrivée, augmentant de jour en jour en vertu, durant vingt-deux ou vingt-trois ans qu'elle a encore vécu depuis, recevant continuellement de nouvelles graces de Dieu, faisant tant de pénitences, supportant tant de travaux, fondant tant de monastères, gagnant tant d'ames à Dieu, passant une partie des jours et des nuits dans une oraison si élevée, se mortifiant sans cesse, et amassant ainsi un trésor incomparable de bonnes œuvres.

MÉDITATIONS
SUR
LE PATER,

Pour s'en servir durant les jours de la semaine.



AVANT-PROPOS DE LA SAINTE.

Celui qui nous a donné l'être connoissant parfaitement ses créatures, sait que la capacité de notre ame étant infinie, elle désire toujours de s'entretenir de nouvelles pensées, parce qu'une seule n'est pas capable de la contenter. Ainsi, nous voyons dans le sixième chapitre du Lévitique, que pour empêcher que le feu de l'autel ne s'éteignît, Dieu commande aux Prêtres d'y mettre tous les jours de nouveau bois; comme s'il eût voulu signifier par cette figure, qu'afin que le feu de la dévotion ne se refroidisse et ne s'éteigne point en nous, nous devons chaque jour l'entretenir et l'animer par de nouvelles et de vives considérations. Et quoiqu'il puisse sembler

d'abord qu'il y ait en cela quelqu'imperfection, c'est néanmoins une conduite de la Providence divine, qui fait que notre ame suivant son inclination naturelle, s'occupe sans cesse à la recherche des perfections infinies de Dieu, sans pouvoir se contenter sinon de cet objet qui n'a point de bornes, parce que lui seul est capable de la remplir.

Comme donc l'amour de Dieu est le feu divin que nous prétendons d'entretenir dans nos ames, il a besoin de beaucoup de bois, et il faut tous les jours y en mettre de nouveau, parce que la chaleur de notre volonté est si agissante, qu'elle le consume entièrement, et que quelque quantité qu'il y en ait, elle trouve toujours que c'est peu, jusqu'à ce qu'entrant dans la parfaite possession de ce bien infini, qui est seul capable de la satisfaire pleinement, ce même feu d'amour qu'elle aura entretenu dans elle ici-bas, devienne dans le ciel sa divine et son éternelle nourriture.

Or, puisqu'on peut dire que l'oraison du Seigneur est le bois le plus propre pour entretenir ce feu du divin amour, il m'a semblé que pour empêcher que l'ame ne s'attiédisse par la répétition si fréquente

fréquente de cette sainte prière, il ne seroit pas mal à propos de chercher quelques moyens pour faire qu'en la redisant chaque jour, nous concevions de nouvelles pensées pour entretenir notre esprit et notre volonté dans une vigueur toujours nouvelle. On le pourra sans peine, en partageant les sept demandes qui y sont contenues selon les sept jours de la semaine, afin que chaque jour ait la sienne; et en donnant à Dieu, en chacun de ces jours, un nom particulier, qui comprenne tout ce que nous désirons, et espérons d'obtenir de lui par cette demande.

On sait assez quelles sont ces demandes. Et quant aux noms que l'on peut donner à Dieu, nous prendrons ceux de Père, Roi, Epoux, Pasteur, Rédempteur, Médecin et Juge. Ainsi chacun réveillera son attention, et s'excitera de plus en plus à l'aimer, en disant le lundi : *Notre Père qui êtes dans les cieux, que votre nom soit sanctifié;* le mardi : *notre Roi, que votre règne arrive;* le mercredi : *Epoux de mon ame, que votre volonté soit faite;* le jeudi : *notre Pasteur, donnez-nous aujourd'hui le pain dont nous avons besoin en chaque*

jour; le vendredi : *notre Rédempteur, pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensé;* le samedi : *notre Médecin, ne nous laissez pas succomber à la tentation;* et le dimanche : *notre Juge, délivrez-nous du mal.*

PREMIÈRE DEMANDE,

POUR LE LUNDI.

Notre Père qui êtes dans les cieux.

Quoique le nom de Père soit celui qui convient le mieux à toutes ces demandes, et qui nous donne le plus de confiance d'obtenir ce que nous demandons à Dieu, à cause que c'est par ce nom qu'il a voulu s'obliger à nous l'accorder ; ce n'est pas, néanmoins, contrevenir à son ordre et à sa sainte volonté que d'y ajouter les autres, puisqu'outre qu'ils lui appartiennent tous si justement, ils servent à exciter notre dévotion, à mettre comme de nouveau bois pour accroître le feu qui brûle sur l'autel de notre cœur, et à fortifier notre confiance, en considérant qu'il possède tant de titres si glorieux à sa Majesté, et si avantageux à notre bassesse.

Afin donc que ce feu ait de quoi s'entretenir durant le jour du lundi, par la méditation de ce seul nom de Père et par cette première demande, considérez

que vous avez pour Père un Dieu en trois personnes, unique en essence, auteur de toutes les créatures, le seul être sans principe, et le principe de tous les êtres, par qui nous nous mouvons, en qui nous vivons, par qui nous subsistons, et qui soutient et conserve toutes choses.

Considérez ensuite que vous êtes fils de ce Père, qui est si puissant qu'il peut créer un nombre infini d'autres mondes; qui est si sage, qu'il les pourroit gouverner tous comme il gouverne celui-ci, sans que sa providence manque à aucune créature, depuis le plus grand des Séraphins jusqu'au plus petit ver de terre; et qui est si bon, qu'il ne cesse jamais de répandre sur elles les influences de sa bonté, selon qu'elles sont capables de les recevoir, quoiqu'elles lui soient également toutes inutiles.

Considérez-vous vous-mêmes, particulièrement en qualité d'homme, et dites : Quelle obligation n'ai-je point à l'extrême bonté de ce Père, qui a voulu non-seulement me donner l'être, mais m'honorer de la qualité de son fils, en me créant plutôt que d'autres hommes, qui auroient été meilleurs que moi!

Pesez ensuite jusqu'à quel point ce Père mérite d'être aimé et d'être servi, lui qui par sa seule bonté a voulu créer pour l'amour de vous tout ce qui est dans le monde, et vous créer vous-même pour le servir et le posséder éternellement.

Alors vous demanderez à Dieu, pour tous les hommes, la lumière qui leur est nécessaire pour le connoître, l'amour dont ils ont besoin pour l'aimer, la reconnoissance qu'ils doivent avoir de tant de bienfaits qu'ils en ont reçus, et qu'il les rende tous si vertueux et si saints, que l'on voie reluire en eux sa divine image; et qu'ainsi, le nom de Père que nous lui donnons soit sanctifié et glorifié sur la terre, par des enfans qui fassent voir qu'ils sont dignes d'avoir pour Père ce Dieu éternel qui les a créés.

Vous représentant ensuite le grand nombre de péchés des hommes, vous concevrez une sensible douleur de voir un si bon Père si indignement traité par ses enfans, et serez en même-temps touché de joie qu'il y en ait d'autres en qui reluit la sainteté de leur Père. Vous ne verrez aucun péché ni aucun mauvais exemple qui ne vous attriste.

Vous ne verrez ni n'apprendrez aucune action de vertu qui ne vous console ; et vous rendrez graces à Dieu d'avoir créé tant de saints Martyrs, de saints Confesseurs et de saintes Vierges, qui ont fait connoître par des marques si illustres, qu'ils étoient enfans de cet adorable Père.

Après, rentrant dans vous-même, vous ressentirez de la confusion d'avoir commis en particulier tant d'offenses contre lui, d'avoir si mal reconnu les extrêmes obligations que vous lui avez, et d'avoir porté si indignement le titre auguste d'enfant de Dieu, qui devroit seul inspirer dans le cœur de tous les hommes, une magnanimité vraiment royale et toute divine. C'est ici où vous considérerez le sentiment naturel des pères qui aiment leurs enfans, quoiqu'ils soient difformes ; qui prennent soin d'eux, quoiqu'ils soient ingrats ; qui les souffrent, quoiqu'ils soient vicieux ; qui leur pardonnent aussitôt qu'ils rentrent dans leur devoir, et qui travaillent avec tant de peine pour les élever dans le monde et pour accroître leur bien, pendant qu'ils ne se mêlent point de leurs affaires, et ne pensent qu'à se divertir.

Ces sentimens et ces inclinations des pères, qui se trouvent en Dieu d'une manière infiniment plus parfaite et plus avantageuse pour nous, attendrissent l'ame, nous donnent une nouvelle confiance d'obtenir pardon pour nous et pour les autres, et nous apprennent à ne mépriser personne, lorsque nous voyons que chacun a pour Père le Père de tous les hommes et de tous les Anges.

Le jour que vous ferez cette première demande, vous y rapporterez toutes choses. Ainsi, lorsque vous verrez des images de Jésus-Christ, vous direz : celui-ci est mon Père. Lorsque vous regarderez le ciel, vous direz : c'est la maison de mon Père. Lorsque vous entendrez la lecture, vous direz : c'est là une lettre que m'écrit mon Père. Vous direz aussi de vos habits, de votre manger, et de toutes les choses dont vous recevrez quelque satisfaction : tout ceci vient de la main de mon Père. Vous direz de ce qui vous donne de la peine, de ce qui vous attriste, et des tentations qui vous arrivent : tout cela vient de la main de mon Père, qui veut m'exercer par ce moyen, et me faire acquérir une plus riche couronne. Et enfin,

vous direz de toutes choses, avec grande affection : *Votre saint Nom soit sanctifié.*

Par ces considérations et cette présence de Dieu, l'ame s'efforce de paroître fille de celui qui l'honore de cette qualité; elle lui rend graces de tant de bienfaits qu'elle en a reçus; elle ressent une singulière joie de se voir fille de Dieu, héritière de son royaume, sœur de Jésus-Christ, et sa cohéritière dans l'héritage éternel. Et lorsqu'elle considère que ce royaume lui appartient, elle désire que tous les hommes soient Saints, afin d'augmenter encore sa félicité, puisqu'elle sera d'autant plus grande, que le nombre de ceux qui y participeront sera plus grand. Sur quoi il sera fort à propos de considérer et de bien peser cette parole de Jésus-Christ en croix : *Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font*, parce qu'elle marque excellemment jusqu'à quel point va la tendresse des entrailles paternelles de Dieu. Il faut faire ensuite des actes d'amour envers ceux qui nous ont offensé, et nous disposer à souffrir avec patience les plus grandes injures. Il sera aussi fort utile de re-

passer dans notre esprit l'histoire de l'Enfant prodigue, parce qu'elle exprime mieux que toute autre, l'excès de la bonté paternelle envers un fils, qui après s'être perdu, est retrouvé, et rétabli dans son rang et sa dignité première.



SECONDE DEMANDE,

POUR LE MARDI.

Votre règne nous arrive.

Après avoir fait l'examen à quelque heure de la nuit, en la même sorte que celui du lundi, l'ame parlera à Dieu comme à son Père; et après lui avoir demandé pardon de sa négligence et de sa tiédeur à procurer sa gloire et la sanctification de son nom, elle se préparera pour le lendemain, qui est le mardi, à traiter comme son Roi celui qu'elle avoit traité le jour précédent comme son Père. Ainsi, lorsqu'elle s'éveillera, elle le saluera avec ces paroles: *Notre Roi, régnez dans nous.*

Cette demande s'accorde très-bien avec

la précédente, puisque les enfans doivent posséder le royaume de leur père. Ainsi l'ame doit dire à Dieu : Comme le démon, le monde et la chair règnent sur la terre, mon Roi, régnez dans nous, et détruisez en nous le royaume de l'avarice, de l'orgueil et de la volupté. Cette demande peut s'entendre en deux manières. L'une, de demander à Notre-Seigneur qu'il nous donne le royaume du ciel dont la possession nous appartient, puisque nous avons l'honneur d'être ses enfans. Et l'autre, de lui demander qu'il règne en nous, et que nous soyons son royaume.

D'habiles théologiens m'ont appris que ces deux explications sont catholiques et conformes à l'Ecriture-Sainte ; puisqu'à l'égard de la première, JÉSUS-CHRIST a dit : *Venez, vous que mon Père a bénis, et possédez le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde.* Et quant à la seconde, saint Jean écrit que les Saints diront dans le paradis : *Seigneur, vous nous avez rachetés par votre sang, et nous avez rendus le royaume de votre Père et de notre Dieu.* Il se rencontre une chose admirable dans ces diverses expositions, c'est

que lorsque Dieu nous parle, il dit qu'il est notre royaume : et lorsque nous lui parlons, nous le bénissons en lui disant que nous sommes son royaume : comme si Dieu et l'homme se rendoient des témoignages réciproques d'une déférence, et, si j'ose le dire, d'une civilité toute spirituelle et toute divine.

Je ne sais lequel des deux nous est le plus honorable, ou que Dieu se glorifie de nous avoir pour son royaume, et qu'étant ce qu'il est, sa suprême Majesté trouve de la satisfaction à nous posséder ; ou de ce qu'il veut bien être lui-même notre royaume, et se voir possédé par nous. Toutefois, j'aime mieux, pour cette heure, que nous soyons son royaume, puisqu'il s'ensuit de là qu'il est notre Roi. Il dit à sainte Catherine de Sienne : *Pensez seulement à moi, et je penserai à vous.* Et à une certaine Mère : *N'ayez soin que de ce qui me regarde, et j'aurai soin de ce qui vous touche.*

Ne pensons donc qu'à nous rendre tels, que Dieu prenne plaisir de régner en nous ; et il aura soin de faire que nous régnerons en lui. Ce royaume est celui dont Notre-Seigneur a dit en son Evan-

gile : *Cherchez premièrement et avant toutes choses le royaume de Dieu, et ne vous mettez point en peine du reste ; votre Père céleste en prendra soin.* Et c'est de ce même royaume que saint Paul a dit, qu'il est la joie et la paix dans le Saint-Esprit.

Considérons ensuite quels doivent être ceux dont Dieu se glorifie d'être le Roi, et qui se glorifient d'être son royaume ; combien ils doivent être parés de vertus, retenus dans leurs paroles, généreux dans leurs entreprises, humbles dans leurs actions, doux dans leur conversation, patiens dans leurs travaux, sincères dans leur cœur, purs dans leurs pensées, charitables les uns envers les autres, tranquilles dans tous leurs mouvemens, éloignés de contention, exempts d'envie, et portés à désirer le bien de tout le monde.

Considérons aussi comment les bons sujets se conduisent envers leur Roi ; et élevons nos pensées vers le Roi du ciel, pour connoître de quelle sorte nous devons nous conduire envers le nôtre, et ce que nous disons quand nous lui demandons que son royaume nous arrive. Nous vivons tous ici-bas sous certaines lois

que nous sommes tenus de garder ; nous devons tous travailler pour le bien commun du royaume, chacun communiquant réciproquement à l'autre ce qui lui manque; et nous sommes tous obligés d'employer nos biens et nos vies pour notre Roi, avec un désir sincère de lui plaire. Quand on nous fait tort, nous recourons à lui pour lui demander justice ; et dans nos nécessités, nous cherchons du remède en son assistance. Tous le servent selon qu'ils en sont capables et sans jalousie, le soldat dans la guerre, l'officier dans sa charge, et le laboureur dans son travail. Le gentilhomme, le docteur et le matelot, et ceux même qui ne l'ont jamais vu, s'efforcent de le servir et désirent de le voir. Et quand, durant l'excessive chaleur du mois d'août, le moissonneur est tout trempé de sueur, il se réjouit de ce que son Roi est alors dans le repos, et se délasse l'esprit avec ceux qu'il honore le plus particulièrement de sa bienveillance. Nous voyons aussi qu'un homme n'est pas plutôt favorisé du Roi, qu'on le respecte, et que chacun désire de contribuer à la paix et au repos de l'Etat, et à ce que sa Majesté soit bien servie de tous ses sujets.

Que si en raisonnant sur les conditions qui se rencontrent dans un royaume bien gouverné, nous les rapportons à notre sujet, nous trouverons que ce que nous demandons à Dieu, est que ses saintes lois soient bien observées; que tous ses sujets le servent fidellement, et qu'ils jouissent d'une heureuse paix et d'une agréable tranquillité. Nous trouverons que nous lui demandons que nos ames dans lesquelles il lui plaît d'établir ici-bas son royaume, se maintiennent dans un ordre si parfait, qu'il y règne véritablement; que toutes nos puissances lui soient soumises; que notre entendement demeure ferme dans la foi; que notre volonté se détermine immuablement à garder ses divines lois, quand il devroit nous en coûter la vie; que nos affections soient si conformes à ses saintes volontés, qu'elles ne lui résistent jamais; que nos passions et nos désirs soient si tranquilles, qu'ils accomplissent sans murmure tous les commandemens de la charité; que nous soyions si éloignés de concevoir de l'envie du bien d'autrui, qu'au lieu de ressentir quelque peine de ce que Dieu se communique davantage à d'autres qu'à nous, nous nous réjouissions de

voir qu'il règne dans la terre et dans le ciel ; que nous nous contentions de le servir en qualité de moissonneurs, ou dans les ministères les plus bas et les plus communs ; que nous nous tenions trop heureux et trop bien récompensés, pourvu qu'il nous emploie à quoi que ce soit dans son royaume. Et enfin, que nous ne souhaitions autre chose, ni pour nous ni pour les autres, sinon qu'il soit servi et obéi de tous, comme le maître et le souverain Seigneur de tous.

Tout ce que l'on fera et tout ce que l'on entendra en ce jour, doit se rapporter à Dieu comme à notre Roi, ainsi que le jour précédent nous lui avions tout rapporté comme à notre Père. Sur quoi il sera fort à propos de se représenter de quelle sorte Pilate, ensuite des accusations faites contre notre Rédempteur, l'exposa aux yeux du peuple, n'ayant pour couronne qu'une couronne d'épines, pour sceptre, qu'un roseau, et pour manteau royal, qu'une vieille robe d'écarlate, et leur dit : *Voici le Roi des Juifs*. Alors, au lieu des blasphêmes et des affronts dont il fut outragé par les soldats et par les Juifs, lorsqu'ils le virent en cet état, adorons-le avec

un profond respect, et faisons des actes d'humilité, accompagnés d'un ardent désir que les honneurs et toutes les louanges du monde ne nous soient désormais qu'un sujet d'affliction, et une couronne d'épines.

TROISIÈME DEMANDE,

POUR LE MERCREDI.

Que votre volonté soit faite.

Par ces paroles de la troisième demande : *Que votre volonté soit faite*, nous témoignons le désir que nous avons que la volonté de Dieu soit accomplie en toutes choses. Mais nous passons encore plus avant, car nous ajoutons : *qu'elle soit accomplie en la terre comme au ciel*, c'est-à-dire avec amour et charité. Cette demande s'accorde très-bien avec les deux précédentes, puisqu'il n'y a rien de plus juste que de voir les enfans accomplir parfaitement la volonté de leur Père, et les sujets celle de leur Roi, qui se rencontre être aussi le très-doux et le très-aimable Epoux de nos ames. Car,

considérant ce nom avec attention, et les effets de tendresse et d'amitié qui l'accompagnent, on ne sauroit manquer de sentir des désirs incroyables d'accomplir la volonté de ce Souverain, qui étant le Roi de gloire, la splendeur du Père, un abîme de richesses éternelles, un océan de perfections et de beautés, très-puissant, très-sage, et parfaitement aimable, désire néanmoins d'être aimé de nous, et de nous aimer d'un amour aussi passionné et aussi tendre qu'il le témoigne lui-même par la douceur de ce nom d'Epoux.

Sa divine Majesté aime tant ce nom, que lorsqu'elle invite Jérusalem à faire pénitence, de ce qu'en l'abandonnant elle avoit commis un adultère spirituel, il la prie de retourner à lui, et de l'appeler son Père et son Epoux, afin que ces deux noms qui lui sont si favorables lui donnent de la confiance, et l'assurent qu'il la recevra avec joie.

Or, comme ce nom d'Epoux marque tous les gages qu'on peut désirer, et toutes les preuves que l'on peut donner d'un amour si parfait, que de deux volontés il ne s'en fait qu'une, il demande aussi tous les soins, toutes les affections

et tout le cœur. C'est pourquoi, lorsque Dieu eut fait dans le désert comme un traité et des articles de mariage avec le peuple d'Israël, il lui demanda et lui ordonna de l'aimer de tout son cœur, de toute son ame, de tout son entendement, de toute sa volonté et de toute sa force. Or voyez, je vous prie, quelle doit être la sagesse et la modestie tant intérieure qu'extérieure, d'une épouse qui a l'honneur d'être aimée d'un si grand Roi.

Considérez combien doivent être précieuses les pierreries, et combien riches sont les ornemens dont cet Epoux immortel pare cette épouse. Tâchez de rendre votre ame digne de les mériter, et assurez-vous qu'il ne la laissera point pauvre et sans ornemens, pourvu qu'elle ait soin de lui demander ceux qui lui sont les plus agréables. Qu'elle se jette donc avec humilité aux pieds de cette Majesté souveraine; et elle éprouvera, que par un effet de sa bonté infinie, elle lui fera quelquefois l'honneur de la relever et de la recevoir entre ses bras; ainsi que le fit autrefois le roi Assuerus à la reine Esther.

Vous pourrez aussi considérer le peu

que l'ame apporte pour sa dot à Jésus-Christ dans ce mariage spirituel ; et au contraire, la grandeur des biens que lui apporte ce divin Epoux, qui lorsque nos ames étoient esclaves du diable, les a achetées de son Père éternel au prix de son sang pour les rendre ses épouses. C'est pourquoi on peut, avec très-grande raison, le nommer selon la parole de l'Ecriture, *un Epoux de sang*. Ce grand mariage se fait dans le baptême, où Jésus-Christ nous donne la foi, les autres vertus et les autres graces, qui sont les riches ornemens qu'il emploie pour parer nos ames. Et comme par cet heureux mariage tous les biens de cet incomparable Epoux deviennent les nôtres, tous nos travaux et tous nos tourmens deviennent les siens ; la grandeur de son amour ayant voulu par un échange qui nous est si avantageux, nous donner tous ses biens et prendre sur lui tous nos maux. Qui sera donc celui qui, considérant cela attentivement, pourra, sans un extrême déplaisir, voir les offenses qui lui sont faites, et ne point sentir une extrême joie des services qui lui sont rendus ? Qui pourra voir un tel Epoux attaché à la colonne, cloué

sur la croix, et mis au sépulcre, sans que la compassion et la douleur lui déchirent les entrailles? et au contraire, qui pourra le voir ressuscité, glorieux et triomphant, sans en ressentir une extrême joie?

Il sera fort utile en ce jour, de le considérer dans le jardin, arrosant la terre de son sang, se prosternant devant son Père éternel, et lui disant avec une entière résignation: *Que votre volonté soit faite et non pas la mienne.* Il faut faire en ce même jour des actions de grande mortification, en résistant à sa propre volonté, et renouveler les trois vœux de religion avec une très-grande joie de les avoir faits, et d'avoir confirmé, en les faisant, ce mariage spirituel et divin, qu'on avoit contracté avec cet adorable Epoux dans le sacrement du baptême. Et quant aux personnes séculières, ils renouvelleront aussi les bonnes résolutions qu'ils ont faites tant de fois, et les paroles qu'ils ont tant de fois données à ce souverain Epoux de leurs ames, de lui être pour jamais fidelles.

QUATRIÈME DEMANDE,

POUR LE JEUDI.

Donnez-nous aujourd'hui le pain dont nous avons besoin en chaque jour.

La quatrième demande est : *Donnez-nous aujourd'hui le pain dont nous avons besoin en chaque jour.* Cette demande faite le jeudi, convient fort bien avec ce nom de Pasteur, puisqu'il est du devoir d'un Pasteur de paître son troupeau, en lui donnant chaque jour la nourriture dont il a besoin. Et les noms de Père, de Roi et d'Epoux, s'accordent aussi fort bien avec celui de Pasteur, puisqu'étant comme nous sommes, ses enfans, ses sujets et ses épouses, nous avons droit de lui demander qu'il nous donne une nourriture conforme à sa haute Majesté, et à la grandeur du rang que nous avons l'honneur de tenir en qualité de ses enfans. C'est pourquoi nous ne disons pas qu'il nous prête ce pain, mais nous disons qu'il nous le donne. Nous ne le lui demandons pas comme un pain étranger,

mais nous le lui demandons comme le nôtre, parce qu'étant notre Père et nous ses enfans, les biens de notre Père sont les nôtres.

Je ne saurois me persuader que ce que nous demandons à Dieu par ces paroles, soit une chose temporelle pour conserver la vie de notre corps. J'estime au contraire, que c'est une chose spirituelle pour soutenir la vie de notre ame, puisque des sept demandes contenues dans cette sainte prière, les trois premières qui sont la sanctification du nom de Dieu, son royaume et sa volonté, le regardent; et qu'entre les dernières qui nous regardent, il n'y a que celle-ci par laquelle nous le prions de nous donner quelque chose. Car, dans les trois autres, nous lui demandons de nous pardonner nos péchés, de nous empêcher de succomber à la tentation, et de nous délivrer du mal. Or, quelle apparence y auroit-il, que ne le priant de nous donner qu'une seule chose, ce ne fût qu'une chose temporelle, et qui concerne seulement le corps? Joint que les enfans d'un tel père auroient mauvaise grace de ne lui demander que des choses si basses et si communes, qu'il les donne à tous

les hommes et aux moindres des créatures, sans qu'elles les lui demandent; vu même qu'il nous a avertis de demander et de rechercher, avant toutes choses, ce qui regarde son royaume et l'intérêt de nos ames, en nous assurant que quant au reste il en prendroit soin. C'est aussi pour cette raison qu'il dit dans saint Matthieu : *Donnez-nous aujourd'hui notre pain supersubstantiel.* Nous le prions donc par cette demande de nous donner le pain de la doctrine évangélique, les vertus, la très-sainte Eucharistie; et enfin tout ce qui peut entretenir et fortifier la vie spirituelle de nos ames. Ainsi, après avoir considéré Dieu en qualité de Père, de Roi et d'Epoux par excellence, considérons-le comme un Pasteur, qui outre les conditions des autres Pasteurs, en a de beaucoup plus avantageuses, qui sont celles qu'il marque lui-même dans l'Evangile, lorsqu'il dit : *Je suis le bon Pasteur qui expose ma vie pour mes brebis.* Aussi voyons-nous par éminence en Jésus-Christ toutes les conditions de ces illustres Pasteurs Jacob et David, dont parle l'Ecriture sainte, qui dit de ce dernier, qu'étant encore jeune, il luttoit contre

les ours et les lions, et les mettoit en pièces pour arracher un agneau d'entre leurs dents. Et qui dit de Jacob, que jamais ses brebis ni ses chèvres n'étoient stériles; que jamais il ne mangea aucun agneau ni aucun mouton de sa bergerie; qu'il payoit à son maître tous ceux qui étoient dévorés par les loups ou dérobés par les larrons; qu'il souffroit la chaleur du jour et la froideur de la nuit, et qu'il ne se reposoit point durant l'un, ni ne dormoit point durant l'autre, afin de pouvoir rendre à Laban son maître un fidelle compte de ses troupeaux.

Il ne sera pas difficile de tirer de là des sujets de méditation, en appliquant ces conditions à notre divin Pasteur, qui n'a pas craint d'exposer sa vie pour terrasser le lion de l'enfer, et l'a contraint à rendre la proie qu'il étoit prêt de dévorer. Entre les brebis qu'il conduit s'en est il jamais vu de stériles? quel soin n'a-t-il point de les garder? et comment auroit-il pu refuser de souffrir pour elles tous les travaux imaginables, puisqu'il a bien voulu pour les sauver sacrifier sa propre vie? Il a payé de son sang celles que le loup infernal avoit ravies. Loin de tirer d'elles aucun avantage, il emploie

pour

pour elles tout ce qu'il tire d'elles. Il leur rend tout ce qu'elles lui doivent : il leur donne même ses propres biens ; et il les aime d'un amour si tendre, que voulant sauver celle qui étoit morte, il s'est revêtu de sa peau pour ne pas épouvanter les autres par l'éclat de sa Majesté et de sa gloire.

Qui pourroit exprimer l'excellence des pâturages de la doctrine céleste dont il les nourrit, l'efficace des vertus avec lesquelles il les fortifie, et la force des sacremens par lesquels il les soutient ? Si une brebis s'écarte des autres, il tâche de la ramener comme par le son et par le doux souffle de ses saintes inspirations ; et si elle ne veut pas revenir, il lui envoye quelque disgrace, qui est comme un coup de houlette qu'il lui donne pour lui faire peur, sans toutefois la blesser. Il conserve dans leur vigueur et fait marcher celles qui sont fortes et courageuses ; il attend celles qui sont foibles ; il panse celles qui sont malades, et porte sur ses épaules celles qui ne sauroient du tout marcher, tant il a compassion de leur infirmité et de leur foiblesse. Lorsque ces brebis saintes et spirituelles, après avoir mangé se reposent et ruminent

ce qu'elles ont retenu de la doctrine évangélique, il s'assied au milieu d'elles et les empêche de s'endormir, en faisant, par la douceur de ses consolations, comme une musique qui charme leurs ames, de même que le Pasteur avec le son de son flageolet réjouit et réveille ses brebis. Durant l'hiver il leur cherche de favorables abris où elles puissent se délasser de leurs travaux ; il a soin de les préserver des herbes mauvaises et venimeuses, en leur faisant voir le danger qu'il y a de s'engager dans les occasions pleines de péril : il les mène par ses bons avis dans les forêts et dans les prairies où elles n'ont rien à craindre ; et quoiqu'elles marchent tantôt dans des sablons mouvans où le vent élève des tourbillons de poussière, et tantôt dans des lieux âpres et raboteux ; toutefois pour ce qui est de l'eau, il les mène toujours à celle qui est la plus pure et la plus douce, parce que cette eau signifie la doctrine de l'Evangile, qui doit toujours être claire et véritable.

Saint Jean vit ce divin Pasteur comme un agneau, qui étant au milieu de ses brebis et les menant, les conduisoit à travers les jardins les plus frais et les

plus délicieux, à des fontaines d'eau vive. O que c'est une chose agréable et pleine de consolation, que de voir en la personne de Jésus-Christ le Pasteur devenu agneau ! Il est Pasteur, parce qu'il nous nourrit; il est agneau, parce qu'il est notre nourriture. Il est pasteur, parce qu'il nous conserve; et il est agneau, parce qu'il se donne lui-même pour nous conserver. Il est Pasteur, parce qu'il donne sa vie à ses brebis; et il est agneau, parce qu'il l'a reçue de l'une d'entre elles. Ainsi, quand nous lui demandons qu'il nous donne le pain dont nous avons besoin en chaque jour, et un pain supersubstantiel, c'est comme si nous lui demandions que lui, qui est notre Pasteur, devienne lui-même notre nourriture.

Ce souverain Roi prend plaisir qu'on le considère en l'état qu'il se présenta un jour à l'une de ses servantes. Il étoit habillé en Pasteur, avec une contenance douce et agréable, et s'appuyoit sur sa croix comme sur une houlette, appelant quelques-unes de ses brebis avec la voix, et charmant les autres par un son doux et harmonieux. Mais je trouve qu'il y a encore plus de plaisir à considérer ce Sauveur attaché sur une croix ;

comme un agneau exposé au feu de ses souffrances, pour devenir par ce moyen notre nourriture, notre consolation et nos délices. Car, qu'y a-t-il de plus agréable que de le considérer dans ces différens états? comme Pasteur, il porte sur ses épaules la brebis perdue ; comme agneau, il porte sa croix ; comme Pasteur, il nous reçoit dans ses entrailles, où il nous laisse entrer par les portes de ses plaies ; et comme agneau, il entre et s'enferme lui-même au-dedans de nous.

Considérons combien les brebis qui sont toujours proches de leur Pasteur sont grasses et belles, et comme sa présence les tient assurées. Tâchons de même de ne nous éloigner jamais du nôtre, puisque les brebis qui ne le perdent point de vue sont beaucoup mieux traitées que les autres, et qu'il leur donne toujours quelque morceau du même pain dont il mange. Considérons que si le Pasteur se cache ou s'endort, elles ne bougent pas de leur place jusqu'à ce qu'il se montre ou qu'il s'éveille ; et que s'il arrive qu'elles-mêmes l'éveillent par leurs bêlemens continuels, il leur

témoigne par de nouvelles caresses, combien il les aime.

Que l'ame s'imagine d'être dans une solitude pleine d'obscurité et de ténèbres, où il ne se rencontre point de chemins, et qu'elle y est environnée de loups, d'ours et de lions, sans pouvoir espérer aucune assistance ni du ciel, ni de la terre pour la défendre, sinon celle de son Pasteur. Nous nous trouvons ainsi souvent dans les ténèbres environnés d'ambition, d'amour-propre, et de tant d'ennemis visibles et invisibles, qu'il ne nous reste aucun remède que de recourir à ce divin Pasteur, qui est seul capable de nous garantir de tant de périls.

Il faut considérer en ce jour le mystère du très-saint Sacrement, et l'excellence de cette nourriture céleste, qui est la substance même du Père. C'est pourquoi David pour relever cette incomparable faveur, dit que *le Seigneur nous nourrit de la moëlle des os de Dieu même.*

Aussi nous pouvons dire que cette faveur est plus grande que celle de s'être fait homme pour l'amour de nous, parce que dans le mystère de l'Incarnation, il a seulement déifié son ame et son corps en les unissant à sa personne. Mais en

cet admirable Sacrement, il veut déifier tous les hommes. Or, comme nulle nourriture n'est si propre pour nous entretenir dans la vigueur, que celle à laquelle nous sommes accoutumés dès notre enfance, il a voulu qu'ayant été dans le baptême engendré de Dieu, nous fussions aussi nourris de Dieu même, afin que cette nourriture toute céleste fût proportionnée à la qualité si sublime qu'il nous a donnée de ses enfans.

Il faut considérer aussi qu'il se donne avec tant d'amour dans ce Sacrement, qu'il commande à tous de l'y recevoir et de l'y manger, sous peine de mort si on ne l'y reçoit pas. Et quoiqu'il sache que plusieurs l'y reçoivent et l'y mangent en état de péché mortel, sa charité pour nous est si forte, que surmontant tous les obstacles pour jouir de l'amour avec lequel ses amis se nourrissent de lui-même, il ne craint pas de s'exposer à tous les outrages qu'il peut recevoir de ses ennemis. Il a voulu aussi, pour nous donner une preuve encore plus grande de son amour, instituer cet adorable Sacrement, et consacrer cette viande toute divine dans le temps qu'il s'abandonnoit à la mort pour nous. Et

quoique sa chair et son sang soient dans chacune des espèces sacramentales, il a voulu qu'on les consacrât séparément, afin de faire voir par cette division, qu'il est encore prêt de mourir pour nous autant de fois qu'on les consacre, et qu'on offre ce divin sacrifice dans toute l'Eglise.

L'amour avec lequel ce Dieu d'amour se donne à nous, et l'artifice dont il se sert pour se pouvoir donner en cette manière, est inconcevable. Car, sachant que deux choses ne peuvent s'unir sans un milieu qui participe de l'une et de l'autre, qu'a-t-il fait pour s'unir à l'homme? Il a pris notre chair mortelle, et l'a jointe à soi et à sa personne divine, afin que la même chair qu'il a prise de nous pour l'unir à lui, lui serve encore pour s'unir à nous.

C'est cet amour ineffable que Notre-Seigneur veut que nous ayons devant les yeux, et que nous considérions lorsque nous communions. C'est à quoi doivent s'occuper toutes nos pensées; c'est à quoi il désire que nous tendions, et c'est la reconnoissance qu'il demande de nous, quand il nous ordonne en communiant de nous souvenir qu'il est mort

CINQUIÈME DEMANDE,

POUR LE VENDREDI.

Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensé.

La cinquième demande qui porte : *Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensé*, étant jointe au titre de Rédempteur, convient fort bien au vendredi, puisque, selon la parole de saint Paul, le Fils de Dieu, en répandant pour nous son sang sur la croix, devint notre Rédempteur, et fut la rédemption de nos péchés. C'est lui qui nous délivre de la tyrannie du diable, auquel nous étions assujettis. C'est lui qui nous a acquis le royaume que nous devons espérer en qualité d'enfans de Dieu. C'est lui qui nous fait être son royaume. Et enfin, c'est lui par qui nous avons été rachetés, c'est-à-dire, par qui nous avons obtenu le pardon de nos péchés, puisqu'il est le prix de notre rançon.

Tous les biens que nous pouvons souhaiter sont compris dans la demande précédente ; et tous les maux dont nous pouvons être délivrés, le sont dans les trois demandes qui suivent, dont voici la première : Pardonnez-nous, Seigneur, les fautes que nous avons commises contre vous, soit en ne vous rendant pas ce que nous vous devons, comme étant notre Dieu ; soit par notre ingratitude des bienfaits dont vous nous comblez ; soit en violant votre loi divine. Remettez-nous, Seigneur, toutes ces dettes, ainsi que nous les remettons à ceux qui nous doivent, lorsque nous leur pardonnons les offenses qu'ils nous ont faites.

Mais, parce qu'il pourroit sembler que ce pardon que nous demandons à Dieu seroit fort limité, s'il étoit conforme à celui que nous accordons à ceux qui nous ont offensé, il faut savoir que cela peut s'entendre de deux manières. La première, que toutes les fois que nous faisons cette prière, c'est en la compagnie de Jésus-Christ, qui est toujours auprès de nous quand nous prions ; et que c'est en son nom que nous demandons et que disons : *Notre Père*. Or, cela étant, le pardon que nous

demandons à Dieu sera bien entier, puisqu'il ne se peut rien ajouter à celui que son Fils nous a accordé. L'autre manière dont cela peut s'entendre à la lettre et à la rigueur, c'est en demandant à Dieu de nous pardonner de la même sorte que nous pardonnons. Car, on doit croire que tout homme qui prie a pardonné dans son cœur à ceux qui l'ont offensé.

Ainsi, nous nous déclarons à nous-mêmes, par cette demande, de quelle sorte nous devons approcher de Dieu; et que, si nous n'avons point pardonné, c'est prononcer la sentence contre nous, et avouer que nous ne méritons pas qu'on nous pardonne. Le Sage dit : *Comment est-il possible que l'homme demande pardon à Dieu, et qu'il refuse en même temps de pardonner à son frère ?* Dieu ne remettra point les péchés, mais, au contraire, il se vengera de celui qui désire de se venger. La matière de cette demande s'étend très-loin, et embrasse une infinité de choses, parce que les dettes, c'est-à-dire, les offenses que commettent les hommes, sont innombrables, la rédemption est très-abondante, et le prix du pardon est infini, puisque ce

prix est la mort et la passion de JÉSUS-CHRIST.

Alors, on doit rappeler en sa mémoire ses propres péchés, et ceux de tout le reste des hommes ; se représenter quel est le poids d'un péché mortel, puisque, étant commis contre un Dieu, il ne sauroit être racheté ni payé que par un Dieu ; et combien il est difficile de satisfaire à Dieu pour des offenses qui sont si grandes, soit que l'on considère ou sa bonté envers nous, qui est inconcevable, ou sa Majesté, qui est infinie.

Dieu étant ce qu'il est, nous devons l'aimer, le craindre et le respecter souverainement. Mais, au lieu de satisfaire à ce devoir, nous nous sommes encore rendus redevables à sa justice, par tant de péchés que nous avons commis contre lui. Ainsi, lorsque nous lui demandons qu'il nous pardonne nos péchés, nous lui demandons qu'il nous acquitte de toutes ces dettes. Et c'est dans cette remise qu'il nous en fait que consiste tout notre bonheur, et qu'il déploie toutes les richesses de sa miséricorde, en ce qu'étant lui-même l'offensé, il est lui-même notre Rédempteur et notre rançon.

Je ne marquerai rien en particulier durant ce jour de la passion de Notre-Seigneur, puisqu'elle est toute entière l'ouvrage de notre rédemption, ce que personne n'ignore, et dont toutes les circonstances sont rapportées dans d'excellens livres que nous avons. Je dirai seulement une chose qui me semble fort à propos, et qui est fort agréable à sa divine Majesté, ainsi qu'elle le déclara à l'une de ses servantes. Il lui apparut crucifié, et lui dit : « Arrachez ces trois « clous avec lesquels tous les hommes « me tiennent ici attaché, qui sont leur « manquement d'amour pour mon infinie « bonté et pour ma beauté souveraine, « l'ingratitude qui leur fait oublier tous « mes bienfaits, et la dureté de leur « cœur à recevoir mes inspirations. Et « quand vous aurez arraché ces trois « clous, je ne laisserai pas d'être encore « attaché sur cette croix avec trois autres, « qui sont mon amour infini pour vous, « ma reconnoissance envers mon Père « des biens qu'il vous fait pour l'amour « de moi, et la tendresse de cœur avec « laquelle je suis toujours prêt de vous « pardonner. »

On doit, durant ce jour, demeurer

dans un grand silence, pratiquer quelques austérités et quelques mortifications extraordinaires, et prier les Saints pour qui nous avons une dévotion particulière, afin qu'ils nous aident, par leurs prières, à obtenir de Dieu le pardon que nous demandons. Nous devons aussi prier en ce jour pour ceux qui sont en péché mortel, pour ceux qui nous veulent ou nous ont voulu du mal, et pour ceux qui nous ont fait quelque déplaisir.



SIXIÈME DEMANDE,

POUR LE SAMEDI.

Ne nous laissez pas succomber à la tentation.

Comme nos ennemis sont si forts et si opiniâtres, qu'ils nous pressent et nous persécutent toujours; et comme notre foiblesse est si grande que nous sommes à toute heure prêts de tomber, si le Tout-Puissant ne nous soutient, nous avons nécessairement besoin d'implorer sans cesse son secours, afin qu'il ne permette pas que nous soyions vaincus par les tentations

présentes, ou que nous retombions dans nos offenses passées.

Nous lui demandons, non qu'il ne permette pas que nous ne soyions point tentés ; mais que l'étant, nous ne soyions pas vaincus ; parce que c'est dans les tentations que se rencontre sa gloire et notre couronne, lorsque notre volonté les surmonte par son assistance. C'est pourquoi il nous ordonne de nous adresser à lui, en lui disant : *Ne permettez pas que nous succombions à la tentation*, afin de nous apprendre par ces paroles, que c'est par sa permission qu'elle arrive ; que c'est par notre foiblesse que nous y succombons ; et que c'est par son seul secours que nous en demeurons victorieux.

Considérons ici qu'il n'est que trop véritable que nous sommes tous foibles, malades et pleins d'ulcères ; tant parce que nous avons hérité tous ces maux de ceux qui nous ont donné la vie, que parce nous les avons encore augmentés par nos propres fautes et par nos mauvaises habitudes, qui nous ont couverts de plaies depuis les pieds jusqu'à la tête, selon l'expression d'un Prophète. Présentons-nous en cet état devant ce médecin céleste, pour lui demander de ne

pas nous laisser succomber à la tentation; mais de nous soutenir par sa main toute-puissante.

Ce nom de médecin est très-agréable à sa divine Majesté ; et c'est l'une des fonctions qu'il a le plus exercée lorsqu'il est venu dans le monde, guérissant les maladies corporelles les plus incurables, et les maladies spirituelles les plus enracinées, lui-même aussi s'est donné ce nom quand il a dit : *Ce ne sont pas les sains, mais les malades qui ont besoin de médecin.* Et il a bien fait voir qu'il a agi comme médecin envers les hommes, lorsqu'il s'est comparé au Samaritain, qui appliqua de l'huile et du vin sur les plaies de celui que les voleurs avoient blessé, dépouillé, et laissé à demi-mort. Les qualités de médecin et de Rédempteur sont, en sa divine Majesté, une même chose ; mais avec cette différence, que la qualité de Rédempteur, comme dit saint Paul, consiste à nous délivrer de tous nos péchés passés ; et celle de médecin consiste à guérir nos plaies et nos maladies présentes, et à nous préserver des péchés où notre foiblesse pourroit nous faire tomber à l'avenir.

Considérons quelle est la manière

d'agir des médecins de la terre. Ils ne vont voir que ceux qui les envoient chercher ; et ce ne sont pas les plus malades qu'ils visitent le plus souvent, mais ceux qui les payent le mieux. Ils représentent la maladie plus grande qu'elle n'est, et l'entretiennent même quelquefois afin de gagner davantage. Ils traitent les pauvres sur le rapport d'autrui, et les riches en personne ; et ils ne font, ni pour les uns ni pour les autres, les remèdes qu'ils ordonnent ; mais il faut les avoir d'ailleurs, et souvent fort chèrement, quoique la guérison soit très-incertaine.

O céleste Médecin ! vous ne ressemblez que de nom à ces médecins de la terre. Vous visitez les malades sans qu'ils vous en prient ; et vous visitez encore plus volontiers les pauvres que les riches. Il n'y en a pas un seul que vous ne traitiez vous-même, sans désirer autre chose d'eux sinon qu'ils reconnoissent qu'ils sont malades, et qu'ils ne sauroient se passer de vous. Non-seulement vous n'exagérez pas la grandeur du mal et la difficulté de la guérison ; mais, quelque dangereuses que soient leurs maladies, vous la leur faites voir facile, et leur promettez la santé, pour peu qu'ils gé-

missent pour l'obtenir. Vous n'avez du dégoût d'aucun malade, quelque sujet que leur maladie puisse en donner; vous allez chercher, dans les hôpitaux, les plus incurables et les plus pauvres; vous vous payez vous-même de ce que vous faites pour eux; et vous prenez dans vous-même tous les remèdes que vous leur donnez. Mais quels remèdes, ô mon Dieu! des remèdes composés du sang et de l'eau qui sont sortis de votre côté; du sang, pour guérir toutes nos plaies; de l'eau, pour laver toutes nos souillures, sans qu'il ne nous reste aucun ressentiment de toutes nos maladies, ni aucune marque de toutes nos taches.

Il y avoit dans le Paradis terrestre une source si abondante, qu'elle formoit, en se divisant, quatre grands fleuves qui arrosoient toute la terre. Et nous voyons, de la source de l'amour qui brûloit dans le cœur divin de notre Sauveur, sortir par ses pieds sacrés, par ses mains et par son côté, cinq ruisseaux de sang capables de fermer toutes nos plaies, et de nous guérir de toutes nos maladies.

Combien voit-on de malades mourir pour n'avoir point eu de médecin, ou pour n'avoir pas eu le moyen d'acheter les

remèdes nécessaires à leurs maux! Ici cela n'est point à craindre, puisque le médecin s'invite lui-même à les venir voir; qu'il porte avec soi des remèdes pour toutes sortes de maladies, et que, quelque cher qu'ils lui coûtent, non-seulement il les donne gratuitement à tous ceux qui les lui demandent, mais il prie qu'on les lui demande. Que si ces remèdes lui ont tant coûté, et lui ont été si pénibles, ç'a été pour nous les rendre d'autant plus faciles. Car, pour pour ce qui est de lui, il les a achetés de son propre sang; au lieu que nous n'avons qu'à le considérer mort, pour trouver la vie en le regardant; comme autrefois, en figure de ce grand mystère, Moïse ayant mis sur un bois élevé le serpent d'airain, ceux qui avoient été mordus par les serpens vivans, étoient guéris par le serpent mort. Enfin, c'est tout dire, que de dire qu'un si grand médecin veut nous guérir; et, puisque nous sommes très-assurés que ces remèdes nous guériront facilement, il ne nous reste que de lui ouvrir nos cœurs, et de les répandre, en quelque sorte, en sa présence, en lui découvrant toutes nos plaies et toutes nos maladies. Nous de-

vons avoir cette confiance particulièrement en ce jour auquel ce divin Sauveur se présente à nous comme le médecin suprême, qui désire passionnément de nous guérir.

C'est ici le lieu de remarquer l'aveuglement de notre esprit, la corruption de notre volonté, si remplie de la bonne opinion d'elle-même; l'oubli des bienfaits de Dieu, la facilité de notre langue à dire des impertinences, l'inconstance de notre cœur, la légèreté qui nous porte à tant de pensées égarées, notre peu de persévérance dans le bien, notre présomption dans l'estime de nous-mêmes, et nos distractions continuelles. Enfin, il ne doit point y avoir en nous de vieilles ni de nouvelles plaies que nous ne découvrions à ce souverain médecin, en le priant d'y apporter le remède.

Quand le malade ne veut pas prendre ce qu'on lui ordonne, ou s'abstenir de ce qu'on lui défend, le médecin l'abandonne, si ce n'est qu'il soit frénétique. Mais notre céleste médecin n'abandonne point ceux qui lui désobéissent. Il les assiste, comme s'ils étoient frénétiques, et emploie toute sorte de moyens pour les faire rentrer en eux-mêmes.

Il sera fort à propos en ce jour de se souvenir de la sépulture de Notre-Seigneur, et de considérer ces cinq ruisseaux coulant de ses plaies, qui demeureront ouvertes jusqu'au jour de la résurrection générale, afin de guérir toutes les nôtres. Et, puisque c'est de ces plaies divines que nous attendons notre guérison, servons-nous de la mortification, de l'humilité, de la patience et de la douceur, comme d'un onguent précieux que nous appliquerons, en quelque sorte, à lui-même, en l'appliquant à nos frères, par l'amour et la charité que nous leur témoignerons. Car, ne l'ayant plus présent parmi nous en une forme visible, et ne pouvant le servir en sa propre personne, nous sommes assurés par sa parole, qu'il tiendra comme fait à lui-même, tout le bien que nous aurons fait à nos frères pour l'amour de lui.

SEPTIÈME DEMANDE,

POUR LE DIMANCHE.

Délivrez-nous du mal.

LORSQUE par cette septième et dernière de mande nous prions Dieu de nous délivrer du mal, nous ne spécifions point de quel mal nous lui demandons qu'il nous délivre. Mais nous le prions seulement de nous délivrer de tout ce qui est proprement et véritablement mal; c'est-à-dire, de tout ce qui peut faire perdre les biens de la grace ou de la gloire.

Entre ces maux il y en a qui sont proprement des peines et des châtimens, comme les tentations, les maladies, les afflictions, les déplaisirs qui touchent l'honneur, et autres semblables. Mais cela ne se peut pas proprement appeler des maux, sinon en tant qu'ils servent d'occasion pour tomber dans le péché; et par cette même raison, les richesses, les honneurs, et tous les biens temporels se peuvent avec sujet appeler des maux,

parce que souvent ils nous sont une occasion d'offenser Dieu. Ainsi, nous demandons d'être délivrés non-seulement de tous ces maux, mais aussi de tous ces biens qui pourroient nous faire tomber dans une condamnation éternelle. Et parce qu'il appartient proprement au souverain Juge de nous affranchir de ces peines, le titre de Juge convient fort bien à Dieu dans cette rencontre.

La matière de cette demande est très-étendue, parce qu'elle comprend les quatre dernières fins de l'homme sur le sujet desquelles on a tant écrit, savoir la mort, le jugement général, les peines de l'enfer, et la gloire du paradis.

Alors on peut renouveler les considérations précédentes; parce que tous les bienfaits que nous avons reçus de Dieu, et qui sont particulièrement exprimés dans les six titres glorieux dont j'ai parlé, étant ramassés ensemble, nous nous trouverons chargés et comme accablés du poids de ses graces et de ses faveurs. C'est pourquoi nous devons nous les représenter, tant pour confondre notre ingratitude, que pour fortifier notre confiance. Car, quelle doit être notre confusion de voir qu'ayant un si bon Père, un Roi si puis-

sant, un Epoux si affectionné, un Pasteur si vigilant, un Rédempteur si miséricordieux, et un Médecin si habile et si charitable, nous sommes néanmoins si ingrats, et tirons si peu de fruit de tant d'avantages? Quelle crainte ne doit point donner, d'un côté, cette multitude de bienfaits dont il plaît à Dieu de nous combler; et de l'autre, cette extrême ingratitude et cette dureté de cœur avec laquelle nous y répondons? Mais ce nous doit être une grande et incomparable confiance d'avoir à paroître en jugement devant celui qui étant notre Juge, est en même temps notre Père, notre Roi, notre Epoux, et tout le reste.

On peut finir ce jour, et conclure cette oraison par l'action de graces que David rend à Dieu dans ces cinq versets que l'Eglise a mis dans l'office de la férie à Prime, et qui commencent ainsi : *Benedic anima mea Domino, et omnia quæ intra me sunt;* et ceux qui suivent jusqu'à ces paroles : *renovabitur ut aquilæ juventus tua*, lesquelles signifient :

1. *O mon ame, bénissez le Seigneur, et vous, mon cœur, et tout ce qui est en moi, bénissez son saint nom.*

2. *O mon ame, bénissez le Seigneur; et*

et n'oubliez jamais les graces et les biens qu'il vous a faits.

3. *Lui qui vous pardonne tous vos péchés, et vous guérit de toutes vos maladies.*

4. *Lui qui vous délivre de la mort, et qui vous couronne dans sa bonté et dans ses miséricordes.*

5. *Lui qui comble vos désirs par une abondance de tous ses biens, et vous rétablit dans une nouvelle jeunesse aussi vigoureuse que celle de l'aigle.*

Ainsi, ce Seigneur infiniment bon et tout miséricordieux, nous trouvant morts, nous ressuscite; nous trouvant criminels, nous fait grace; nous trouvant malades, nous rend la santé; nous trouvant misérables, nous assiste; nous trouvant pleins d'imperfections, nous en délivre, et nous attire enfin avec lui dans la félicité d'une vie nouvelle et toute divine.

Il est facile de voir, en considérant attentivement ces paroles, qu'elles comprennent tous les noms et tous les titres que nous avons donné à Dieu. Mais quoiqu'il soit vrai que cette oraison du *Pater noster*, tienne le premier lieu entre les oraisons vocales, il ne faut pas, néanmoins, négliger les autres, parce que

l'on pourroit entrer dans quelque dégoût si on ne disoit toujours que celle-là seule. C'est pourquoi il sera bon d'y en mêler d'autres, et particulièrement quelques-unes si dévotes qui se trouvent dans l'Ecriture, et qui ont été inspirées par le saint Esprit à des personnes de piété, comme celle du publicain dans l'Evangile, d'Anne, mère de Samuël, d'Esther, de Judith, du Roi Manassès, de Daniel et de Judas Machabée, par lesquelles ils représentoient à Dieu leurs besoins avec des paroles qui naissant de leur disposition présente, exprimoient excellemment les plus vives affections de leur ame. Cette sorte de prière faite par des personnes pressées de douleur, est très-puissante, parce qu'elle élève l'esprit à Dieu, enflamme la volonté, et tire des larmes des yeux, quand on pense qu'étant formée des mêmes mots que ces saintes ames ont proférés dans ces rencontres, on ne sauroit douter qu'ils ne soient partis du fond de leur cœur.

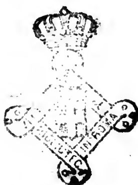
Une telle manière de prier est aussi très-agréable à notre Sauveur; parce que de même qne les grands Seigneurs prennent plaisir d'entendre les personnes rustiques leur demander quelque chose

avec des termes simples et grossiers, il se plaît de voir que nous le prions avec tant d'ardeur, que sans nous arrêter à chercher des paroles élégantes et étudiées, nous nous servons des premières qui s'offrent à nous, pour lui faire connoître en peu de mots le besoin que nous avons de son assistance; ainsi que saint Pierre et ses Apôtres dans la crainte d'être noyés lui disoient : *Seigneur, sauvez-nous, nous périssons.* Ou comme la Cananée, lorsqu'elle lui demandoit miséricorde; ou comme l'enfant prodigue quand il disoit : *Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous;* ou comme la mère de Samuël, lorsqu'elle adressoit ces paroles à Dieu : *O Dieu des batailles, si vous daignez jeter les yeux sur moi pour voir l'affliction de votre servante; si vous daignez vous souvenir de votre esclave, et si vous daignez établir mon ame dans une parfaite vertu, je l'emploierai tout pour votre service.*

La sainte Ecriture est pleine de ces oraisons vocales, qui ont obtenu de Dieu ce qu'elles lui ont demandé; et les nôtres obtiendront de même de sa bonté, le remède dont nous avons besoin dans nos afflictions et nos souffrances. Or, quoique

des personnes de grande piété estiment que cela se fait mieux par la seule pensée de l'esprit, toutefois, l'exemple de plusieurs Saints et notre propre expérience, nous apprennent que ces oraisons vocales bannissent notre tiédeur, échauffent notre volonté, et nous disposent pour mieux faire l'oraison mentale et spirituelle.

FIN DU TOME SECOND.



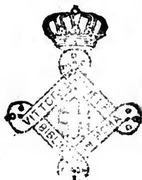


TABLE DES CHAPITRES

DE LA VIE

DE SAINTE THÉRÈSE,

CONTENUS DANS LE TOME SECOND.

MÉDITATIONS SUR LE PATER.

FIN DE LA TABLE.



De l'Imprimerie de BRUNET, place St.-Jean, n.° 3.





